* * TOUS LES CHEFS-D'ŒUVRE
DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

RECUEIL
DE
FABLIAUX



LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel. — PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/recueildefabliau00lond


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
LIBRARY

RECUEIL

DE

FABLIAUX

RECUEIL

DE

FABLIAUX



LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel. — PARIS



23861

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Nous avons, pour plus de clarté et pour plus de commodité, divisé ce petit recueil en quatre parties, auxquelles nous avons donné des titres différents. C'était une entreprise assez délicate, nous ne nous le dissimulons pas, car les fabliaux ne se différencient le plus souvent que par des nuances insaisissables. Nous n'avons point d'ailleurs eu la pensée d'instituer un classement méthodique ; de plus habiles sont les premiers à déconseiller une pareille entreprise. Nous avons simplement voulu fournir quelques points de repère à des lecteurs peu familiers avec notre moyen âge. Nous n'ignorons point, par exemple, que telle histoire, comme celle du Prêtre au Lardier, que nous avons rangée parmi les récits plaisants, pourrait aussi bien être à sa place dans les récits galants.

Pour ce choix, deux principes nous ont dirigés. Dans une publication destinée à un grand nombre de lecteurs, il nous fallait éviter avec soin tout ce qui aurait risqué de blesser les oreilles chastes. Nous croyons y avoir réussi. Nous avons même poussé le scrupule jusqu'à retrancher certains vers du poème d'*Auberée*, non qu'ils fussent particulièrement choquants, mais parce que

l'atmosphère du récit, qui n'est point précisément morale, leur donnait une couleur trop vive. Nous avons dû donner des récits qui paraîtront un peu lestes, mais encore n'y trouvera-t-on aucune obscénité.

Enfin, nous ne nous sommes pas laissé guider dans notre choix par les mérites exclusivement littéraires des pièces. Nous avouons, pour notre part, que la beauté des fabliaux comme : *Brunain la Vache au Prêtre*, *Estula*, ou *la Vieille qui oint la palme au chevalier*, nous est absolument fermée. Nous ne faisons pas non plus grand cas d'un exercice comme *la Pâtre Nôtre farcie*. Mais ces poésies nous ont paru caractéristiques, et nous les avons données, de préférence à d'autres qui nous semblaient plus belles. Nous espérons qu'après avoir lu ce petit livre, le lecteur emportera des fabliaux une idée d'ensemble et qu'ainsi nous aurons travaillé dans l'esprit de la collection, qui est de servir les Français curieux de tous nos chefs-d'œuvre.

PRÉFACE

Le vieux mot français *fabliau* vient du mot latin *fabula*, conte, suivi du suffixe diminutif *ellus*, et signifie proprement : « court récit fictif ». Certes, le terme est vague, la définition embrasse beaucoup de productions littéraires d'un genre extrêmement différent. Il y a danger à donner au mot un sens trop étendu, danger aussi à le restreindre trop rigoureusement. Il est malaisé de différencier tel fabliau des « dits » à tendances morales qui furent fort goûtés au moyen âge, il est malaisé également de séparer certains contes élégants, sentimentaux, et galants, des « lais » d'amour, qui constituent cependant un genre bien défini et bien distinct. Pour nous en tenir à une sage appréciation, nous nommerons « fabliau » tous les contes qui sont le récit d'une aventure, qui « prennent leurs héros au début de cette aventure, et les abandonnent au moment précis où elle se dénoue » (1).

En France, l'origine de pareils contes est extrêmement reculée. En effet, dès le VIIIe et le IXe siècle, on peut lire, dans des livres de piété destinés à la direction des confesseurs, des passages dirigés contre ceux qui ont plaisir à entendre ou à conter des récits ineptes (*fabulas inanes referre, fabulis otiosis studere*). Il est hors de doute que ces contes n'avaient point encore, à cette époque, une forme litté-

(1) Joseph Bédier.

raire. C'étaient des traditions purement orales qu'on ne se donnait point la peine d'écrire et encore moins celle de rimer. Quoi qu'il en soit, il faut voir dans ces récits l'indice non équivoque d'un esprit de réaction contre l'esprit épique, féodal et chevaleresque. L'épopée, à son déclin, avait déjà vu se glisser en elle certains passages d'un comique grossier, bons tout au plus à faire rire un auditoire de vilains. Comme le Roman de Renart, qui n'est qu'une amère parodie de la société chevaleresque, les fabliaux sont de source purement bourgeoise. On retrouve en eux les tendances à l'observation réaliste assez fine, mais assez terre à terre, qui a de tout temps caractérisé la majorité des habitants des bonnes villes de France.

Mais, si nous sommes renseignés à peu près sur l'origine française des fabliaux, nous le sommes beaucoup moins sur leurs sources plus lointaines. Ici, nous entrons dans un domaine de pure fantaisie, où les érudits, avec les meilleures intentions du monde, n'ont pas peu contribué à nous égarer. A vrai dire, leur hypothèse était belle ; elle avait tout l'éclat et toute la splendeur d'un mirage merveilleux, et si sa fausseté est prouvée, il y aurait péril à déclarer cavalièrement qu'une théorie à laquelle Gaston Paris donna l'autorité de son nom ne soit pas respectable. Pour lui, et pour plusieurs autres savants, parmi lesquels il faut compter Sylvestre de Sacy, Théodore Benfey et Reinhold Koehler, nos vieux contes nationaux ont une origine asiatique. Comme nos religions, comme notre philosophie, comme nous-mêmes enfin, ils viendraient de l'Inde, si riche, surtout depuis l'avènement du boudhisme, en historiettes édifiantes et en contes moraux. A vrai dire, si certains de nos fabliaux ont des intentions morales, certains autres n'en laissent voir nulles traces. Il est à croire qu'en chemin ils ont été un peu bien transformés. Mais les théoriciens de l'origine aryenne ne s'émeuvent pas pour cela. Si des contes qui étaient destinés

par les « gurus » de l'Inde à prêcher la plus haute et la plus saine vertu sont devenus, entre les mains de nos pères, des récits d'une grossièreté à faire frémir, c'est tout simplement que nos pères n'y ont rien compris, et que, s'attardant aux bagatelles, ils ont oublié la leçon profonde qui s'y trouvait enclose. Nous jugeons plus simple de penser, avec M. Bédier, auquel nous devons la lumière sur cette question, que nos fabliaux dérivent de cette masse incalculable de contes moraux ou graveleux, tendres ou cyniques, héroïques ou orduriers, qui sont le patrimoine commun de l'humanité tout entière. Ces récits courent à travers le monde, comme une monnaie usée par le frottement de mains innombrables qui a cours parmi les peuples les plus divers, parce qu'elle leur porte un trésor d'expérience vulgaire utile à tous, et sensible à tous. Cela est moins fastueux à coup sûr que l'hypothèse orientale, mais riche d'une philosophie qui n'est ni sans portée, ni sans profondeur.

D'ailleurs ces contes, d'où qu'ils vinssent, des bords du Gange, de la Finlande ou de l'Italie, nos pères les modifièrent selon les lois propres de leur esprit et selon les mœurs de leur époque. Français et bons vivants, nés à une époque privilégiée du moyen âge, où la vie était sûre et facile, ils se soucièrent avant tout de faire rire et de faire passer le temps d'une manière agréable. Égrillards, et non point sensuels comme les conteurs italiens, ils n'éclaboussèrent point de sang les aventures les plus galantes. Curieux par-dessus tout d'un récit alerte et vif, au dénouement plaisant, ils ne se complurent point à l'étude de cas passionnels étranges et rares. C'étaient des Français du nord de la France, de la Champagne, de l'Orléanais, de l'Ile-de-France, de la Picardie surtout, pays de vie bourgeoise, abondante et facile. On y aimait à rire d'un rire qui fît s'épanouir les faces et tressauter les panses. On ne recherchait guère la délicatesse, et le calembour le plus stupide avait chance d'être toujours bien

accueilli. On aimait à voir bafoués dans ces contes, par un esprit particulier d'équilibre et de justice sociale qui est tout à fait inné en nous, les personnages puissants et sacrés. On y raillait beaucoup la femme, et encore davantage les pauvres maris. Dans de pareils récits, la gauloiserie se donnait libre carrière. Malheureusement, nos pères ne gardaient pas toujours une juste mesure, et, dans les recueils complets de fabliaux, les histoires galantes et fines, voire purement sentimentales, voisinent trop souvent avec des récits capables de faire rougir une chambrée entière.

Le plus grand charme des fabliaux, pour des lecteurs blasés comme nous, c'est qu'ils sont narrés sans aucune prétention littéraire. Leurs auteurs cherchent avant tout à conter, et à conter vite et clairement. Sauf de très rares exceptions, ils usent du rythme octosyllabique, qui a par lui-même quelque chose de prompt et d'alerte, et riment sans prétention, à la bonne fortune du mot qui se présente à eux. La langue qu'ils emploient n'a rien de recherché ni d'apprêté. C'est la langue qu'on parlait alors, avec ses qualités de force nerveuse et concise, et ses charmantes naïvetés. Cependant, on peut regretter parfois qu'un sujet bas, grossier et vulgaire ait entraîné le narrateur à y conformer son style. Mais en général la simplicité, le naturel du récit, la juste proportion des scènes décrites, le naturel, la couleur font de certains de nos fabliaux de vrais modèles de l'art narratif.

Au sujet de la portée satirique de nos fabliaux, un grand poblème se pose encore. Faut-il, comme J.-V. Le Clerc, n'y voir que d'âpres satires, lâchement dirigées contre les classes les plus faibles de la société ? Certes, dans la plupart de nos contes, les vilains sont cruellement raillés, et, si nous en croyions absolument les misérables peintures que nous en font les vieux conteurs, le sort des petites gens nous paraîtrait bien à plaindre. Mais, à côté des manants, nous voyons les barons, les prêtres, les évêques eux-mêmes bafoués ; et

même, si nous examinons les contes sans parti pris, nous trouverons tels d'entre eux où le poète n'a pas su se défendre, envers les pauvres gens opprimés et menacés dans leur honneur par les gens de justice, par les seigneurs et par les prêtres, d'une pitié sincère et profonde. En résumé, la malice des vieux conteurs est éclectique, et qu'elles soient recouvertes de « menu vair » ou de haillons, ils frottent de leur bâton toutes les échines. J'ai employé le mot *malice* à bon escient, car, quoi qu'on puisse penser, il ne saurait être ici question de satire. La satire ne se sert en effet du récit qu'en vue d'un but supérieur à atteindre, iniquité sociale à redresser, abus à corriger, vice à railler. Les fabliaux ne nous offrent qu'une galerie de tableaux comiques, sans aucun esprit de suite ni de système. On pourra objecter que les femmes y sont attaquées d'une manière perpétuelle, et certains croient voir dans ces attaques une arrière-pensée, une intention satiriques. Mais ces contes ne prouvent pas grand'chose. Ils existaient dès les origines obscures de l'humanité, à partir du moment où l'homme eut maille à partir avec le sexe féminin, et où il engagea contre l'éternelle aimée et l'éternelle ennemie une lutte qui n'est pas près de finir. Souvent vaincu, l'homme prend sa revanche en médisant, c'est l'arme des faibles ; mais il a si grand besoin d'avoir confiance, qu'à peine le conte fini, il ne croit plus à ce que le dépit lui fit inventer. Parmi les bourgeois qui se plaisaient à écouter les polissonneries de nos vieux auteurs, et qui riaient en songeant aux amants mussés dans les coffres ou dans les lardiers, il n'y en avait pas un à part soi qui ne crût sa femme bien sage. Peut-être, pour aller plus au fond des choses, faudrait-il voir dans ce mépris de la femme le reflet d'idées religieuses. C'est en effet la faute de la femme qui fit perdre le paradis à notre père Adam. On conçoit que les pieuses âmes du moyen âge en aient gardé aux descendantes d'Ève quelque rancune.

Il nous reste à parler brièvement des auteurs des fabliaux.

Certains d'entre eux sont connus, le plus grand nombre est resté dans l'oubli. Ils appartenaient aux classes les plus diverses de la société ; on trouve parmi eux des nobles, des bourgeois, et surtout des clercs. Il semble qu'ils eurent plus que personne à souffrir de la conception spéciale que le moyen âge eut du poète. Comme le dit excellemment M. Bédier : « Au XIIIe siècle, où commence le saltimbanque, où finit le poète ? Pauvres, et réduits à mener une vie errante, la plupart d'entre eux allaient de ville en ville débitant des boniments charlatanesques, faisant des tours de passe-passe et récitant aussi leurs œuvres chez les riches bourgeois. Vie assez précaire et qui devait contribuer à aiguiser en eux le sens de l'observation maligne et malveillante. »

Vers 1320, les fabliaux disparurent, et avec eux toutes les productions littéraires du moyen âge proprement dit. A la littérature orale succède la littérature écrite et réfléchie. A l'âge des « jongleurs » succède l'âge des poètes.

RECUEIL DE FABLIAUX

RÉCITS PLAISANTS, FARCES ET CALEMBOURS

LA MALE HONTE

PAR GUILLAUME LE NORMAND

Les trois fabliaux qui vont suivre ne se recommandent point par des mérites littéraires particuliers. Ce ne sont guère que des quiproquos fondés sur des calembours stupides. Nous avons maintenant le goût plus difficile et c'est à peine si de pareilles puérilités nous font sourire. Il importait pourtant, dans un recueil de ce genre, de ne pas omettre ces spécimens de l'esprit de nos pères, si médiocres puissent-ils paraître à nos yeux.

Seignor, oez et entendez
.I. flabel [fabliau] qu'est faiz et rimez,
D'un roi qui Engleterre tint [posséda].
Toz ce fu voirs [vraï] et si covint
Que en Engleterre ert [il y avait] .I. rois.
En icel tens ert [c'était] us [usage] et droiz
Que, quand .I. hom moroit sans oir [sans héritiers],
Li rois avoit tot son avoir.
Ce trovon nos avant el conte
Qu'uns preudons morust qu'ot non [qui avait nom] Honte;
Honte ert le preudom apelez,
Quand vit que tant fu adolez [malade].
Et que il vit qu'il ne vivra,
.I. sien compere en apela :
« Compere, » dit Honte, « prenez
Mon avoir que vos là veez [voyez]
En cele male [malle] qui là pent;
Por Dieu vos pri omnipotent,
Se ge muir [meurs], portez la lou [au] roi.

Si dites que ge li envoi,
Quar ce est raison et droiture. »
Et cil respont, et si li jure
Que il la portera sanz faille [sans faute],
Por ce que du convent [du serment] ne faille.
Honte morut de cel malage [maladie] :
Si volt garder son comparage [sa promesse];
Maintenant prent la male Honte,
De la vile ist [sort], el chemin monte.
Tant va, tant vient et tant demande,
Tant a erré par Inguelande [l'Angleterre],
Qu'il a trové, desoz en l'onbre,
Devant le pin le roi à Londre,
O [avec] lui grant part de son barnaige [baronnage] :
« Sire, » fait il en son langaige,
« La male Honte vos aport [vous apporte].
Ge li oi covent [ai promis] à sa mort
La male Honte vos dorroie :
Prenez la, qu' [car] il la vos envoie ;
Sire, prenez la male Honte. »
Quand li rois l'ot, si a grant honte :
« Vilein, » dit il, « tu me mesdiz [manques de respect],
Mais tu aies honte toz diz [toujours] !
De honte me puist Dieus defendre !
Près va que [peu s'en faut que] je ne te faz pendre. »
Encor voloit li vilains dire,
Mais cil le prenent à grant ire [colère],
Qui environ le roi estoient ;
Tant le deboutent et desvoient [renvoient]
Que tart li est, ce m'est avis,
Que il se soit de cort partiz ;
Bien li avint qu'il ne l'ont mort :
« Ha ! las, » fait-il, « or me recort
Que mes comperes me pria,
Quant il morut et defina,
Que cest avoir au roi donasse ;
Volontiers encor i pallasse [parlasse],
Et donroie la male Honte ;
Mais cil chevalier et cil conte
M'avroient ja mort [tué], bien le sai.

Mais or sai bien que ge ferai :
Ge gaiterai sempres [je guetterai toujours] le roi,
Quant au mostier ira par soi,
Et il venra devant trestoz ;
Encor serai ge si estoz [hardi],
Que li donrai la male Honte. »
A ce que ainsi dit et conte,
Voit le roi au moutier [à l'église] aler,
Et il le recort saluer.
Si con il entroit el mostier,
Li commence haut à huschier [crier],
Que tuit l'oïrent prince et conte :
« Sire, » fait il, « la male Honte
Vos aport ge encor et offre :
D'esterlins [d'écus] i a plein .I. coffre. »
Quant li rois l'ost , si a tel raige
Avis li est que de duel arge [qu'il brûle de colère] :
Ne set que faire ne que dire.
Du vilein a tel duel et ire
Que [qui] la male Honte li baille,
Quant il a dit : « Où sont mi baille [serviteurs],
Et cil qui menjuent mon pain,
Quant ne me tuent cel vilain ? »
Quant cil voient irié [courroucé] le roi,
Sore li corent à desroi,
Ja fust li preudons malbailliz [maltraité],
Mais il s'estoit entr'aus quatiz [caché] ;
Si le perdent entre la gent.
Ez vos celui forment dolent,
Qui preudom et loiaus estoit,
Du roi qui forment s'en iroit
Quant li offroit la male Honte.
Cil dit que à lui plus ne monte.
Mais tierce foiz li offerra,
Et puis enprès si s'en ira ;
S'or le devoit li rois ocirre,
Si li era [ira] il encor dire
Tierce foiée [une troisième fois], quar c'est droiz.
Et, quant par ot mengié li rois
Que il fut auques bauz [quelque peu joyeux] et liez,

Li vileins revint toz chargiez
De la male Honte qu'il porte.
A grant paor o chiere morte
Li rehuche [crie à nouveau] haut et reconte :
« Sire, sire, la male Honte, »
Fait li preudons, « quar retenez,
Quar par droit avoir la devez ;
La male Honte vos remaigne [vous reste],
S'en donez à vostre compaigne ;
La male Honte est grand et lée [large],
Ge la vos ai ci aportée.
.I. mien compere, ce sachiez,
Là vos envoie, si l'aiez,
Quar vos d'Angleterre estes rois ;
La male Honte aiez, c'est droiz. »
Quant li rois l'ot et il l'entent,
A poi [peu s'en faut] que il d'ire ne fent [n'éclate] :
« Seignor, » fait-il, « ge vos commant
Que vos cel vilain maintenant,
Qui ne me velt laissier en pais,
Que il orendroit [sur-le-champ] soit deffais. »
Li preudons fust ja entrepris,
Quant .I. hauz hom s'est avant mis,
Qui saiges ert et entendanz
Et de parole molt saichanz :
« Sire, » fait il, « vos avez tort
Se le vilain aviez mort ;
Mais, ençois [avant] que li façoiz honte,
Sachiez que est la male Honte.
— Volentiers, » fait li roi, « par foi,
Vilein, » fait il, « entent à moi ;
Que dis tu de la male Honte ?
Tu m'en as hui [aujourd'hui] fait mainte honte
En ma cort et maint grant ennui,
Ne sai quantes foiées hui. »
Dont li conte cil et devise
Con la male Honte ot emprise,
Et con Honte, son bon compere,
Li pria par l'ame sa mere
Qu'après sa mort li aportast.

Li rois l'entend, sa cuise bat
De la joie qu'il ot eüe,
Quant la parole ot entendue :
« Vilain, » fait il, « or t'ai plus chier
Que de noient m'af et irier [tu m'as fait courroucer pour rien] :
Mielz m'as gabé [t'es moqué de moi] que nus lechiere [farceur].
Or te doing ge à bele chiere
La male Honte à ta partie,
Quar par droit l'as bien gaaignie. »
Ainsi ot cil la male Honte.
  Ce dit Guillaumes en son conte
Que li vilains en a portée
La male Honte en sa contrée.
Si l'a as Anglois departie [partagée] ;
Encor en ont il grant partie ;
Sanz la male ont il assez honte,
Et chascun jor lor croist et monte :
Par mauvais seignor et par lasche
Les a honte mis en s'ataiche.

LA VIELLE

QUI OINT LA PALME [GRAISSA LA PATTE] AU CHEVALIER

D'une vielle vos voil [je vous veux] conter
Une fable por deliter [vous distraire] :
·II. vaches ot, se truis [je trouve] o livre.
Là o [où] ele prenoit son vivre
.I. jor furent ensanble alées.
Si les a li prevos [le prévôt] trovées;
Mener les fait en sa maison.
Qant la fame sot la raison [l'affaire],
Alée i est sans plus atandre;
Proie li [elle le prie] que li fasse randre.
Assez proie, mais ne li vaut
Que [car] au felon prevost ne chaut [il importe peu]
De qanqu'ele dit ne li veille :
« Par ma foi, » dist il, « bele vielle,
Ainz avroiz paié cest escot
Des granz deniers muisiz el pot ! »
La boene fame atant s'en torne,
Tristre et marrie, à chiere morne [faisant triste figure].
Hersan encontre, sa voisine,
Si li a conté sa convine [son projet].
Ersant .I. chevalier li nome,
Q'ele voist [qu'elle aille] parler à aut home ;
Biau parolt, si soit saje et cointe,
Se la paume li avoit ointe,
Ses vaches li feroit avoir
Trestotes quites sanz avoir.
La bone fame a quis [cherché] del lart
Qui n'i antant barat [finesse] né art·
Au chevalier en vint tot droit,
Qui devant sa maison estoit.
Li chevaliers ot mis ses mains

Par avanture sor ses rains;
La fame par darrière vait [va] :
Lo lart par la paume li trait [lui frotte].
Qant cil sant sa paume lardée,
Si a la vieille resgardée :
« Bone fame, que fais tu ci?
— Sire, por amor, Deu merci,
Si me fu dit c'à vos venisse
Et que la paume vos oinssisse,
Et se je ce faire pooie [pouvais],
Mes vaches tout quites ravroie.
— Cele co t'anseigna à faire
Entandi tot à autre afaire;
Mais ja por ce riens n'i perdras :
Tes vaches quites raveras.
Si t'abandon lo pré et l'erbe. »
  L'avanture de cest proverbe
Retrai [je rapporte] por riches homes hautz
Qui plus sont desloiaus et faus;
Lor san et lor parole vandent,
A nule droiture n'entandent,
Chacuns à prandre s'abandonne :
Povres n'a droit, se il ne done.

ESTULA

Il estoient jadis dui [deux] frere
Sanz conseil de pere et de mere,
Et tout sanz autre compaignie ;
Povretez fu bien lor amie,
Quar sovent fu en lor compaingne,
Et c'est la riens [chosë] qui plus mehaingne [fait souffrir]
Cels entor qui ele se tient :
Nus si granz malages [maladie] ne vient.
Ensamble manoient andoi [habitaient tous deux]
Li frere, dont dire vous doi.
Une nuit furent mout destroit [poussés à bout]
De soif et de fain et de froit ;
Chascuns de ces maus sovent tient
A cels qui povretez maintient.
.I. jor se pristrent à pensser
Comment se porroient tensser [protéger]
Vers povreté qui les apresse [oppresse] ;
Sovent lor fet sentir mesese [mésaise].
Uns mout renommez riches hon [homme]
Manoit [demeurait] mout près de lor meson :
Cil sont povre, li riches fols
En son cortil avoit des chols [choux],
Et en l'estable des brebis :
Andui se sont cele part mis.
Povretez fet maint homme fol :
Li uns prent .I. sac à son col,
L'autres .I. coutel en sa main,
Ambedui se sont mis au plain [en route].
L'uns entre el cortil [au jardin] maintenant,
Puis ne vait gueres atardant,
Des chols trencha par le cortil.
L'autres se trest vers le bercil [la bergerie]
Por l'uis ouvrir : tant fet qu'il l'uevre,

Avis li est que bien vait l'uevre,
Tastant vait le plus cras [gras] mouton.
Mais adonc encor seoit on
En l'ostel, si c'on tresoï [entendit]
L'uis du bercil, quant il l'ouvri.
Li preudom apela son fil [son fils] :
« Va veoir, » dist-il, « el cortil,
Que il n'i ait rien se bien non :
Apele le chien de meson. »
Estula avoit non li chiens ;
Mès de tant lor avint il biens
Que la nuit n'ert mie [il n'était pas] en la cort,
Et li vallès prenoit escout [était aux écoutes]
L'uis devert la cort ouvert a,
Et crie : « Estula, Estula ! »
Et cil du bercuel respondi :
« Oïl voirement [oui, vraiment], sui je ci. »
Il fesoit mout obscur et noir,
Si qu'il nel pot apercevoir
Celui qui si respondu a.
En son cuer bien por voir cuida [il crut]
Que li chiens eüst respondu.
N'i a puis gueres atendu ;
En la meson droit s'en revint,
Grant paor [peur] ot quant il i vint :
« Qu'as-tu, biau filz ? » ce dist li pere.
« — Sire, foi que je doi ma mere,
Estula parla or à moi.
— Qui, nostre chien ? — Voire, par foi,
Et se croire ne m'en volez,
Huchiez le errant [appelez-le tout de suite], parlez l'orrez. »
Li preudon maintenant s'en cort
Por la merveille, entre en la cort,
Et hucha Estula, son chien.
Et cil qui ne s'en gardoit rien,
Li dist : « Voirement suis je çà. »
Li preudom grant merveille en a :
« Par toz sains et par toutes saintes,
Filz, j'ai oï merveilles maintes,
Onques mès n'oï lor pareilles :

Va tost, si conte ces merveilles
Au prestre ; si l'amaine o [avec] toi,
Et li di qu'il aport o soi
L'estole et l'eve beneoite [l'eau bénite]. »
  Cil, au plus tot qu'il puet, s'esploite [se dépêche]
Tant qu'il vint en l'ostel au prestre.
Ne demora gueres en l'estre,
Vint au provoire isnelement [rapidement] :
« Sire, » dist il, « venez vous en
En meson oïr granz merveilles :
Onques n'oïstes lor pareilles.
Prenez l'estole à vostre col. »
Dist le prestre : « Tu es tout fol,
Qui or me veus là fors [dehors] mener ;
Nus piez sui, n'i porroie aler. »
Et cil li respont sanz delai :
« Si ferez, je vous porterai. »
Li prestres a prise l'estole,
Si monte sanz plus de parole
Au col celui, et il s'en va
La voie : si comme il vint là,
Qu' [car] il voloit aler plus briefment,
Par le sentier tout droit descent,
Là ou cil descendu estoient,
Qui lor viande porchaçoient [ceux qui cherchaient de quoi vivre].
Cil, qui les chols aloit coillant [cueillant],
Le provoire vit blanchoiant [blanchir],
Cuida que ce fust son compaing
Qui aportast aucun gaaing [quelque butin] ;
Se li demanda par grant joie :
« Aportes tu riens [quelque chose] ? — Par foi, oie, »
Fait cil qui cuida que ce fust
Son pere qui parlé eüst.
« Or tost, » dist-il, « geste le jus [à terre] :
Mes coutiaus est bien esmolus,
Je le fis ier moudre à la forge,
Ja avra copée la gorge. »
Et quant li prestres l'entendi,
Bien cuida c'on l'eüst trahi :
Du col celui est jus saillis,

Si s'en fuit trestoz esmaris [tout éperdu] ;
Mès son soupeliz ahocha [il accrocha son surplis]
A .I. pel [à un pieu], si qu'il remest [reste] là,
Qu'il n'i osa pas tant ester
Qu'il le peüst du pel oster.
Et cil qui les chols ot coillis,
Ne fu mie mains [moins] eshahis
Que cil qui por lui s'en fuioit :
Si ne savoit que il avoit ;
Et neporquant [pourtant] si va il prendre
Le blanc que il vit au pel pendre ;
Si sent que c'est un soupelis.
Atant [au moment] ses freres est saillis [sorti]
Du bercil atout [avec] .I. mouton.
Si apela son compaignon
Qui son sac avoit plain de chols ;
Bien ont andui carchié [chargé] les cols [leurs cous].
Ne voudrent plus lonc conte fere,
Andui se sont mis el repere [à retourner]
Vers lors ostel qui lor fu prest.
Lors a cil moustré son conquest,
Qu'ot gaaignié le soupelis ;
Si ont assez gabé et ris,
Que li rires lor fu renduz,
Qui devant lor fu desfenduz.
  En petit d'eure Dieus labeure [travaille],
Tels rit au main [matin] *qui au soir pleure,*
Et *tels est au soir corouciez*
Qui au main est joianz et liez.

BRUNAIN, LA VACHE AU PRESTRE

La simple histoire de Brunain, la Vache au Prêtre, nous montre qu'en matière de plaisanterie, nos pères n'étaient pas toujours très exigeants. C'étaient de grands enfants naïfs, et la farce la plus grossière ouvrait largement en eux les sources du rire. D'ailleurs, maintenant encore, certains récits villageois suscitent chez leurs auditeurs la même gaîté par des procédés aussi élémentaires.

D'un vilain conte et de sa fame,
C' [qui] un jor de feste Nostre Dame
Aloient ourer [prier] à l'yglise.
Li prestres, devant [avant] le servise,
Vint à son proisne [prône] sermoner,
Et dist qu'il fesoit bon doner
Por Dieu, qui reson entendoit ;
Que [car] Diex au double li [le] rendoit
Celui [à celui] qui le fesoit de cuer.
« Os [tu entends], fet li vilains, bele suer,
Que noz prestres en a convent :
Qui por Dieu done à escient,
Que Diex li fet mouteploier [multiplier] ;
Miex ne poons-nous [pouvons-nous] emploier
No vache, se bel te doit estre,
Que pour Dieu le donons le prestre ;
Ausi rent-ele petit lait.
— Sire, je vueil bien que il l'ait
Fet la dame, par tel reson. »
A tant s'en vienent en meson,
Que ne firent plus longue fable [conversation].
Li vilains s'en entre en l'estable,
Sa vache prent par le lien,
Présenter le vait [la va] au doien.
Li prestres ert sages et cointes [poli, avisé].

« Biaus Sire, fet-il à mains jointes,
Por l'amor Dieu Blerain vous doing. »
Le lien li a mis el poing,
Si jure que plus n'a d'avoir.
« Amis, or as-tu fet savoir [une sage action],
Fet li provoires [le prêtre] dans [sieur] Constans,
Qui à prendre bée [est avide] toz tans [tout le temps].
Va-t'en, bien as fet ton message,
Quar fussent or tuit ausi sage
Mi paroiscien come vous estes,
S'averoie plenté [abondance] de bestes. »
Li vilains se part [sépare] du provoire.
Li prestres comanda en oirre [sur-le-champ]
C'on fasse pour aprivoisier
Blerain avoec Brunain lier,
La seue grant vache demaine [propre].
Li clers en lor jardin la maine,
Lor vache trueve, ce me samble.
Andeux les acoupla ensamble ;
Atant s'en torne, si les lesse.
La vache le [du] prestre s'abesse,
Por ce que voloit pasturer,
Mes Blere nel vout endurer,
Ainz sache [mais elle tire] le liens si fors,
Du jardin la traïna fors [hors] :
Tant l'a menée par ostez,
Par chanevières et par prez,
Qu'elle est reperie à son estre [revenue chez elle]
Avoecques la vache le [du] prestre,
Qui moult à mener li grevoit.
Li vilains garde [regarde], si le voit ;
Moult en a grant joie en son cuer.
« Ha, fet li vilains, belle suer,
Voirement est Diex bien doublère,
Quar li et autre revient Blère ;
Une grant vache amaine brune ;
Or en avons nous .II. por une :
Petis sera nostre toitiaus [têt]. »
Par example dist cis fabliaus
Que fols est qui ne s'abandone ;

Cil a li bien cui Diex le done,
Non cil qui le muce et enfuet [cache et enfouit];
Nus hom mouteplier ne puet
Sanz grand éur [bonheur], **c'est or del mains.**
Par grant éur ot li vilains
II. vaches, et li prestres nule.
Tels cuide [croit] **avancier qui recule.**

LE PRESTRE QUI FU MIS AU LARDIER

Voici un cas particulier : celui du fabliau destiné à être chanté. A plaisante aventure, il faut des rythmes plaisants. Les strophes allègres qui suivent, composées par moitié de vers de cinq syllabes et de vers de dix syllabes coupés au cinquième pied, composent un ensemble rythmique plein de légèreté et d'entrain. Les hommes du moyen âge avaient l'oreille fine et juste. Ils savaient approprier, non seulement la rime ou l'assonance, mais aussi la mesure de leurs vers aux exigences du récit. Nos lecteurs, pour avoir eu déjà sous les yeux le Recueil des chansons de France, *ont déjà pu s'en rendre compte.*

Mos [Mots] sans vilonnie [grossièreté]
Vous veil recorder [rappeler],
Afin qu'en [qu'on] s'en rie,
D'un franc Savetier,
Qui a non Baillait ; més par destourbier [trouble],
Prist trop bele fame. Si l'en meschéi [il lui arriva par malheur]
Qu'elle s'acointa [fit connaissance] d'un Prestre joli,
Mès le Çavetier molt bien s'en chevi [tira d'affaire].

Quant Baillet aloit
Hors de son ostel [sa maison],
Le Prestre venoit,
Qui estoit isnel [prompt] ;
. . . .
Entr'eus deus faisoient molt de leur soulas [plaisir] ;
Des meilleurs morsiaus mangoient à tas
Et le plus fort vin n'espargnoient pas.

Le Savetier frans
Une fille avoit,
D'environ trois ans,
Qui molt bien parloit ;

A son père dit, qui souliers cousoit :
« Voir [vrai], ma mère a duel [souffre] qu'estes céens [ici] [tant. »
Bailet respondi : « Pour quoy, mon enfant ?
— Pour ce que le Prestre vous va trop doutant [redoutant].

« Mès, quant alez vendre
Vos souliers aus gens,
Lors vient, sans attendre,
Monseigneur Lorens ;
De bonnes viandes fet venir céens,
Et ma mère fait tartes et pastez ;
Quand la table est mise l'en m'en donne assez,
Mès n'ay que du pain quant ne vous mouvez [vous ne bougez d'ici]. »
Baillet sot [sut] sans doute,
Quant le mot oy [entendit],
Qu'il n'avoit pas toute
Sa fame à par li,
Mès n'en fist semblant jusqu'à un lundi
Qu'il dist à sa fame : « Je vois au marchié. »
Cele, qui vousist [aurait voulu] qu'il fust escorchié,
Li dist : « Tost alez ; jà n'en vuiegne pié. »

Quant ele pensa
Qu'il fust eslongiez [éloigné],
Le Prestre manda,
Qui vint forment liez [très joyeux].
D'atourner [d'apprêter] viandes s'estoit avanciez ;
Puis firent un baing pour baingnier eulz deus,
Mès Baillet ne fut tant ne quant honteus ;
Droit à son ostel s'en revinst tous seulz [seul].

Le Prestre asséur [certainement]
Se cuida [crut] baignier ;
Baillet par un mur
Le vit despoillier :
Lors hurta à l'uis [la porte] et prist à huchier [se mit à crier].
Sa fame l'oy, que faire ne sot,
Mès au Prestre dit : « Boutez vous [mettez-vous] tantost
Dedens ce lardier et ne dites mot. »

Baillet la manière
Et tout le fait vit;
Lors la Çavetière
L'apela et dit :
« Bien vegniez vous, sire. Sachiez sans respit
Que mout bien pensoie que retourriez ;
Vostre disner est tout appareilliez [préparé]
Et le baing tout chaut où serez baingniez.

« Voir, ne le fiz faire
Que pour vostre amour,
Quar mout vous faut traire
De mal chascun jour. »
Baillet, qui vouloit jouer d'autre tour,
Li dist : « Dieu m'avoit de tous poins aidié,
Mès r'aler me faut errant [tout de suite] au marchié. »
Le Prestre ot grant joie, qui s'estoit mucié [caché],

Mès ne savoit mie
Que [ce que] Baillet pensa.
La plus grand partie
Des voisins manda ;
Mout bien les fist boire et puis dit leur a :
« Sur une charete me faut trousser [charger] haut
Ce viéz [vieux] lardier là ; vendre le me faut. »
Lors trembla le Prestre, qu' [car] il n'avoit pas chaut.

On fist ens en l'eure
Le lardier trousser ;
Baillet, sans demeure,
L'en a fait mener
En la plus grant presse que pot on trouver.
Mès le las [malheureux] de Prestre, qui fu enserré,
Ot [avait] un riche frère, qui estoit curé
D'assés près d'illec [de là]. Là vint, bien monté,

Qui sot l'aventure
Et le destourbier [le trouble].
Par une creveure,
Qui fut ou lardier,

Le connut son frère ; haut prist à huchier,
« *Frater, pro Deo, delibera me* (1). »
Quant Baillet l'oy, haut s'est escrié :
« Esgar, [Tiens !] mon lardier a latin parlé ;

« Vendre le vouloie,
Mès, par saint Symon,
Il vaut grant monnoie ;
Nous le garderon.
Qui li a apris à parler laton [latin] ?
Par devant l'évesque le feron mener,
Mès ains [avant] le feray ci endroit parler.
Lonc temps l'ai gardé ; si m'en faut jouer. »

Lors le frère au Prestre
Li a dit ainsi :
« Baillet, se veus estre
Toujours mon ami,
Vent [vends] moy ce lardier, et pour voir te di
Je l'acheteray tout à ton talent [à ton désir]. »
Baillet respondi : « Il vaut grant argent
Quant latin parole [parle] devant toute gent. »

Jà pourrez entendre
Le sens de Baillet ;
Afin de miex vendre
Prist un grant maillet,
Puis a juré Dieu c'un tel rehaingnet [coup]
Donrra au lardier qu'il sera froez [brisé],
S'encore ne dist du latin assez ;
Mout grant pueple s'est entour aünez [amassé].

Plusieurs gens cuidoient [croyaient]
Que Baillet fust fol,
Mès folleur [une folie] pensoient ;
Il jura saint Pol
Que du grant maillet, qu'il tint à son col,
Sera le lardier rompus de tous sens.
Le chétif de Prestre, qui estoit dedens,
Ne savoit que faire ; près n'issoit [ne sortait] du sens

(1) « Frère, au nom de Dieu, délivre-moi ! »

Il ne s'osoit taire,
Ne n'osoit parler ;
Le Roi debonnaire
Prist à reclamer.
« Comment, » dit Baillet, « faut il tant tarder ?
S'errant [si tout de suite] ne paroles, meschéant lardier,
Par menues pièces t'iray despecier. »
Alors dist le Prestre, n'osa delaier [tarder] :

« *Frater, pro Deo*
Me delibera ;
Reddam tam cito (1)
Ce qu'il coustera. »
Quant Baillet l'oy, en haut s'escria :
« Çavetiers me doivent amer du cuer fin
Quant à mon lardier fais parler latin. »
Lors le frère au Prestre dit : « Baillet, voisin,

« En tant com vous prie.
Le lardier vendez ;
Ce sera folie
Se vous le quassez ;
Ne me faites pas du pis que povez.
— Sire, » dist Baillet, « sus Sains vous plevis [je vous garantis]
J'en aroy vint livres de bons parisis ;
Il en vaut bien trente, que [car] moult est soutiz [subtil]. »

Le Prestre n'osa
Le mot refuser ;
A Baillet ala
Vint livres conter,
Puis fist le lardier en tel lieu porter
Où privéement mist son frère hors ·
Bon ami li fu à cel besoing lors,
Quar d'avoir grant honte li garda son cors.

Baillet ot vint livres
Et tout par son sens ;

(1) Frère,au nom de Dieu
Délivre-moi
Je rendrai sur-le-champ.

Ainsi fu delivre [délivré]
Monseigneur Lorens.
Je croi c'onques puis ne li prist pourpens [l'idée]
D'amer par amours fame à Çaveüer.
Par ceste chançon vous puis tesmoignier
Que du petit ueil se fait bon guetier :
Ex oculo pueri noli tua facta tueri (1).

Quar par la fillete
Fu le fait sçéu,
Qui estoit joneite.
N'est si haut tondu,
Se vers Çavetier s'estoit esméus,
Qu'en la fin du tour n'en éust du pis.
Gardez, entre vous qui estes jolis,
Que vous ne soiez en tel lardier mis.

(1) Garde que tes actions ne tombent sous les yeux d'un enfant.

LES TROIS AVUGLES DE COMPIENGNE

PAR CORTEBARBE

Quand ils ne composaient point des fabliaux, les clercs du moyen âge avaient toujours assez d'ingéniosité et de malice pour les mettre en action. On en pourra juger par le récit de cette farce d'étudiant, pleine de vivacité, de vie et de mouvement, véritable modèle de narration plaisante et gaie.

Une matère ci dirai
D'un fablel que vous conterai.
On tient le menestrel [le poète] à sage
Qui met en trover son usage
De fère biaus dis et biaus contes
C'on dit devant dus [ducs], devant contes.
Fablel sont bon à escouter :
Maint duel, maint mal font mesconter [oublier]
Et maint anui et maint meffet.
Cortebarbe a cest fablel fet ;
Si croi bien qu'encor l'en soviegne.
Il avint jà defors Compiegne
Trois avugle .I. chemin aloient.
Entre eus nis [même pas] .I. garçon n'avoient
Qui les menast ne conduisist
Ne le chemin lor apresist [leur apprît].
Chascuns avoit son hanepel [sébile de bois] ;
Moult povre estoient lor drapel [leurs vêtements],
Quar vestu furent povrement.
Tout le chemin si fetement [ainsi]
S'en aloient devers Senlis.
Uns clers qui venoit de Paris,
Qui bien et mal assez savoit,
Escuier et sommier [cheval de somme] avoit,
Et bel palefroi chevauchant,

Les avugles vint aprochant,
Quar grant embléure [à grande allure] venoit.
Si vit que nus ne les menoit ;
Si pensse que aucuns n'en voie :
Coment alaissent-il la voie ?
Puis dist : « El cors me fière [me tombe] goute,
Se je ne sai s'il voient goute. »
Li avugle venir l'oïrent [l'entendirent],
Erraument [sur-le-champ] d'une part se tindrent,
Si s'escrient : « Fetes-nous bien,
Povre somes sor toute rien [en toute chose] ;
Cil est moult povres qui ne voit. »
Li clers esraument se porvoit,
Qui les veut aler falordant [trompant] ;
« Vez ici [voici], fet-il, .I. besant
Que je vous done entre vous. III.
— Diex le vous mire [récompense] et sainte Croix,
Fet chascuns, ci n'a pas don lait [ce n'est pas un vilain [cadeau]. »
Chascuns cuide ses compains [que son compagnon] l'ait.
Li clers maintenant s'en départ,
Puis dist qu'il veut veoir lor départ.
Esraument à pié descendi ;
Si escouta et entendi
Coment les avugle disoient,
Et coment entr'eus devisoient.
Li plus mestres des .III. a dit :
« Ne nous a or mie escondit [éconduit]
Qui à nous cest besant dona ;
En .I. besant moult biau don a.
Savez, fet-il, que nous ferons ?
Vers Compiegne retornerons ;
Grant tens a ne fumes aaise [à l'aise] ;
Or est bien droiz que chascuns s'aise.
Compiegne est de toz biens plentive [abondante].
— Com ci a parole soutive [subtile] !
Chascuns des autres li respont ;
C'or éussons passé le pont ! »
Vers Compiegne sont retorné,
Ainsi come il sont atorné [arrangés] ;

Moult furent lié, baut [satisfaits] et joiant.
Li clers les va adès [toujours] sivant,
Et dist que adès les siurra [suivra]
De si adonc que il saura
Lor fin. Dedenz la vile entrèrent ;
Si oïrent et escoutèrent
C'on crioit parmi le chastel [la ville] :
« Ci a bon vin frès et novel,
Ç'a d'Auçoire [d'Auxerre], ç'a de Soissons,
Pain et char, et vin et poissons ;
Céens fet bon despendre [dépenser] argent ;
Ostel [logement] i a à toute gent ;
Céens fet moult bon herbregier [gîter]. »
Cele part vont tout sanz dangier,
Si s'en entrent en la meson ;
Li borgois ont mis à reson [ils adressent la parole à l'hôte] :
« Entendez çà à nous, font-il ;
Ne nous tenez mie por vil
Se nous somes si povrement ;
Estre volons privéement [en particulier] ;
Miex vous paierons que plus cointe [que mieux nippé],
Ce li ont dit, et li acointe,
Quar nous volons assez avoir. »
L'ostes pensse qu'il dient voir [vrai] ;
Si fète gent ont deniers granz.
D'aus aaisier fu moult engranz [empressé] ;
En la haute loge les maine :
« Seignor, fet-il, une semaine
Porriez ci estre bien et bel ;
En la vile n'a bon morsel [morceau]
Que vous n'aiez, se vos volez.
— Sire, font-il, or tost alez ;
Si nous fètes assez venir.
— Or m'en lessiez dont convenir, »
Fet li borgois ; puis si s'en torne.
De. V. mès [mets] pleniers lor atorne [leur apprête]
Pain, et char, pastéz et chapons,
Et vins, mès que ce fu des bons :
Puis si lor fist là sus trametre [apporter],
Et fist du charbon el feu metre ;

Assis se sont à haute table.
Li vallés au clerc en l'estable [l'écurie]
Tret ses chevaus, l'ostel a pris.
Li clers, qui moult ert bien apris
Et bien vestuz et cointement [avec élégance],
Avoec l'oste moult hautement
Sist au mengier la matinée,
Et puis au souper la vesprée [le soir].
Et li avugle du solier [de la chambre haute]
Furent servi com chevalier;
Chascuns grant paticle [bruit] menoit,
L'uns à l'autre le vin donoit;
« Tien, je t'en doing; après m'en done;
Cis crut sor une vingne bone. »
Ne cuidiez pas qu'il lor anuit.
Ainsi jusqu'à la mienuit
Furent en solaz [tranquilles] sanz dangier.
Li lit sont fet, si vont couchier
Jusqu'au demain qu'il fu bele eure ;
Et li clers tout adès demeure,
Por ce qu'il veut savoir lor fin.
Et l'ostes fu levéz matin
Et son vallet [son garçon], puis si contèrent
Combien char et poisson coustèrent ·
Dist li vallés : « En vérité,
Li pains, li vins et li pasté
Ont bien cousté plus de .X. saus [sous];
Tant ont il bien éu entre aus.
Li clers en a .V. sols pour lui.
— De lui ne puis avoir anui ;
Va là sus, si me fai paier. »
Et li vallés sanz delaier [tarder]
Vint aus avugles, si lor dist
Que chascuns errant [de suite] se vestit,
Ses sires veut estre paiez.
Font-il : « Or ne vous esmaiez [inquiétez],
Quar moult très bien li paierons :
Savez, font-il, que nous devons?
— Oïl, dist-il, .X. sols devez.
— Bien le vaut. » Chascuns s'est levez;

Tuit troi sont aval [en bas] descendu.
Li clers a tout ce entendu,
Qui se chauçoit devant son lit.
Li trois avugle à l'oste ont dit :
« Sire, nous avons .I. besant,
Je croi qu'il est molt bien pesant ;
Quar nous en rendez le sorplus,
Ainçois [avant] que du vostre aions plus.
— Volentiers, » li ostes respont.
Fait li uns : « Quar [donc] li baille dont
Liquels l'a, Be ! je n'en ai mie.
— Dont l'a Robers Barbe-florie ?
— Non ai, més vous l'avez, bien sai.
— Par le cuer bieu, mie n'en ai.
— Liquels l'a dont ? — Tu l'as. — Mès tu.
— Fètes, ou vous serez batu,
Dist li ostes, seignor truant,
Et mis en longaingne puant [puante latrine]
Ainçois que vous partez de ci. »
Il li crient : « Por Dieu merci,
Sire, moult bien vous paierons. »
Dont recommence lor tençons [querelle] :
« Robers, fet l'uns, quar li donez
Le besant ; devant nous menez :
Vous le reçustes premerains [le premier].
— Mès vous, qui venez daarains [le dernier],
Li bailliez [donnez], quar je n'en ai point.
— Or sui je bien venuz à point,
Fet li ostes, quant on me truffe [se moque de moi]. »
L'un [à l'un] va donner une grant buffe [soufflet],
Puis fait apporter .II. lingnas [gourdins].
Li clers, qui fu à biaus harnas [avait la bourse bien garnie],
Qui le conte forment amoit,
De ris en aise se pasmoit.
Quand il vit le ledengement [la mauvaise tournure de l'affaire],
A l'oste vint isnelement [promptement],
Se li demande qu'il avoit,
Quel chose ces gens demandoit.
Fet l'ostes : « Du mien ont éu
.X. sols, c' [qu'ils] ont mengié et béu,

Si ne m'en font fors escharnir [se moquer de moi];
Mès de ce les vueil bien garnir :
Chascuns aura de son cors honte.
— Ainçois le metez sor mon conte,
Fet li clers : .XV. sols vous doi ;
Mal fet povre gent fère anoi [ennui]. »
L'oste respont : « Moult volentiers ;
Vaillanz clers estes et entiers [loyal]. »
Li avugle s'en vont tout cuite [quittes].
  Or oiez com fète refuite [subterfuge]
Li clers porpenssa [inventa] maintenant :
On aloit la messe sonant ;
A l'oste vint, si l'arésone.
« Ostes, fet-il, vostre persone
Du moustier [du monastère] dont ne connissiez ?
Ces .XV. sols bien li croiriez [feriez crédit],
Se por moi les vos voloit rendre ?
— De ce ne sui mie à aprendre,
Fet li borgois ; par saint Silvestre,
Que je croiroie nostre prestre,
S'il voloit, plus de .XXX. livres.
— Dont dites j'en soie delivres [quitte]
Esraument com [aussitôt que] je reviendrai ;
Au moustier paier vous ferai. »
L'ostes le comande esraument,
Et li clers ainsi fètement
Dist son garçon qu'il atornast [apprêtât]
Son palefroi, et qu'il troussast [chargeât les bagages],
Que tout soit prest quand il reviegne ;
A l'oste a dit que il s'en viegne.
Ambedui [tous deux] el moustier en vont,
Dedenz le chancel [le chœur] entré sont ;
Li clers qui les .XV. sols doit
A pris son oste par le doit,
Si l'a fet delèz [auprès de] lui assir.
Puis dist : « Je n'ai mie loisir
De demorer dusqu'après messe ;
Avoir vos ferai vo promesse ;
Je l'irai dire qu'il vous pait
XV. sols trestout entresait [au moment]

Tantost que il aura chanté.
— Fetes-en vostre volenté, »
Fet li borgois, qui bien le croit.
Li prestres revestuz estoit,
Qui maintenant devoit chanter.
Li clers vint devant lui ester [debout],
Qui bien sot dire sa reson ;
Bien sanbloit estre gentiz hon ;
N'avoit pas la chière reborse [le visage disgracieux].
.XII. deniers tret [tire] de sa borse,
Le [du] prestre les met en la main :
« Sire, fet-il, por saint Germain,
Entendez çà .I. poi à mi.
Tuit li clerc doivent estre ami,
Por ce vieng-je près de l'autel.
Je giut anuit [je couchai cette nuit] à un ostel
Chiés à .I. borgois qui moult vaut ·
Li douz Jhesu-Criz le consaut,
Quar preudom est et sanz boisdie [ruse];
Mès une cruel maladie
Li prist ersoir [hier soir] dedenz sa teste,
Entruès que [tandis que] nous demeniens feste,
Si qu'il fu trestoz marvoiez [fou].
Dieu merci, or est ravoiez [rentré dans son sens],
Mès encore li deut [lui fait mal] li chiéz [la tête];
Si vous pri que vous li lisiez,
Après chanter, une evangile
Dessus son chief. — Et par saint Gille,
Fet li prestres, je li lirai. »
Au borgois dist : « Je le ferai
Tantost com j'aurai messe dite,
Dont en claime-je le clers cuite. »
Fet li borgois : « Miex ne demant.
— Sire prestre, à Dieu vous comant,
Fet li clers. — Adieu, biaus douz mestre. »
Li prestres à l'autel va estre,
Hautement grant messe comence ;
Par .I. jor fu de diemenche,
Au moustier vindrent moult de genz.
Li clers, qui fu et biaus et genz,

Vint á son oste congié prendre ;
Et li borgois, sanz plus attendre,
Dusqu'à son ostel le convoie [l'accompagne].
Li clers monte, si va sa voie,
Et li borgois tantost après
Vint au moustier : moult fu engrès [empressé]
De ses .XV. sols recevoir :
Avoir les cuide tout por voir.
Enz el chancel tant atendi
Que li prestres se devesti,
Et que la messe fu chantée.
Et li prestres, sanz demorée,
A pris le livre et puis l'estole,
Si a huchié [appelé] : « Sire Nichole,
Venez avant, agenoilliez. »
De ces paroles n'est pas liéz [content]
Li borgois, ainz [mais] li respondi :
« Je ne ving mie por ceci,
Mès mes .XV. sols me paiez.
— Voirement est-il marvoiez,
Dist li prestres ; *nomini* Dame [au nom du Seigneur]
Aidiez à cest preudome à l'ame ;
Je sai de voir qu'il est dervez [fou].
— Oez, dist li borgois, oez [entendez]
Com cis prestres or m'escharnist [se moque de moi];
Por poi que mes cuers du sens n'ist [ne sort],
Quant son livre m'a ci tramis.
— Je vous dirai, biaus douz amis,
Fet li prestres, coment qu'il praingne,
Tout adès de Dieu vous souviegne,
Si ne poez avoir meschief [mésaventure]. »
Le livre li mist sor le chief,
L'Evangille li voloit dire.
Et li borgois commence à dire :
« J'ai en meson besoingne à fère ;
Je n'ai cure de tel afère,
Mais paiez-moi tost ma monnoie. »
Au prestre durement anoie :
Toz ses paroschiens apele,
Chascuns entor lui s'atropele,

Puis dist : « Cest home que tenez ;
Bien sai de voir qu'il est dervez.
— Non sui, fet-il, par saint Cornille,
Ne, par la foi que doi ma fille,
Mes .XV. sols me paierez,
Jà ainsi ne me gaberez [raillerez].
— Prenez-le tost, » le prestre a dit.
Li paroschiens sanz contredit
Le vont tantost moult fort prenant ;
Les mains li vont trestuit tenant ;
Chascuns moult bel le reconforte,
Et li prestres le livre aporte,
Si li a mis deseur son chief ;
L'Evangille de chief en chief [d'un bout à l'autre]
Li lut, l'estole entor le col,
Mès à tort le tenoit por fol ;
Puis l'esproha [l'aspergea] d'ève benoite.
Et li borgois forment covoite [désire]
Qu'à son ostel fust revenuz.
Lessiez fu, ne fu plus tenuz ;
Li prestres de sa main le saine [le signe],
Puis dist : « Avez esté en paine. »
Et li borgois s'est toz cois [tranquille] teus ;
Corouciéz est et moult honteus
De ce qu'il fu si atrapez ;
Liéz fu quant il fu eschapez ;
A son ostel en vint tout droit.
Cortebarbe dist orendroit
C'on fet à tort maint home honte.
A tant definerai mon conte.

CONTES MORAUX

LA HOUCE PARTIE

[LA COUVERTURE SÉPARÉE EN DEUX]

PAR BERNIER

Sous les formes les plus diverses, dans les recueils de contes des pays les plus différents, il en est toujours un pour nous rappeler au respect que l'on doit aux parents devenus vieux, et pour nous avertir qu'une justice supérieure commet quelquefois à l'âme loyale et sincère des enfants le châtiment des pères indignes. Heureux ceux qui, comme le héros de la Housse partie, *reçoivent la leçon assez tôt pour ne pas aller jusqu'au bout du sacrilege.*

. . . .

De biau parler et de bien dire
Chascuns devroit à son mestire [de son mieux]
Fère connoistre et enseignier
Et bonement enromancier [mettre en roman]
Les aventures qui avienent.
Ausi, comme gent vont et vienent,
Ot-on [on entend] maintes choses conter
Qui bones sont à raconter.
Cil [ceux] qui s'en sevent entremetre
I doivent grant entente [attention] metre,
En penser, en estudier,
Si com firent notre ancistier [ancêtres],
Li bon mestre qui estre seulent ;
Et cil qui après vivre vuelent
Ne devroient jà estre oiseus [oisifs].
Mès il devienent pereceus
Por le siècle, qui est mauvès ;
Por ce si ne se vuelent mès [désormais]
Li bon menestrel entremetre,
Qar molt covient grant paine metre

En bien trover, sachiez de voir.
Huimès [aujourd'hui] vous faz apercevoir
Une aventure qui avint
Bien a .XVII. ans ou .XX,
Que uns riches hom d'Abevile
Se departi fors de sa vile,
Il et sa fame et uns siens fils.
Riches et combles et garnis
Issi com preudom de sa terre,
Por ce que il estoit de guerre
Vers plus fors genz que il n'estoit ;
Si se doutoit [il redoutait] et se cremoit [il craignait]
De estre entre ses anemis.
D'Abevile vint à Paris.
Ilueques [là] demora tout qoi [tranquille],
Et si fist homage le (au] Roi,
Et fu ses [son] hom et ses borgois.
Li preudom fu sage et cortois,
Et la Dame forment ert lie [était de très bonne humeur],
Et li vallès [le jeune fils] fols n'estoit mie,
Ne vilains, ne mal enseigniez.
Molt en furent li voisin liéz
De la rue où il vint manoir [habiter] ;
Sovent le venoient véoir
Et li portoient grant honor.
Maintes genz sans metre du lor
Se porroient molt fère amer ;
Por seulement de biau parler
Puet l'en molt grant los [louange] acueillir ;
Qar qui biau dit, biau veut oïr,
Et qui mal dit et qui mal fait,
Il ne puet estre qu'il ne l'ait ;
En tel point le voit-on et trueve ;
On dit sovent : l'uevre se prueve.
Ainsi fu li preudom mananz
Dedenz Paris plus de sept anz,
Et achatoit et revendoit
Les denrées qu'il connissoit.
Tant se bareta [il fit le commerce] d'un et d'el
Que toz jors sauva son chatel [son argent],

Et ot assez de remanant [de reste].
El preudome ot bon marchéant
Et demenoit molt bone vie,
Tant qu'il perdi sa compaignie,
Et que Diex fist sa volenté
De sa fame, qui ot esté
En sa compaignie .XXX. anz.
Il n'avoient de toz enfanz
Que ce vallet que je vous di.
Molt corouciez et molt mari [triste]
Se fist li vallès lèz [auprès] son père,
Et regretoit sovent sa mère,
Qui moult souef [très tendrement] l'avoit norri [élevé];
Il se pasma, pleure por li [pour elle],
Et li pères le reconforte :
« Biaus filz, fet-il, ta mère est morte ;
Prions Dieu que pardon li face ;
Ters [sèche] tes iex, essue ta face,
Que [car] li plorer ne t'i vaut rien.
Nous morrons tuit [tous], ce sez-tu bien ;
Par là nous convendra passer ;
Nus ne puet la mort trespasser
Que ne reviegne par la mort.
Biaus filz, tu as bon reconfort,
Et si deviens biaus bacheler [jeune homme];
Tu es en point de marier,
Et je sui mès de grant aage.
Si je trovoie .I. mariage
De gent qui fussent de pooir,
G'i metroie de mon avoir ;
Qar ti ami te sont trop loing ;
Tart les auroies au besoin ;
Tu n'en as nul en ceste terre
Se par force nes pués conquerre ;
S'or trovoie fame bien née
Qui fust d'amis emparentée,
Qui éust oncles et antains [tantes],
Et frères et cousins germains,
De bone gent et de bon leu,
Là où je verroie ton preu [ton profit],

Je t'i metroie volentiers,
Jà nel leroie [je ne le laisserais pas] por deniers. »
Ce nous raconte li escris,
Seignor, or avoit el païs
.III. chevaliers qui erent [étaient] frère,
Qui erent de père et de mère
Moult hautement emparenté,
D'armes proisié et alosé [estimés],
Mès n'avoient point d'eritage
Que tout n'éussent mis en gage,
Terres et bois et tenemenz [fiefs],
Por suivre les tornoiemenz [tournois].
Bien avoit sor lor teneüre [champ]
.III^m. livres à usure,
Qui moult les destraint [les accable] et escille [ruine].
Li ainsnez avoit une fille
De sa fame, qui morte estoit,
Dont la damoisele tenoit
Dedenz Paris bone meson
Devant l'ostel à cel preudon.
La meson n'estoit pas au père
Qar li ami de par sa mère
Ne li lessierent engagier.
La mesons valoit de loier
.XX. livres de paresis l'an;
Jà n'en éust paine n'ahan
Que de ses deniers recevoir.
Bien fu d'amis et de pooir
La damoisele emparentée,
Et le preudon l'a demandée
Au père et à toz ses amis.
Li chevalier li ont enquis
De son mueble, de son avoir,
Combien il en pooit avoir,
Et il lor dist moult volentiers:
« J'ai, qu'en denrées qu'en deniers [tant en marchandises qu'en argent],
.M. et .V^c. livres vaillant;
J'en deveroie estre mentant
Se je me vantoie de plus;
Je l'en donroie tout le plus

De .C. livres de paresis [parisis].
Je les ai loiaument aquis;
J'en donrai mon fil [à mon fils] la moitié.
— Ce ne porroit estre otroié [accordé],
Biaus sire, font li chevalier;
Si vous deveniiez templier,
Ou moine blanc, ou moine noir,
Tost lesseriiez vostre avoir
Ou à temple ou à abéïe :
Nous ne nous i acordons mie;
Non, Seignor, non, Sire, par foi.
— Et comment donc, dites le moi ?
— Moult volentiers, biaus Sire chier.
Quanques [Tout ce que] vous porrez esligier [posséder],
Volons que donez vostre fils,
Et que il soit du tout saisis,
Et tout metez par devers lui,
Si que ne vous ni à autrui
N'i puissiez noient [rien] calengier [disputer].
S'ainsi le volez otroier,
Li mariages sera fait;
Autrement ne volons qu'il ait
Nostre fille ne nostre nièce. »
Li preudon penssa une pièce [un moment];
Son fil regarde; si penssa,
Mès mauvesement emploia
Cele penssée que il fist.
Lors lor respont et si lor dist :
« Seignor, de quanques vous querez
Acomplirai voz volentez,
Mès ce sera par .I. couvent [convention].
Se mes filz vostre fille prent
Je li donrai quanqu'ai vaillant,
Et si vous di tout en oiant
Ne vueil que me demeure rien,
Mès praingne tout et tout soit sien,
Que je l'en saisi et revest. »
Ainsi le preudon se dévest [se dépouille].
Devant le pueple qui là fu
S'est dessaisis et desvestu

De quanques il avoit el monde,
Si que il remest ausi monde [tant qu'il reste aussi net]
Com la verge qui est pelée [qu'une baguette qu'on a pelée],
Qu'il n'ot ne denier ne denrée
Dont se péust desjéuner
Se [Si] ses filz ne li volt doner.
Tout li dona et clama quite,
Et, quant la parole fu dite,
Li chevaliers tout main à mair
Saisi sa fille par la main;
Si l'a au bacheler donée,
Et li vallès l'a espousée.
D'iluec bien à deus anz après
Bonement furent et en pès [en paix
Li maris et la dame ensanble,
Tant que la dame, ce me sanble,
Ot un biau fil du bacheler.
Bien le fist norrir et garder,
Et la dame fu bien gardée,
Sovent baignie et relevée.
Et li preudon fu en l'ostel;
Bien se dona le cop mortel
Quant, por vivre en autrui merci,
De son avoir se deffesi [il se défit].
En l'ostel fu plus de .XII. anz,
Tant que li enfez [l'enfant] fu jà granz
Et se sot bien apercevoir [prendre conscience].
Souvent oï ramentevoir [rappeler]
Que ses taions [son aïeul] fist à son père,
Par qoi il espousa sa mère,
Et li enfes, quant il l'oï,
Ainc puis [jamais depuis] nel volt metre en oubli.
Li preudon fu viex devenu,
Que [Car] viellèce l'ot abatu
Qu'au baston l'estuet soustenir [il lui fallait se soutenir].
La toile à lui ensevelir
Alast [aurait été] volentiers ses filz querre;
Tart li estoit qu'il fust en terre,
Que [car] sa vie li anuioit.
La Dame lessier ne pooit,

Qui fière estoit et orguilleuse ;
Du preudome estoit desdaigneuse,
Qui moult li estoit contre cuer.
Or ne puet lessier à nul fuer [à nul prix]
Qu'ele ne déist [ne dit à] son Seignor
« Sire, je vous pri par amor,
Donez congié à vostre père,
Que [car], foi que doi l'ame ma mère,
Je ne me mengerai mès des denz
Tant com je le saurai céenz [ici],
Ainz vueil que li donez congié.
— Dame, fet-il, si ferai-gié. »
  Cil, qui sa fame doute et crient [craint],
Maintenant à son père vient ;
Se li a dit isnelement [rapidement] :
« Pères, pères, alez vous ent ;
Je di c'on n'a céenz que fère
De vous ne de vostre repaire [séjour] ;
Alez vous aillors prochacier.
On vous a doné à mangier
En cest ostel .XII. anz ou plus ;
Mès fetes tost, si levez sus ;
Si vous porchaciez où que soit,
Que fère l'estuet orendroit [en ce moment]. »
Li pères l'ot ; durement pleure ;
Sovent maudit le jor et l'eure
Qu'il a tant au siècle vescu :
« Ha ! biaus douz filz, que me dis-tu ?
Por Dieu, itant d'onor me porte
Que ci me lesses à ta porte.
Je me girrai en poi de leu ;
Je ne te quier [demande] nis point [même pas] de feu,
Ne coute-pointe, ne tapis ;
Mès la fors souz cel apentis
Me fai baillier [donner] .I. pou d'estrain [paille].
Onques [jamais] por mengier de ton pain
De l'ostel ne me gete fors.
Moi ne chaut s'on me met là hors,
Mès que ma garison me livre ;
Jà, por chose que j'aie à vivre

Ne me déusses pas faillir [tu n'aurais pas dû me manquer].
Jà ne puès-tu miex espenir [racheter]
Toz tes pechiez qu'en moi bien faire [qu'en me faisant du
Que se tu vestoies la haire. [bien],
— Biaus père, dist li bachelers,
Or n'i vaut noient sermoners ;
Mès fetes tost, alez vous en,
Que ma fame istroit jà du sen [deviendrait folle].
— Biaus filz, où veus-tu que je voise [que j'aille]?
Je n'ai vaillant une vendoise.
— Vous en irez en cele vile ;
Encore en i a-il .X. mile
Qui bien i truevent lor chevance [leur vie] :
Moult sera or grant meschéance [malheur]
Se n'i trovez vostre peuture [pâture] ;
Chascuns i atent s'aventure ;
Aucunes genz vous connistront,
Qui lor ostel vous presteront.
— Presteront, filz ! Aus genz que chaut,
Quant tes ostels par toi me faut ?
Et, puis que tu ne me fèz bien,
Et cil qui ne me seront rien
Le me feront moult à envis,
Quant tu me faus, qui es mes fils.
— Pères, fet-il, je n'en puis mais
Se je met sor moi tout le fais [je prends sur moi toute la
Ne savez s'il est à mon vuel. » [faute] ;
Adonc ot li pères tel duel,
Por poi que li cuers ne li criève.
Si foibles comme il est, se liève ;
Si s'en ist de l'ostel plorant :
« Filz, fet-il, à Dieu te commant.
Puisque tu veus que je m'en aille,
Por Dieu me done une retaille [un morceau]
D'un tronçon de ta sarpeillière [couverture],
Ce n'est mie chose moult chière,
Que [car] je ne puis le froit soufrir.
Je le te demant por couvrir,
Que j'ai robe trop poi vestue ;
C'est la chose qui plus me tue. »

Et cil, qui de doner recule,
Li dist : « Pères, je n'en ai nule.
Li doners n'est or pas à point ;
A ceste foiz n'en aurez point,
Se on ne me le tolt ou emble [si on ne me l'enlève ou on ne me le vole].
— Biaus douz filz, toz li cuers me tramble,
Et je redout tant la froidure ;
Done moi une couverture
De qoi tu cuevres ton cheval,
Que li frois ne me face mal. »
Cil, qui s'en bée à descombrer [désire s'en débarrasser].
Voit que ne s'en puet delivrer
S'aucune chose ne li baille ;
Por ce que il veut qu'il s'en aille,
Commande son fil qu'il li baut [lui donne].
Quant on le huche, l'enfes saut :
« Que vous plest, sire, dist l'enfant ?
— Biaus filz, fet-il, je te commant,
Se tu trueves l'estable [l'écurie] ouverte,
Done mon père la couverte
Qui est sus mon cheval morel [noir].
S'il veut si en fera mantel,
Ou chapulaire, ou couvertor ;
Done li toute la meillor. »
Li enfes, qui fu de biau sens,
Li dist : « Biaus taions, venez enz. »
Li preudon s'en torne avoec lui,
Toz corouciez et plains d'anui.
L'enfes la couverture trueve ;
La meillor prist et la plus nueve,
Et la plus grant et la plus lée [large] ;
Si l'a par le mileu doublée [pliée],
Si le parti [la partagea] à son coutel
Au miex qu'il pot et au plus bel ;
Son taion [à son grand-père] bailla la moitié.
« Biaus filz, fet-il, que ferai-gié ?
Por qoi le m'as-tu recopée ?
Ton père le m'avoit donée.
Or as-tu fet grant cruauté,
Que [Car] ton père avoit commandé

Que je l'éusse toute entière ;
Je m'en irai à lui arrière.
— Alez, fet-il, où vous voudrez,
Que [car] jà par moi plus n'en aurez. »
Li preudon issi de l'estable :
« Filz, fet-il, trestout torne à fable
Quanque tu commandas et fis ;
Que ne chastoies-tu ton fils
Qu'il ne te doute ne ne crient ?
Ne vois-tu donques qu'il retient
La moitié de la couverture ?
— Va, Diex te doinst male aventure !
Dist li pères ; baille li toute.
— Non ferai, dist l'enfes, sanz doute ;
De qoi seriiez-vous paié ?
Je vous en estui [garde] la moitié,
Que [car] jà de moi n'en aurez plus.
Se j'en puis venir au desus,
Je vous partirai autressi [de même manière]
Comme vous avez lui parti.
Si comme il vous dona l'avoir,
Tout aussi le vueil-je avoir,
Que jà de moi n'enporterez
Fors que tant com vous li donrez.
Si le lessiez morir chetif,
Si ferai-je vous, se je vif [si je vis]. »
Li pères l'ot : parfont [profondément] souspire ;
Il se repensse et se remire [rentre en lui-même].
Aus paroles que l'enfes dist
Li pères grant example prist ;
Vers son père torna sa chière [sa face] :
« Pères, fet-il, tornez arrière ;
C'estoit anemis [le diable] et pechié
Qui me cuide avoir aguetié ;
Mès, se Dieu plest, ce ne puet estre,
Or vous faz-je seignor et mestre
De mon ostel à toz jors mais.
Se ma fame ne veut la pais,
S'ele ne vous veut consentir [souffrir],
Aillors vous ferai bien servir ;

Si vous ferai bien aaisier
De coute-pointe et d'oreillier.
Et si vous di, par saint Martin,
Je ne beverai mès de vin
Ne ne mengerai bon morsel [bon morceau]
Que vous n'en aiez del plus bel;
Et serez en chambre celée [privée]
Et au bon feu de cheminée;
Si aurez robe comme moi.
Vous me fustes de bonne foi,
Par qoi sui riches à pooir,
Biaus douz père, de vostre avoir. »
  Seignor, ci a bone monstrance [leçon]
Et aperte senefiance [claire signification]
Qu'ainsi geta le filz le père
Du mauvès penssé où il ère.
Bien se doivent tuit cil mirer
Qui ont enfanz à marier.
Ne fetes mie en tel manière,
Ne ne vous metez mie arrière
De ce dont vous estes avant.
Ne donez tant à vostre enfant
Que vous n'i puissiez recouvrer.
L'en ne se doit mie fier,
Que [car] li enfant sont sans pitié;
Des pères sont tost anoié
Puis qu'ils ne se pueent aidier.
Et qui vient en autrui dangier
Molt vit au siècle en grant anui.
Cil qui vit en dangier d'autrui,
Et qui du suen méismement
A autrui livroison s'atent;
Bien vous en devez chastoier.
  Icest example fist Bernier,
Qui la matère enseigne à fère.
Si en fist ce qu'il en sot faire.

LA FOLE LARGUECE [LARGESSE]

PAR PHILIPPE DE BEAUMANOIR

Soit dans le roman, soit au théâtre, les écrivains modernes nous ont souvent représenté le personnage de la femme jeune et frivole qui, par amour du plaisir ou par folle générosité, gaspille sottement l'argent que son mari a tant de peine à amasser. Le vieux conteur Philippe de Beaumanoir nous conte une histoire de ce genre, pleine d'une finesse parfaite, et d'un bon sens moyen et bourgeois. Plût à Dieu que toutes les écervelées trouvassent des maris aussi avisés et aussi malins que le « saunier » du fabliau !

De fole larguece casti [je blâme]
Tous ciaus qui en sont aati [atteints];
Car nus ne la puet maintenir
Qui en puist à bon cief venir.
Je ne blasme pas le donner
Ne les bontés guerredoner [prodiguer];
Mais il convient manière et sens
De soi tenir ou droit assens [de garder une juste mesure],
Par coi on puist le gré avoir
Des bons sans perdre son avoir.
Au fol large ne chaut de rien,
Ou ses avoirs voist mal u bien.
Qui toutes gens met à un fuer [au même prix],
Par fol sens jete le sien puer [dehors].
Maint rice homme en sont deceü
Et en brief tans si deceü
Que, partis, d'aus cure n'avoient
Cil que le sien eü avoient.
Pour çou dist on en un reclaim [proverbe] :
Tant as, tant vaus, et je tant t'aim.
Li sages larges n'est pas teus [tel],

Ançois regarde combien Deus
Li a presté de son avoir,
Et puis si prent garde au savoir,
Et plus au povre que au rice ;
Car je tieng à [pour] sot et à nice [imbécile]
Qui avoir a, se larguement
N'en depart [il n'en fait part] à la povre gent ;
Mais au fol largue point ne caut [n'importe].
S'il donne ou au bas u au haut,
Et une gent a par le mont
Qui souvent perdent ce k'il ont
Par ce ke il ne sevent mie
La grant paine ne la haschie [le tourment]
Qu'il convient au povre homme avoir,
Ains qu'il puist avoir bon avoir.
Nus ne set que bons avoirs vaut,
S'il ne set qui sont [quels sont] li assaut
Et li travail du pourcacier [de l'amasser].
En essample voel commenchier
Un conte dont savoir porés [pourrez],
Vous qui entendre le volrés [voudrez] :
Qui sueffre aucune fois mesaise,
Il set mius puis conjoïr l'aise [goûter l'aise].
Or oés, mais que nus ne tence [se dispute] !
Phelippes son conte commence.
A quatre lieuwes de la mer,
Que tous li mondes doit amer
Pour ce que bien fait à mainte ame,
Manoit [demeurait] un preudom et sa femme.
Li preudom ne manouvroit el [faisait rien]
Fors que [sinon que] souvent aloit au sel ;
Assés avoit fait sa journée,
Quant il raportoit sa colée [sa charge sur le cou].
Avant ke sa femme eüst prise,
Se chevissoit [il suffisait à ses besoins], bien en tel guise ;
Car il vendoit son sel si bien
Que il n'i perdoit onques [jamais] rien ;
Si estoit cras [gras] et bien peüs [repus]
Et bien cauchiés [chaussé] et bien vestus
Tant qu'il ne seut l'aisse qu'il eut.

Fame volt, si fist tant qu'il l'eut.
Quant les noces furent passées,
Si se reprist à ses jornées :
A la mer va, du sel aporte,
Et à sa femme bien enorte [recommande]
Qu'ele le vende et l'argent pregne.
Ele respont qu'il ne desdaingne
Son sens, mais au sel s'en revoist [s'en retourne];
Car, s'ele puet et il li loist [s'il lui est permis],
Si sagement le vendera
Que le tiers i gaaignera.
Li preudons en fu forment liés [très joyeux].
Au sel s'en reva mout haitiés
Hui et demain et cascun jour,
Comme chil qui n'a nul sejour ;
Le jour oirre [erre] pour sa besoigne,
Mais la nuit encor plus ressoigne [redoute]
Pour le grant anui c'on li fait ;
Car sa feme lés lui se trait [vient auprès de lui],
Qui demeure à l'ostel à aise
Et ki peu sent de sa mesaise.
Si l'esvoille et si le tastonne,
Tant l'esmuet et tant le tisonne,
Comment que au preudome anuit,
Qu'il veille dusk'à [jusqu'à] mie nuit
Pour sa femme à son gré servir.
Et vers le jour quand veut dormir,
Si li dist : « Or sus, bel ami,
Souvent vous voi trop endormi.
Foi que je doi au roi celestre,
Deus lieues loing deüssiés estre ;
Mais hui de jours ne venrés pas,
Se vous n'alés plus que le pas. »
Adont convient que tost se lieve ;
Au sel s'en va que qu'il li grieve [il va au sel, quoiqu'il lui en coûte].
Et sa femme à l'ostel s'envoise,
Qui de canter pas ne s'acoise [ne cesse pas],
Despent et chante, il n'i eut el :
Peu entent à vendre son sel.
Ses voisines et ses commeres,

Qui virent tost à ses manieres
En son cuer la fole larguece,
L'une après l'autre à li s'adrece.
Et la vielle qui plus set honte,
Si li a trait de loing son conte,
Et dit : « Dius vous gart, ma voisine !
Où est li sires ? — Il chemine, »
Respont sa femme, « vers la mer.
— Certes, mout le devons amer, »
Fait cele qui mout la losenge [la trompe];
« Ainques ne le trouvai estrange.
Mout souvent, quand il revenoit,
Dou sel volentiers me donnoit.
Et vous, qui estes bonne et bele,
Vés ci [voici] ma petite foissele [ma petite écuelle],
Qui n'en tenroit mie denrée [pas une grande quantité],
Se ele estoit toute comblée :
Si vous pri que vous m'en donnés.
Bien vous sera guerredonnés ! »
Cele respont : « Mout volentiers !
Tant comme il vous sera mestiers [tant que vous en aurez besoin].
A mes voisins et as voisines
Et as veves et as meschines [aux servantes]
Dites qu'eles en viegnent querre.
Ja ne serai en si fort serre [réserve]
Que volentiers ne leur en doigne,
Ne voel qu'il en aient besoingne.
Revenés quant cis chi faurra [celui-ci vous fera défaut] !
— Dame, à Dieu ! cis mox vous vaurra ! »
Atant la vielle s'en retorne.
Toutes ses voisines à ourne [successivement]
Va acontant la bone chiere [le bel accueil]
Que li fist la jone sauniere.
Celes qui mestier en avoient,
Furent lies quant eles oient
Que la saunière est si courtoise.
« Allons i tost sans faire noise ! »
Dist Mehaus, Richaus et Hersens.
« Mais ouvrer nous covient par sens [mais il faut s'y prendre habilement].
Ne seroit pas bon, ce me samble, »

Font eles, « c'alissons [que nous y allassions] ensamble.
L'une i voist [y aille] demain sans sejor [sans tarder]
Et l'autre après dusk' [jusqu'au] al tierc jor. »
Ainsi l'ont fait comme dit l'eurent :
Au sel apetichier [diminuer] labeurent [travaillent].
Tant li dient planté [une foule de] paroles,
Peu de sages, assés de foles,
Que ses avoirs apetiça.
Une piece [peu de temps] après s'avisa
Li bons hom qui au sel aloit,
Que son sel plus souvent faloit
Et à mains [à moins] d'argent qu'il ne seut.
Et de çou durement se deut [il en souffre]
Qu' [Car] il ne set dont li vint la perte,
Dusques à cel jor qu'il vit Berte
Issir [sortir] de dedens sa maison.
Li preudons la mist à raison [lui parla],
Demanda li qu'ele avoit quis [demandé].
Et ele li dist : « Dous amis,
N'i alai querre fors que tant
Que j'alai veïr Hermesent,
Vostre femme que je mout aim,
Si m'a donné de son levain, »
Fait cele qui bien set mentir,
« Pour çou qu'i me convient pestrir. »
Li preudon l'ot, qui set et pense
Qu'ele li ment en sa desfense ;
Si li a son giron ouvert
Et a veü tout en apert [tout en vue]
De son sel une platelée.
Or ne li a mestier celée :
Bien set comment ses seus [son sel] s'en va !
Berte laist, et ele s'en va
Mout honteuse et mout esbaubie,
Et li sanniers pas ne s'oublie,
Qui est de sa perte dolens,
Si pense comment n'en quel sens
Il puist sa femme doner carge,
Par coi ne soit mie si large.
Tant pensa avant et arriere

Qu'il devisa n'en fera chiere [qu'il ne laissera rien voir]
A sa feme, mais à la mer
Le [la] fera avoec li aler.
Pour li castoiier soutilment [pour lui donner une leçon subtile]
Li fera aporter briement
Dou sel trestout cargié son col :
« Demain savra bien se je vol [si je vole]
Quant j'ai ma carge sur ma teste ! »
A tant de son penser s'arreste,
Si est venus en sa maison.
Sa femme le mist à raison :
« Sire, » fait ele, « nos seus faut [notre sel manque].
Pau cargastes, se Dius me saut,
Devant ier quant vous en venistes,
Mais or en soiiés clamés quites,
Par si, quant demain i venrés,
Que vous plus en aporterés.
— Dame, » dist il, « mout volentiers.
Mais il nous seroit bien mestiers [j'aurais bien besoin]
Que vous avoec moi venissiés
Et un fais en aportissiés.
Ce n'est fors uns esbatemens [rien qu'un divertissement]
Vous verrés verdoiier les chans
Et s'orrés chanter l'aloete,
Si en serés plus joliete.
— Sire, » dist ele, « je l'otroi [j'y consens].
Plus à aise en serés, je croi ;
Aussi m'anuie li sejors.
Demain mouvrai [je sortirai], quant il iert [sera] jors. »
A tant la parole laissierent.
Après souper tost se coucierent,
Et, aussi tost com l'aube crieve,
Cascuns d'aus deus errant [tout de suite] se lieve,
Vestu se sont, à la mer vont,
Deus vuis [vides] paniers portés i ont.
La fame à l'aler se renvoise [est joyeuse],
De son cant tentist [retentit] la faloise.
Li preudom n'en fait nule chiere :
Bien pense, quant venra arriere,
Qu'il sera bien vengés de lui [d'elle].

Tant tienent leur chemin andui [tous deux]
Que il sont à la mer venu.
Du sel ont pris et retenu
Tant que rés [remplis] furent leur panier.
Puis si s'en retornent arrier.
Hui mais orrés com faitement [comment]
S'i demena [se conduisit] dame Ermesent.
  Quant li faissiaus [le fardeau] li apesa,
De çou qu'ele vint li pesa,
Si se commence à souffachier [soulever]
Et à demourer par derrier.
Ses barons [son mari] aloit par devant
Et bien s'en va garde prenant.
Il la semont [il l'avertit] d'aler bon pas.
Ele respont en es le pas.
« Sire, certainement vous di,
Il n'est mie encor mie di.
Un petitet nous reposons ! »
Li preudom dist : « Alons, alons!
De reposer trop vous hastés;
Encor ne sommes pas alés,
Je cuit, le quart de nostre voie. »
La femme l'ot ; pou s'en esjoie.
En son cuer petit se deporte [elle se réjouit peu]
De ce faisiel que ele porte.
Se ses barons [son mari] o li [avec elle] ne fust,
Mout tost delivrée [débarrassée] s'en fust;
Toutevoies n'ose pour lui,
Ançois li çoile [lui cache] son anui,
Pour çou que blasmer le soloit [elle avait coutume],
Quant il disoit qu'il se doloit.
Si sueffre au mius que ele puet.
Grant cose a en *Faire l'estuet* [il faut le faire].
Tant sueffre cele penitance
Qu'ele à recreandir [faiblir] commence.
A un fossé s'est apoiie
Tant que ele s'est descargie.
Ses barons le voit, si s'arreste,
Son fais oste de sur sa teste.
« Dame. » dist il, « que vous en samble?

Mainte fois m'avés, ce me samble,
Pour petit faissel lai dengié [fait des reproches].
Avrai ge des or mais congié [la permission]
De cargier si peu que voldrai,
Par tel covent que je prendrai
Avoec mon sel del vostre un peu?
— Sire, » dist ele, « je fach veu [je fais vœu],
Je ne vous en blasmerai mais,
Car trop par sont greveus [pesants] tel fais. »
A tant li preudom li descarge
Bien le tierc ou plus de sa garge,
Si l'a desseur sa carge mise ;
Et nepourquant [cependant] grant peine a mise
Que d'ilueques s'en voisent tost,
Qu'il veut que petit se repost.
  Andui recargent, si s'en vont.
Mie une lieue alé ne sont,
Quant ele reprent à lasser.
« Or m'estuet mon orguel quasser, »
Pence cele, « qu'avoir soloie.
Certes bien hors del sens estoie,
Quant je creoie mes voisines.
Pleüst à Dieu que leur eschines
Eüssent autretant [autant] d'anui
Comme la moie avra ancui [aujourd'hui]
Pour le fais qu'il m'estuet porter.
Ne me vienent mais enorter
Que je leur doingne [donne] folement!
Foi que je doi Dieu qui ne ment,
Eles i venroient en vain!
Lasse! comme j'ai le cuer vain!
Quant mes barons se dementoit [se lamentait],
De son travail peu se sentoit
Mes cuers qui ert si orgilleus.
Mieus s'est vengiés, se m'ait [m'aide] Deus,
De moi que s'il m'eüst batue.
Ja mais ne serai deceüe.
Ne viegne mais nul à l'ostel
Pour querre demie de sel,
Se il ne m'aporte l'argent!

Il est mout de chetive gent
Qui folement jetent l'avoir
Qu'à lor oes [à leur profit] devroient avoir. »
A tant s'arreste ; aler ne puet,
Par force reposer l'estuet.
Que vous iroie je alongant
Ne ses reposées contant ?
Anuis de l'escouter seroit,
Qui toutes les vous conteroit.
Par tante fois se reposerent
Que, quant à leur maison entrerent,
Il estoit près de mie nuit.
Ne quidiés pas que il anuit
A Ermesent, quant fu venue
Couchie s'est trestoute nue,
Qu' [car] ele ne se pot soustenir.
Ou preudome n'ot qu'esjoïr.
Il soupa, puis s'ala couchier.
L'endemain, quant vit esclairier,
Dist à sa feme : « Levés sus !
Li jours est pieç'a [déjà] apparus.
Alons au sel. — Mais de semaine !
— Bele suer, on doit avoir paine
Pour avoir en cest siecle avoir,
Car avoirs fait souvent avoir
Ricesse, joie et signourie,
Que povretés ne feroit mie.
Povretés fait mainte ame honte. »
A sa femme plaist peu tel conte,
Si li respont : « Sire, par foi,
Aler n'i puis, ce poise moi.
Mais, pour Dieu, laissiés me à l'ostel ;
Et je vendrai mius [mieux] vostre sel,
Saciés, que je ne fis ains mais [jamais avant].
N'avoie pas apris le fais
Ne les grietés de l'aporter.
Se vous me volés deporter
Que je plus à la mer ne voise,
Tousjours mais vous serai cortoise.
De çou que g'i alai me duel,

Si que croi mius que je ne suel
Vostre paine et vostre grieté.
Mais, se Dieu plaist, en cest esté,
Vendrai tant amont et aval
Que nous acheterons cheval
Qui aportera vostre fais.
— Dame, » dist il, « et je m'en tais.
Puis que m'avés fait convenance,
J'esgarderai vostre chevance. »
A tant s'en part. Ele demeure,
En son lit fu dusk'à haute heure [une heure avancée].
Quant assés se fu reposée,
Si s'est vers mie di levée.
En sa maison ja l'atendoient
Teus quatre qui dou sel voloient.
Ele leur dist : « Volés vous sel ? »
Eles dient ; « Ne volons el.
Bien savons vous i fustes hier,
Or en avrons nous sans dangier. »
Et la sanniere leur respont :
« Foi que je doi le roi du mont,
Ja mais jor vos paroles fausses
Ne me serviront de teus sausses [de telles sauces]
Comme pieç'a m'avés servie.
Poitevinée [mesure] ne demie
N'en arés, se je n'ai l'argent.
C'est merveille d'entre vous gent :
Vous quidiés pour noient [pour rien] l'aions,
Quant à la mer querre l'alons.
Non avons ! Hier bien m'i parut,
Pluiseurs fois reposer m'estut.
On ne l'a pas si comme on veut ;
Tous li cors encore m'en deut [m'en fait mal].
Qui un denier avra, denrée
L'en iert maintenant mesurée.
Qui denier n'avra, si laist gage.
Par Dieu, qui me fist à s'ymage,
Autrement point n'en porterés.
De moi mais ne vous mokerés. »
Quant les voisines l'entendirent,

Teles *i* eut qui du sel prirent ;
Et qui argent ou gage n'a
De son sel mie n'emporta.
A tant s'en sont d'illuec [là] alées.
Ains que passaissent [s'écoulassent] deus jornées,
Fu de fole larguece hors,
Et au bien vendre se prist lors.
Quanques [tout ce que] ses barons aportoit
Si tresbien et si cier vendoit
Qu'ains que passaissent deus estés
Eurent deus kevaus acatés ;
Si leva li preudom carete.
Des ore estuet qu'il s'entremete
De mener sel par le païs.
Et il n'en fu mie esbahis,
Ains fist tant qu'il monteplia [multiplia].
Ainsi sa femme castoia
Et mist hors de fole largueche.
Si firent tant puis sans pereche [paresse]
Qu'il furent rice et aaisié
Et entre leur voisins prisié [estimés].
  Par ce conte poés [vous pouvez] savoir
Que fous larghes pert son avoir,
Et mout souvent maint [réside] tel largece
En cuer oiseus, plain de perece.
Car cuers preceus ne veut aquerre,
Et li poi viseus [le peu avisé] le desserre.
L'Escriture dist, ce me samble,
Que, qui à oiseuse s'asamble,
De fourvoiier [de mal tourner] est en peril
Mainte ame et menée en escil [à la ruine].
Aussi dist ele qu'à delivre
Devons aquerre com pour vivre
Et vivre com pour lues [aussitôt] morir,
Car on ne set quant doit venir
A cascun l'eure de la mort.
Pour çou à tout le monde enort [recommande]
Qu'il sacent vivre sagement
Et donner ordenéement.
Or si prions que Dius nous doingne

Faire à tous si bone besoigne
Qu'après nostre mort par sa grasce
Le puissons veoir en sa face.
Amen. Dius nous doinst paradis !
A tant [maintenant] est tous mes contes dis.

DE PLEINE BOURSE DE SENS

PAR JEAN LE GALOIS

Cette histoire à la fois délicate et édifiante nous donne une assez haute idée du talent de Jehan le Galois, qui la composa. Il est toujours difficile de mettre les rieurs du côté de la vertu. Ici pourtant, nous voyons la femme légitime s'imposer à l'affection de son mari par sa générosité désintéressée et par sa franchise, et le bourgeois qui feint la ruine ne trouve chez sa maîtresse que froid accueil et que mépris.

Jehans li Galois nous raconte
Qu'il ot en la terre le [du] conte
De Nevers. I. riche borgois
Qui mout ert [était] sages et cortois.
Li borgois estoit marcheanz,
Et de [dans les] foires mout bien cheanz [chanceux];
Sages estoit et bien apris,
Et avoit fame de haut pris,
La plus bele que l'en seüst
Ou [au] païs, ne que l'en peüst
Trover, tant seüst l'en cerchier.
La dame ot [avait] mout son seignor chier,
Et il li [et lui elle], mès que tant i ot
Que li borjois une amie ot
Qu'il ama et vesti de robes,
Et cele le servoit de lobes [de trahisons];
Car mout le savoit bien deçoivre [tromper].
La dame s'en prist à perçoivre [s'apercevoir],
Qui l'i vit aler et venir,
Ne se pot mie de tenir
Qu'ele ne die à son seignor :
« Sire, à mout grande deshonor
Usez vostre vie lez [auprès de] moi ;

N'avez honte ? — Dame, de qoi ?
— De qoi, sire ? or i prenez garde,
Vous maintenez une musarde [vous entretenez une débau-
Qui vous honni et vous afole, [chée]
Et toz li mondes en parole,
Que [car] toute la vile le set,
Et dit chascuns que Diex vous het [hait],
Et sa mere, et tous ses pooirs.
— Tesiez, dame ; n'est mie voirs [ce n'est pas vrai] ;
Gens sont coustumier de mesdire. »
Lors s'en part iriez [courroucé] et plains d'ire [de colère],
Si s'en va parmi le chastel,
Qui mout seoit et bien et bel ;
Je ne sai vile miex assise ;
Si est apelée Dysise [Decize],
Et siet en une isle de Loire.
Li borjois devoit à la foire
Aler en Troies en Borgoingne.
La dame, qui cremoit [craignait] vergoingne,
Le fist revenir à l'ostel.
Assez li conte d'un et d'el,
Et le chastie de parole ;
Mais il n'a cure de s'escole,
A poi l'en est, et poi i pensse.
La dame voit que sa desfensse
Ne li puet nule riens valoir.
Si a tout mis en non chaloir,
Tant que ce vint à l'endemain
Que li borjois leva bien main [de bon matin] ;
Son palefroi fist enseler,
Et ses charretes ateler,
Qui carchies [chargées] furent d'avoir.
Quant les ot fetes esmovoir [mettre en marche],
Si revint parler à sa fame :
« Dites moi, » fet il, « bele dame,
Quel joiaus por vostre deport [pour votre plaisir]
Volez vous que je vous aport
De la bone foire de Troies ?
Volez vous guimple ne corroies,
Toissus d'or, aniaus ou afiches [agrafes] ?

Je ne serai ja vers vous chiches
De rien que je puisse trover.
— Sire, je ne vous vueil rover [demander], »
Fet cele qui le tient por fol,
« Foi que doit saint Piere et saint Pol,
Fors seul plaine borse de sen ;
Mès s'il vous plest, aportez m'en
Plaine une borse de deniers.
— Volentiers, » fait sire Reniers,
« Vous l'aurez combien qu'il me coust. »
Ce fu à la foire d'aoust
Que sire Reniers de Dysise
Se parti [se sépara] de dame Felise,
Et vint à la foire de Troies ;
Là trova marcheanz de Broies
Qui achatèrent son charroi.
Quant vendu ot, si prist conroi
Isnelement, sanz atargier [rapidement, sans tarder],
De ses charretes rechargier,
Mais ce ne fu mie d'estoupes ;
Hanas [hanaps] d'or, d'argent et de coupes,
I ot assez et draperie,
Ne n'ot cure de freperie,
Mès d'escarlate tainte en graine [en rouge],
De bons pers [drap bleu] et de bone laine
De Bruges et de Saint Omer :
Nus ne pot dire n'assommer [compter
L'avoir c'on mist en .X. charretes ;
Ne covient pas que soient fretes [brisées],
Quar à merveille i ot grant somme,
Et à chascune avoit .I. homme
Por miex conduire le charroi.
Il les comande à Dieu le Roi,
Congié demandent, si s'en vont,
Et cil acheminé se sont
Tout droit le grant chemin plenier.
Or oez [écoutez l'histoire] de sire Renier,
Com fu de sens vuis et delivres [vide et privé] ;
Ne deüst pas estre si yvres,
S'il eüst beü vin de Cipre ;

Il s'en vint en la hale d'Ypre,
.I. bastonet en sa main tint,
Et de s'amie li souvint.
Achata li robe de pers,
Mout par ot le sens à envers,
Si la ploia en .I. troussel :
Desus son palefroi roussel
La trousse et lie derriere soi,
Ne veut qu'en le sache que soi,
Quant la baillera à sa drue [à son amie].
Lors s'en vet par la mestre rue
Tant qu'il est venus chiés son oste ;
Là descendi, et sa chape oste,
Si a baillié son palefroi
Son garçon [à son valet] qui ot non Jofroi.
Lors li sovint de la proiere
Sa fame [de sa femme], qui plaine aumosniere
Li ot demandée de sen ;
Mès il ne sot mie en quel sen
Il puisse de l'avoir chevir [réussir à se la procurer].
Devant lui garde et voit venir
Son oste q'ot non Alixandre :
« Sire, » fet il, « savez à vendre
Nul lieu plaine borse de sen?
Se le savez, conseilliez m'en. »
Tantost ses ostes li ensaingne
Un mercier de terre lointaingne ;
« Je cuit, » fet-il, « que cil en a. »
  Adonc sire Reniers i va ;
Son estre [son affaire] conta au mercier,
Et cil li dist sans atargier
Qu'il n'en a point, mès il l'envoie
A un espissier de Savoie,
Qui de viellece estoit chenuz.
Sire Reniers est là venuz,
Si li demande qu'il li faut ;
Et cil jure, si Diex le saut,
C'onques [que jamais] à nul jor de sa vie
N'en sot denrée ne demie.
Lors s'en part iriez et penssis [pensif],

Et par mautalent [par dépit] s'est assis
Sus .I. siege delez .I. fust [une colonne de bois],
Et jure s'à poi ne li fust
N'enqueïst plus n'avant n'arriere.
Lors vit venir par la charriere [par le chemin]
.I. viel marcheant de Galice :
« Demandez, » dist-il, « recolice [réglisse],
Ou clos de girofle ou canele?
De qoi demandez vous novele
A ce marcheant de Savoie?
— Sire, » dist il, « se Diex me voie,
Je ne demant pas recolice,
Ne clos de girofle, n'espice,
Ainz quier [je cherche] plaine borse de sens,
Dont je sui en mout grant porpens ;
Savez en nule part à vendre?
— Oïl bien, te ferai entendre,
Se tu veus, comment tu l'auras,
Que ja plus avant n'en querras.
Mès di moi se tu as moillier [si tu as une femme]?
— Oïl, fille de chevalier,
La plus bele que soit en terre.
Por lui m'estuet [c'est pour elle qu'il me faut] cerchier et querre
Plaine borse de sens petite.
Or vous ai ma besoigne dite,
Et sanz vilonie et sanz noise.
— Tu as amie : s'il en poise,
Par aventure, à ta moillier,
Et si t'en voi les iex [les yeux] moillier.
N'as-tu amie? — Oïl voir, sire. »
Li preudom commence à sorrire
De la folie qu'il entent :
« Diva, » fet il, « or di, ne ment :
En portes tu riens à t'amie?
— Oïl, ne vous mentirai mie,
Bonne robe de bon pers d'Ypre,
Il n'a meillor de si en Cypre. »
Li preudom qui fu debonere,
Li dist : « Il te convendra fere
Autre chose que tu ne pensses ;

Honiz es, se ne te porpensses [tu ne réfléchis pas]
Que je te voudrai conseillier :
Sanz toi mout forment traveillier.
Il te covient de ci movoir [de partir d'ici],
Et aler après ton avoir.
Quant près de ton ostel vanras [viendras],
Ta robe et ton cheval leras [laisseras]
En tel lieu où il ait viande [des vivres],
Et pren une robe truande [une robe de gueux]
Qui soit depecie et deroute,
Si que parmi perent ti coute [tes coudes passent à travers].
Par nuit enterras chiés t'amie.
Et li di que tu n'as demie
Ne denrée de ton avoir,
Tout as perdu mès icel soir
Te veus avoec li osteler [loger chez elle],
Et au main t'en voudras aler
Ainz jor [avant le jour], por ce c'on ne te voie.
Se bel t'aquieut [accueille] et te fet joie,
Bien a la robe deservie [méritée] ;
Mès garde, n'i demeure mie,
S'ele est orguilleuse ne fiere,
Com affiert à tel pautoniere [comme il convient à une telle
Qu'el ne te vueille recevoir, [débauchée],
Lors te porras apercevoir
Que mal as emploié ton tens,
Et le servise et le despens
Qu'as por li fet ça en arriere.
Lors te remet à la charriere [sur la route]
De ta maison, et si entre enz.
Et quant seras venuz leenz [là],
Et ta fame ert à toi venue,
Se li di ta descouvenue [ta déconvenue],
Sanz joie faire et sanz déduit ;
Et tu la troveras, je cuit [je crois],
De mout plus cortoise maniere,
Que n'auras fet la pautoniere.
Qoi qu'el te die, c'est ta fame,
Garde ton cors, pensse de t'ame.
Ainsi com je t'ai devisé,

Va t'en ; je te commant à Dé [je te recommande à Dieu]. »
Atant [là-dessus] l'uns de l'autre se part,
Reniers monte ; moult li est tart
Qu'il viegne à Dysise sor Loire ;
S'amie, qui n'est mie noire,
Voudra esprover à cel tor,
Et paier selonc son labor.
Adonc chevauche l'ambleüre [à l'amble],
Vers Dysise grant aleüre
Tant qu'il ataint ses charretiers.
« Seignor, » dist-il, « or est mestiers [il faut]
Que me gardez mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Jofroi,
Car il me covient à chief trere [venir à bout]
D'une chose que j'ai à fere. »
Tantost [aussitôt] de sa loiere trest [il tire de sa gibecière]
Une hiraudie [souquenille] qu'il vest,
Qui ne valoit pas .VI. deniers.
Ainsi s'en va sire Reniers,
Ne fina, si vint à Dysise,
.I. noble chastel à devise.
En la ville est entrez par nuit,
Ne vout que le veïssent tuit ;
Si vint droit à l'ostel s'amie,
Qui encor n'estoit endormie,
Quar maintenant s'estoit couchie.
Il vint à l'uis, si l'a huchie [l'a appelée] :
Cele se lieve, et son huis oevre,
Il entre enz, et ele descuevre,
Le feu alume, si le voit ;
Lors li demande que ce soit
Qu'il ert ainsi haligotez [mal habillé].
« Bele suer, » dist-il, « escoutez ;
J'ai tot perdu quanques j'avoie,
Demain ainz jor, c'on ne me voie,
M'enfuirai en estrange terre.
— Alez aillors vostre ostel querre, »
Fet ele, « ci n'avez que fere.
— Avoi ! bele suer debonere,
Ja me soliez [vous aviez coutume] vous tant amer,

Et ami et seignor clamer ;
Ne soiez pas vers moi si dure.
— Biaus sire, par male aventure
N'ai cure de vostre raison [de vos paroles]. »
  Reniers ist [sort] hors de la maison,
Quant il oï [entendit] cele novele ;
A son ostel vint, si apele
.I. mot, et sa fame l'oï,
Qui durement s'en esjoï.
Lors corut come preus et sage
L'uiz ouvrir sanz autre message ;
Son seignour mena contre mont,
Qu'ele aime miex que rien du mont [que tout au monde],
Et il li dist comme esperdu :
« Dame, » fet il, « j'ai tout perdu
Quanques [tout ce que] je menai à la foire,
Com se tout fust cheü [tombé] en Loire.
Las ! que feront cil que [à qui] je doi ?
Ja ne seront paié par moi,
Car je nes porroie paier. »
La dame le vit esmaier [se troubler],
Et ot qu'il se claime chetiz :
« Sire, » fet ele, « or soiez fiz [soyez assuré],
S'il i avoit .X. mile livres,
Si en serez vous toz delivres ;
Aiez bon cuer et bon corage,
Et vendez tout mon heritage,
Vignes, mesons, et prez et terres,
Robes, joaus et clers et serres :
Je l'otroi mout bien endroit moi.
Et ceste robe que ci voi,
N'est pas bele, despoilliez la,
Prenez à cele perce [cette perche] là
Cele robe de menu ver
Que ne vestistes dès [depuis] yver ;
Vestez la, et confortez vous ;
La merci Dieu ja avez vous
Plus demie que ceste vile ;
A Monpellier ne à Saint Gille
N'a plus riches bourjois de nous,

Laissiez le duel, confortez vous. »
Lors le fist vestir comme roi,
Et du mangier a pris conroi [a fait préparer].
Quant mangié orent par loisir,
Si vont reposer et gesir [se coucher]
Dusqu'au matin que l'aube crieve,
Que la gent dou chastel se lieve.
Ja fu la parole esmeüe,
Qui par la garse fu seüe,
Que venus ert sire Reniers
Mal vestuz comme pautoniers,
A pié, sanz escu et sanz lance,
Et de perdre sont en balance
Cil et celes qui plevi l'ont [qui l'ont cautionné].
Lors se lievent et venuz sont
Chiés le borjois pour lui veoir.
Il les a fait lés lui seoir,
Si lor a mostrée sa perte :
« Seignor, c'est veritez aperte [c'est la vérité vraie], »
Fait il, « que j'ai perdu le mien,
Encor m'en déportaisse [arrangerais-je] bien,
S'il n'i eüst point de l'autrui ;
Mès por ce desconfortez sui
Que de l'autrui i a assez.
Entre vous qui plevi m'avez,
Me deporterez, s'il vous plest. »
Chascuns de respondre se test,
Fors que l'uns à l'autre conseille
Tout coiement [doucement] dedenz l'oreille :
« Malement sommes malbailli [dans une triste situation],
Et par icest homme escharni [tournés en dérision] ;
Nous serons par lui mal mené,
Mar le veïsmes onques né. »
A ce qu'il sont en tel esfroi,
Si ont veü venir Joffroi
Qui le palefroi maine en destre [à droite],
Et son roncin maine à senestre [à gauche] :
Après lui sont li charretier.
Symons, Aliaumes et Gautier
L'ont veü ; si dient entr' aus :

« Cui est or, » font il, « cil chevaus,
Et ces charretes, à cui sont,
Qui vienent par desus cel pont?
— Je ne sai qui, » ce dit Guilliaumes.
— Ne je ainsinc [ni moi non plus], » ce dit Aliaumes.
Quant Reniers vit qu'il sont si près,
Si lor dist : « Mout estes engrès [empressés]
De savoir à cui [à qui] eles sont ;
Par celui Dieu qui fist le mont,
Moies sont [elles sont miennes], et ce qui est enz.
Ja nus de vous ne soit dolenz ;
Merci Dieu, bien vous puis paier,
Ne vous covient à esmaier.
Si vous dirai parole voire!
Je fui à Troies à la foire.
Quant j'oï ma besoigne atornée [terminée],
Et je fui à la retornée,
Adonc me souvint de Mabile,
Une garce de ceste ville
Que je soel [j'avais coutume] amer par amors,
Mais or va la chose à rebors.
Or escoutez com il avint.
Quant de Mabile me sovint,
Je m'en ving en la hale d'Ypre ;
Robe de pers, n'a tele en Cypre,
Achetai por la pautoniere ;
Puis quis à vendre [je cherchai à acheter] une aumosniere
Plaine de sen ; si la trouvai,
Aporté l'ai, encore l'ai.
Quant j'oi ce fait, ma voie ting [je tins],
Droit à mes charretes m'en ving,
Si lor livrai mon palefroi,
Ma robe et mon garçon Jofroi
Puis vesti une povre cote
Où il ot mainte haligote [maint accroc] :
Si m'apenssai de bele guile [d'une belle ruse],
Par nuit m'en entrai en la vile,
A l'ostel Mabile tout droit ;
Semblant fis que j'eüsse froit,
S'entrai leenz. Quant el me vit

Mal vestu, et je li oi dit
Que trestoz estoie escilliez [ruiné],
Et ele vit que fui soilliez,
Fors de son ostel m'enchaça.
Je m'en issi et m'en ving ça,
Où j'estoie miex conneüs.
Merci Dieu, bien fui receüs ;
Mès la robe, que j'aportoie
A la garce, est encore moie :
La dame de ceans l'aura,
Qui mout meillor gré m'en saura. »
Quant la dame ot cest mot oï,
Mout durement s'en esjoï.
« Sire, » fet ele, « ahen, ahen,
Or avez vous trové le sen
Que vous avoie demandé ;
Vous l'avez trové, en non Dé. »
Cel jour fist li borjois grand feste.
  Seignor, vos qui estes de geste,
Qui cuers avez legiers et fols,
Se vous volez croire mon los [mon conseil],
Chascuns de vous i prendra garde.
Fox [fou] est li hom qui croit musarde ;
S'or aviiez autant d'avoir
Com li rois de France, por voir,
Se l'eüssiez abandonné
A une garce, et tout doné
S'ele vous veoit au desous,
Plus vil vous auroit que .I. gous [un chien].
Ci poez aprandre et oïr
C'on ne puet de garce joïr
Qu'il n'i a amor ne fiance.
Fous est qui lor tient aliance,
Et qui lor depart rien dou sien.
Encor a on fabliau dou sen.
  Jehans li Galois, d'Aubepierre,
Nous dit, si com la fuelle d'yerre [de lierre]
Se tient fresche, nouvelle et vers,
Est li cuers de la fame ouvers
Toutes por ome decevoir :

Pour ce est fous, ce saciez de voir,
Li hons qui a bonne moillier,
Quant il aillors se va soillier
Aus foles garses tricherresces,
Qui plus que chas sont lecherresces [gourmandes],
Où il n'a verité ne foi,
Ne bien, ne loiauté, ne foi.
Et quant de l'ome ont fait lor preu [leur profit],
Miez l'ameroient en .I. feu,
Que ne feroient delez aus ;
Si en sont avenu maint maus.

DU PREUDOME

QUI RESCOLT [SECOURT] SON COMPÈRE DE NOIER

Tout le monde connaît la parfaite justice du fou de Rabelais qui fit payer au rôtisseur la fumée du rôt avec le son des écus. Voici un jugement analogue, plein de finesse et de bon sens, et c'est aussi de la bouche d'un « sot » que tombe l'équitable sentence. Nos pères avaient déjà bien compris que les meilleures vérités ne sont pas toujours proférées par les sages.

Il avint à .I. pescheor [pêcheur],
Qui en la mer aloit .I. jor,
En un batel tendi sa roi [ses filets].
Garda [regarda], si vit très devant soi
.I. home molt près de noier.
Cil fu moult preuz et molt legier,
Sus ses piez salt [saute], un croq [un croc] a pris,
Liève, si fiert [atteint] celui el vis
Que parmi l'ueil li a fichié [planté] ;
El batel l'a à soi saichié [tiré].
Arriers s'en vait, sanz plus attendre ;
Totes ses roiz laissa à tendre ;
A son ostel l'en fist porter,
Molt bien servir et honorer,
Tant que il fust toz respassez [guéri].
A lonc tens s'est cil propenssez [a réfléchi]
Que il avoit son oill perdu
Et mal li estoit avenu :
« Cist vilains m'a mon ueil crevé,
Et ge ne l'ai de riens grevé [je ne lui ai occasionné aucun désagrément] ;
Ge m'en irai clamer [plaindre] de lui
Por faire lui mal et enui. »
Torne, si se claime au Major,

Et cil lor met terme [les assigne] à .I. jor.
Endui [tous deux] attendirent le jor,
Tant que il vinrent à la Cort.
Cil, qui son hueil avoit perdu,
Conta avant, que raison fu :
« Seignor, fait-il, ge sui plaintis [je porte plainte]
De cest preudome, qui, tierz dis [il y a trois jours],
Me féri d'un croq par ostrage ;
L'ueil me creva ; c'en ai domaige ;
Droit m'en faites ; plus ne demant ;
Ne sai-ge que contasse avant. »
Ci lor respont sans plus atendre :
« Seignor, ce ne puis-ge deffendre
Que ne li aie crevé l'ueil ;
Mais en après mostrer [montrer] vos vueil
Coment ce fu, se ge ai tort.
Cist hom fu en peril de mort
En la mer, où devoit noier ;
Ge li aidai ; nel quier [je ne cherche pas] noier [nier],
D'un croq le féri, qui ert mien,
Mais tot ce fis-ge por son bien ;
Ilueques li sauvai la vie.
Avant ne sai que ge vos die ;
Droit me faites, por amor Dé [de Dieu]. »
C'il s'esturent tuit esgaré [embarrassés]
Ensamble pour jugier le droit,
Qant un Sot, qu'à la Cort avoit,
Lor a dit : « Qu'alez-vos doutant ?
Cil preudons, qui conta avant,
Soit arrieres en la mer mis,
La où cil le féri el vis ;
Que, se il s'en puet eschaper,
Cil li doit oeil amender [donner une compensation pour [son œil] ;
C'est droiz jugemenz, ce me samble. »
Lors s'escrient trestuit ensanble :
« Molt as bien dit ; jà n'iert deffait. »
Cil jugemenz lors fu retrait ;
Quant cil oï que il seroit
En la mer mis où il estoit,
Où ot soffert le froit et l'onde,

Il n'i entrast por tot le monde ;
Le preudome a quite clamé,
Et si fu de plusors blasmé.
Por ce vos di, tot en apert [cela est clair
Que son tens pert qui felon sert.
Raembez [rachetez] de forches [de la potence] larron,
Quant il a fait sa mesprison [son crime],
Jamès jor ne vous amera,
Ains [mais] à tousjours vous haïra ;
Jà mauvais hom ne saura gré
A mauvais, si li fait bonté ;
Tot oublie, riens ne l'en est,
Ençois [au contraire] seroit volentiers prest
De faire li mal et anui,
S'il venoit au desus de lui.

CONTES SENTIMENTAUX ET GALANTS

DU VAIR PALEFROY
[DU CHEVAL POMMELÉ]

PAR HUON LE ROY

Deux jeunes gens de noble famille s'aiment et voudraient se marier ensemble. Mais le beau chevalier est pauvre, et le père de la jeune fille, riche et puissant homme, ne veut pas d'un gueux pour gendre. Sur le conseil de son amie, l'amoureux va prier un sien oncle de lui constituer, pour le jour de la noce seulement, une dot fictive et de faire la demande en son nom. Mais le félon vieillard plaide sa propre cause et obtient la main de la jeune fille. Le mariage est tout près de se faire, sans un bon cheval pommelé qui se souvient à point du chemin qui conduit au château de son maître.

Por remembrer et por retrère [rappeler et pour rapporter]
Les biens c'on puet de fame trère [tirer]
Et la douçor et la franchise,
Est iceste œuvre en escrit mise ;
Quar l'en doit bien ramentevoir [rappeler]
Les biens c'on i puet parcevoir.
Trop sui dolenz et molt m'en poise
Que toz li mons [tout le monde] nes loe et proise [estime]
Au fuer [au prix] qu'eles estre déussent ;
Ha ! Diex, s'eles les cuers éussent
Entiers et sains, verais et fors,
Ne fust el mont si grans tresors.
C'est granz domages et granz dels [deuils]
Quant eles ne se gardent miex :
A poi d'aoite [de profit] sont changies
Et tost muées et plessies.
Lor cuer samblent cochet [girouette] au vent ;
Quar avenir voit-on souvent
Qu'en poi d'eure sont leur corages [leurs cœurs]
Muez plus tost que li orages.
Puis qu'en semonsse m'a l'en mis
De ce dont me sui entremis,

Jà ne lerai [laisserai] por les cuivers [lâches]
Qui les corages ont divers,
Et qui sont envieus sor ceus
Qui les cueurs ont vaillanz et preus,
Que ne parfornisse mon poindre [fournisse ma course]
Por moi aloser et espoindre [acquérir de l'estime et stimu-
En ce lay du Vair Palefroi [ler mon zèle].
Orrez le sens Huon Leroi
Auques regnablement [raisonnablement] descendre ;
Por ce que réson sot entendre,
Il veut de ses dis desploier,
Que [car] molt bien les cuide emploier.
Or redit c'uns chevaliers preus,
Cortois et bien chevalereus,
Riches de cuer, povres d'avoir,
Issi com vous pourrez savoir,
Mest [demeurait] en la terre de Champaigne ;
Droiz est que sa bonté empaingne [je décrive]
Et la valeur dont fu espris ;
En tant mains leus fu de grant pris,
Quar sens et honor et hautece
Avoit, et cuer de grant proesce [prouesse] ;
S'autretant fust d'avoir seurpris [s'il avait eu autant de
Comme il estoit de bien espris, richesses
Por qu'il n'empirast por l'avoir,
L'en ne péust son per [son égal] savoir,
Son compaignon ne son pareil ;
Et au recorder m'apareil,
Por ce que l'uevre d'un preudome
Doit-on conter jusqu'en la some,
Por prendre example bel et gent ;
Cil estoit loez [loué] de la gent.
Tout là où il estoit venuz
Si estoit son priz connéuz,
Que cil qui ne le connoissoient,
Por les biens qui de lui nessoient
En amoient la renomée.
Quant il avoit la teste armée,
Quant il ert au tournoiement [était au tournoi]
N'avoit soing de dosnoiement [galanterie],

Ne de jouer à la forclose [barrière] ;
Là où la presse ert plus enclose [était plus dure]
Se féroit [se précipitait] tout de plain eslais [de toutes ses forces].
Il n'estoit mie aux armes lais [laid],
Quant sor son cheval ert couvers ;
Ne fust jà si pleniers yvers
Que il n'éust robe envoisie,
S'en estoit auques achoisie [quelque peu apaisée]
L'envoiséure [la gaieté] de son cuer ;
Mès terre avoit à petit fuer [prix],
Et molt estoit biaus ses confors.
Plus de .CC. livres de fors
Ne valoit pas par an sa terre ;
Par tout aloit por son pris querre [chercher].
  Adonc estoient li boschage
Dedenz Champaingne plus sauvage,
Et li païs, que or ne soit.
Li chevaliers adonc penssoit
A une amor vaillant et bele
D'une très haute damoisele.
Fille ert à .I. prince vaillant ;
Richece n'alloit pas faillant [manquant]
En lui, ainz ert d'avoir molt riches,
Et si avoit dedenz ses liches [ses murs].
.M. livres valoit bien sa terre
Chascun an, et sovent requerre [demander en mariage]
Li venoit on sa fille gente [jolie],
Quar à tout le mont atalente [plaît]
La grant biauté qu'en li avoit.
Li princes plus d'enfans n'avoit,
Et de fame n'avoit-il mie :
Usée estoit auques [quelque peu] sa vie ;
En .I. bois estoit son recet [son domicile] ;
Environ fu granz la forest.
  L'autre chevalier dont je di
A la damoisele entendi
Qui fille au chevalier estoit ;
Mès li pères li contrestoit [s'opposait à ses projets] ;
Si n'avoit cure que l'amast
Ne que de lui le renomast.

Li jones chevaliers ot non
Messire Guillaume à droit non.
En la forest ert arestans [demeurait]
Là où li anciens [le vieux] mananz [propriétaires]
Avoit la seue forterèce
De grant terre et de grant richèce;
.II. liues ot de l'un manoir
Jusqu'à l'autre; mès remanoir
Ne pot l'amor d'ambesdeus [des deux] pars;
Lor penssé n'erent mie espars [égarées]
En autre chose maintenir :
Et, quant li chevaliers venir
Voloit à cele qu'il amoit,
Por ce que on l'en renomoit,
Avoit en la forest parfonde,
Qui granz estoit à la roonde,
Un sentier fet, qui n'estoit mie
Hantez d'ome qui fust en vie
Se [sinon] de lui non tant seulement.
Par là aloit celéement [secrètement]
Entre lui et son palefroi,
Sanz demener noise [bruit] n'effroi,
A la pucele maintes foiz.
Mès molt estoit granz li defoiz [la défense].
Quar ni pooit parler de près;
Si en estoit forment engrès [chagrin],
Que la cort [la cour] estoit molt fort close.
La pucele n'est pas si ose [hardie]
Qu'ele de la porte issist [sortit] fors;
Mès de tant ert bons ses confors
Qu'à lui parloit par mainte foiz
Par une planche d'un defoiz.
Li fossez est granz par defors;
Li espinois [les épines] espès et fors :
Ne se pooient aprochier :
La meson ert sor .I. rochier,
Qui richement estoit fermée;
Pont levéis ot à l'entrée,
Et li chevaliers anciens [vieux],
Qui engingneus [ingénieux] ert de toz sens

Et qui le siècle usé avoit,
De son ostel pou se mouvoit,
Quar ne pooit chevauchier mais [plus chevaucher],
Ainz sejornoit léenz en pais.
Sa fille faisoit près gaitier [garder],
Et devant lui por rehaitier [se réjouir]
Séoit, sovent ce poise li,
Quar au déduit avoit failli
Où son cuer ert enracinez.
Li chevaliers preus et senez [sage]
N'oublioit pas à li la voie ;
Ne demande mès qu'il la voie.
Quant il voit qu'autre ne puet estre,
Molt revidoit [visitait] sovent son estre,
Mès ne pooit dedenz entrer.
Cele c'on fesoit enserrer
Ne véoit mie de si près
Comme son cuer en ert engrès.
Sovent la venoit revider,
Nel pooit gueres resgarder ;
El ne se puet en cel lieu traire
Que li chevaliers son viaire [son visage]
Péust véoir tout en apert [tout clairement] :
Chascuns dit bien que son cuer pert.
Li chevaliers qui tant devoit
Celi [celle] amer, qui tant avoit
En li de bien à grant merveille
Que on ne savoit sa pareille,
Avoit .I. palefroi molt riche,
Ainsi com li contes afiche :
Vairs [pommelé] ert et de riche color;
La sanblance de nule flor
Ne color c'on séust descrire
Ne sauroit pas nus hom eslire [choisir]
Qui si fust propre en grant biauté ;
Sachiez qu'en nule réauté [royaume]
N'en avoit nus à icel tans
Si bon, ne si souef [doucement] portans.
Li chevaliers l'amoit forment [fortement],
Et si vous di veraiement

Qu'il nel donast por nul avoir.
Longuement li virent avoir
Cil du païs et de la terre.
Dessus le palefroi requerre
Aloit sovent la damoisele
Par la forest soutaine [solitaire] et bele,
Où le sentier batu avoit
Que nus el monde ne savoit
Fors que lui et son palefroi.
Ne menoit pas trop grant effroi [bruit]
Quant s'amie aloit revider ;
Molt près li convenoit garder
Que parcéus [qu'aperçu] ne fust du père,
Quar molt li fust [lui aurait été] la voie amère.
  Toz jors menoient cele vie
Que l'uns de l'autre avoit envie :
Ne se pooient aaisier [ils ne peuvent prendre le plaisir]
Ne d'acoler ne de baisier.
Je vous di bien, se l'une bouche
Touchast à l'autre, molt fust douce
De l'acointance de ces .II.
Par estoit molt ardanz li feus
Qu'il ne pooit por riens estaindre ;
Quar, s'il se péussent estraindre
Et acoler et embrachier,
Et l'uns l'autre ses braz lacier
Entor les cols si doucement,
Com volontez et penssement
Avoient et grant desirrier [désir],
Nul hom ne les péust irier [mettre en colère],
Et fust lor joie auques parfète ;
Mès de ce ont trop grant souffrète [souffrance]
Qu'il ne se pueent solacier [prendre leur plaisir],
Ne li uns vers l'autre touchier.
  Petit se pueent conjoïr
Fors que de parler et d'oïr ;
Li uns voit l'autre escharsement [rarement],
Quar trop cruel devéement [défense]
Avoit entre ces deus amanz.
Ele estoit son père cremanz [craignant],

Quar, s'il lor couvine [projet] séust,
Plus tost mariée l'éust;
Et li chevaliers ne volt fère
Chose par c' [par laquelle] on péust deffère
L'amor qui entr'aus .II. estoit,
Quar l'ancien forment doutoit [il redoutait],
Qui riches ert à desmesure;
N'i voloit querre entreprisure [embarras].
  Li chevaliers se porpenssa,
Un jor et autre molt penssa
A la vie qu'il demenoit [menait],
Quar molt sovent l'en souvenoit.
Venu li est en son corage
Ou soit à joie, ou soit à rage,
Qu'à l'ancien parler ira,
Et sa fille li requerra
A moillier [pour femme], que que il aviegne,
Quar il ne set que il deviengne
Por la vie que il demaine.
Trestoz les jors de la semaine
Ne puet avoir ce qu'il convoite,
Quar trop li est la voie estroite.
.I. jor s'apresta de l'aler;
A l'ancien ala parler
Au leu tout droit où il manoit,
Là où la damoisele estoit.
Assez i fu bien recéus,
Quar molt estoit bien connéus
De l'ancien et de ses genz;
Et cil, qui ert et preus et genz
Et emparlez comme vaillanz
En qui nus biens n'estoit faillanz,
Lui a dit : « Sire, je suis ci
Venus; par la votre merci
Or entendez à ma reson.
Je suis en la vostre meson
Venuz requerre tel afère
Dont Diex vous lest vers moi don fére. »
Li anciens le regarda,
Et puis après li demanda

« Que est-ce dont ? dites le moi ;
Je vous en aiderai, par foi,
Se, sauve m'onor [sauf mon honneur], le puis fère.
— Oïl, Sire, de vostre afère
Sai tant que fère le poez ;
Or doinst Diex que vous le loez [l'accordiez].
— Si ferai-je, se il me siet ;
Et, se riens nule [aucune chose] me messiet,
Bien i saurai contredit metre ;
Ne du doner ne du prometre
Ne vous sauroie losengier [moquer de vous],
Se bien ne le vueil otroier.
— Sire, dist-il, je vous dirai
Quel don je vous demanderai.
Vous savez auques de mon estre [vous connaissez assez bien
Bien connéustes mon ancestre [ma situation];
Et mon recet et ma meson,
Et bien savez en quel seson
Et en quel point je me déduis ;
En guerredon, sire, vous ruis [je vous demande]
Vostre fille, se il vous plest.
Diex doinst que pensser ne vous lest
Destorber [troubler] le vostre corage
Que vous cest don, par mon outrage
Que j'ai requis, ne me faciez ;
Et si vueil bien que vous sachiez
C'onques ne fui jor ses acointes [son ami] ;
Quar molt en fusse baus et cointes
Se je à li parlé éusse,
Et les granz biens aparcéusse
De qoi ele a grant renommée.
Molt est en cest païs amée
Por les granz biens qui en li sont ;
Il n'a son pareil en cest mont [ce monde].
Ce me content tuit si acointe [tous ses proches],
Mès à petit de genz s'acointe,
Por ce qu'ele est céenz enclose.
La penssée ai éu trop ose
Quant demander la vous osai,
Et, se je de vous le los [l'assentiment] ai

Que m'en daingniez fère le don
En service et en guerredon ;
Baus et joianz forment en ière [j'en serai].
Or vous ai dite ma proière [prière],
Responez [répondez] m'en vostre plesir. »
Li anciens, sans nul loisir
Et sanz conseil qu'en vousist prendre,
Li respondi : « Bien sai entendre
Ce que m'avez conté et dit.
Il n'i a mie grant mesdit ;
Ma fille est bele et jone et sage
Et pucele de grant lingnage [race],
Et je suis riches vavassors [propriétaire],
Estrais de nobles ancissors [ancêtres] ;
Si vaut bien ma terre .M. livres
Chascun an ; ne sui pas si yvres
Que je ma fille doner doie
A chevalier qui vit de proie [de butin] ;
Quar je n'ai plus d'enfanz que li [qu'elle] ;
Si n'a pas à m'amor failli [manqué],
Et après moi sera tout sien ;
Je la voudrai marier bien ;
Ne sai prince dedenz cest raine [ce pays],
Ne de ci jusqu'en Loheraine,
Qui tant soit preudom et senez [sage]
Ne fust en li bien assenez.
Tels le me requist avant ier,
N'a pas encore .I. mois entier,
Qui de terre a. V^e^. livrées,
Qui or me fussent delivrées
Se je à ce vousisse [j'avais voulu] entendre ;
Mès ma fille puet bien atendre,
Que je sui tant d'avoir seurpris,
Qu'ele ne puet perdre son pris
Ne le fuer de son mariage.
Le plus haut home de lingnage
Qui en trestout ces païs maingne,
Ne de ci jusqu'en Alemaingne,
Puet bien avoir, fors roi ou conte. »
Li chevaliers ot molt grant honte

De ce que il ot entendu :
Il n'i a lors plus atendu,
Ainz prist congié, si s'en repère [s'en retourne];
Mès il ne set qu'il puisse fère,
Quar amors le maine et destrait [tourmente],
De qoi molt durement se plaint.
  La pucele sot l'escondit
Et ce que ses pères ot dit ;
Dolente en fu en son corage.
S'amor n'estoit mie volage,
Ainz ert envers celui entire [loyal]
Assez plus c'on ne sauroit dire.
Ainz que [Avant que] cil s'en fust reperiez [retourné],
Qui de grant duel estoit iriez [courroucé],
Parlèrent par defors ensamble ;
Chascuns a dit ce qu'il li samble.
Li chevaliers li a conté
La novele qu'il a trové
A son père et la descordance [leur désaccord] :
« Damoisele gentil et franche,
Dist li chevaliers, que ferai ?
La terre, ce cuit, vuiderai ;
Si m'en irai toz estraiers [abandonné],
Quar alez est mes desirriers ;
Ne porrai à vous avenir,
Ne sai que puisse devenir :
Mar acointai la grand richoise
Dont vostre pères si se proise ;
Miex vous amaisse à mains de pris,
Quar vostre père éust bien pris
En gré ce que je puis avoir,
S'il ne fust si riches d'avoir.
— Certes, fet-ele, je voudroie
Avoir assez mains [moins] que ne doie,
S'il fust selonc ma volenté ;
Sire, s'à la vostre bonté
Vousist mon père prendre garde,
Par foi, n'éusse point de garde
Que vous à moi n'avenissiez,
Et qu'à son acort ne fussiez ;

S'il contrepesast [s'il avait balancé] vos richece
Encontre vostre grant proece,
Bien déust graer [accorder] le marchié.
Mès il a de cuer sens chargié ;
Il ne veut pas ce que je vueil,
Ne se deut pas où je me dueil [il ne souffre pas de ce dont [je souffre].
S'il s'accordast à ma penssée,
Tost fust la chose créantée ;
Mès cuers qui gist en la viellèce
Ne pensse pas à la jonèce
Ne au voloir de jone éage ;
Grant difference a el corage
De viel au jone, ce m'est vis [avis].
Mès, se vous fetes mon devis,
Ne porrez pas faillir à moi.
— Oïl, damoisele, par foi,
Fet li chevaliers, sanz faillance
Or me dites vostre voillance [vouloir].
— Or me sui, fet ele, apenssée
D'une chose à qoi ma penssée
A sejorné molt longuement.
Vous savez bien certainement
C'un oncle avez qui molt est riches ;
Fort manoir a dedenz ses liches ;
N'est pas mains riches de [que] mon père ;
Il n'a enfant, fame ne frère,
Ne nul plus prochain oir de [héritier que] vous ;
Ce set on bien tout à estrous [complètement]
Que tout ert vostre après sa fin ;
Plus de .LX. mars d'or fin
Vaut ses tresors avoec sa rente.
Or i alez sans nule atente ;
Viex est et frailes [frêle], ce savez ;
Dites lui bien que vous avez
Tel parole à mon père prise,
Que jà ne sera à chief mise [qui ne réussira pas]
Se il ne s'en vuet entremetre ;
Mès, se il vous voloit promettre
.CCC. livrées de sa terre,
Et mon père venist requerre

Icest afère, qui molt l'aime,
Li uns l'autre preudomme claime [appelle],
Vos oncles tient mon père à sage ;
Ancien sont, de grant aage,
Li uns croit l'autre durement,
Et se voz oncles bonement
Voloit tant por vostre amor fère
Qu'à ce le péussiez atrère [amener]
Que tant du sien vous proméist,
Et qu'il à mon pere déist :
« Mon neveu erent [à mon neveu seront] delivrées
« De ma terre .CCC. livrées
« Por vostre fille qu'il aura, »
Li mariages bien sera.
Je croi bien qu'il otrieroit [consentirait]
Quant si vostre oncle li diroit ;
Et, quant espousée m'aurez,
Toute sa terre li rendrez
Qu'il vous auroit ainsi promise.
En vostre amor me sui tant mise
Que molt me pleroit [me plairait] li marchiez.
— Bele, fet-il, de voir [en vérité] sachiez
C'onques riens tant ne desirrai ;
Droit à mon oncle le dirai. »
Congié a pris, si s'en retorne ;
Penssée ot molt obscure et morne [triste]
Por l'escondit [le refus] c'on lit ot fait.
Par la forest chevauchant vait,
Et sist sor son vair palefroi.
Molt est entrez en grant effroi,
Mès molt est liéz [joyeux] en son corage
De cest conseil honest et sage
Que la pucele li a dit.
Alez s'en est senz contredit
A Medet, où son oncle maint [demeure].
Venuz i est, mès molt se plaint
A lui, mès molt se desconforte.
En une loge sor la porte
S'en sont alé privéement ;
Son oncle [à son oncle] conta bonement

...TUTE OF MEDIAEV...

Son convenant et son afère.
« Oncles, se tant voliiez fère,
Fet-il, que vous en parlissiez,
Et qu'en convenant m'éussiez
.CCC. livrées de vo terre,
Je vous créanterai sanz guerre
Et fiancerai maintenant,
Ma main en la vostre tenant,
Que, luès que [dès que] j'aurai espousée
Cele c'on m'a or refusée,
Que vous r'aurez vo terre quite
Por guerredon et por merite ;
Or fetes ce que vous requiers.
— Niéz [neveu], fet li oncles, volentiers,
Quar molt me plest et molt m'agrée ;
Au miéz de toute la contrée
Serez mariez, par mon chief,
Et j'en cuit bien venir à chief [à bout].
— Oncles, dist-il, or esploitiez
Ma besoigne, et si l'acoitiez
Qu'il n'i ait fors de l'espouser,
Quar ne vueil plus mon tens user,
Et g'irai au tournoiement.
Atornez serai richement ;
Li tornois ert à Galardon,
Et Diex m'octroi en guerredon
Que je le puisse si bien fère
Que proisiez en soit mon afère ;
Et vous penssez de l'esploitier,
Qu'espouser puisse au repérier [retour]
— Molt volentiers, fet-il, biaus niéz.
De la novele sui molt liéz,
Quar ele est molt gentiz et franche. »
Lors s'en torna sanz demorance
Mesires Guillaume errant [sur-le-champ] ;
Lors maine joie molt très grant
Por ce que ses oncles a dit
Que il aura, sanz contredit,
A fame cele qu'il desirre ;
Autre joie ne veut eslirre.

Espris de joie molt forment
S'en ala au tournoiement
Com cil qui coustumiers en ert.
  Et lendemain, quand jors apert [le jour parut],
Monta ses oncles, lui septime,
Et vint devant eure de prime
Là où li anciens manoit,
Qui riches manssions tenoit,
Et qui pères ert à celi [celle]
Qui a biauté n'ot pas failli.
Recêus fu molt hautement.
Li anciens l'amoit forment,
Quar son per [égal] de viellèce estoit
Et assez près de lui manoit;
Riches estoit de grant pooir;
De ce qu'il l'ert venuz véoir
Demaine joie et grant léèce,
Quar il estoit de grant hautèce.
Li anciens li sot bien dire :
« Bien soiez-vous venuz, biaus sire. »
Aprestez fu li mengiers granz.
Li anciens gentiz et franz
Estoit de cuer, et si savoit
Bien honorer ce qu'il devoit.
  Quant les tables furent ostées,
Dont [alors] furent paroles contées
Et ancienes acointances
D'escuz, d'espées et de lances,
Et de toz les anciens fais
Fu mains biaus moz iluec retrais [rapportés].
Li oncles au buen [bon] chevalier
Ne se volt pas trop oublier,
Ainz a son penssé descouvert.
A l'ancien dist en apert :
« Qu'iroie-je, fet-il, contant?
Si m'aït Diex, je vous aim tant
Com vous porrez aparcevoir.
A vous sui venuz por véoir
Et por enquerre une besoingne;
Dieu pri que corage vous doingne

Qu'entendue soit ma proière
En tel point et en tel manière
Que j'en puisse venir à chief. »
Li anciens dist : « Par mon chief,
Je vous pris [estime] tant en mon corage
Que por souffrir trop grant malage [maladie]
Ne vous sera chose véée [refusée]
Qui de par vous me soit rouvée [demandée],
Ainz vous en ert graez [accordé] li dons.
— Sire, merciz et guerredons
Vous en vueil molt volentiers rendre,
Fet li viellars, qui plus atendre
Ne veut de sa parole dire ;
Venuz sui demander, biaus sire,
Vostre fille, qui molt est sage ;
Prendre la vueil par mariage ;
Ainçois que je l'aie espousée
Ert de ma garison doée [dotée de ma fortune],
Que [car] riches sui à grand pooir.
Vous savez bien que je n'ai oir [héritier]
Nul de ma char, ce poise moi ;
Je li serai de bone foi,
Quar je sui cil qui molt vous prise.
Quant je vostre fille aurai prise,
Jà ne me quier de vous partir
Ne ma richèce départir
De la vostre, ainçois soit tout .I.
Ensanble serons de commun
De ce que Diex nous a doné. »
Cil, qui molt ot le cuer sené [avisé],
Fu molt joianz ; se li a dit :
« Sire, fet-il, sanz contredit
La vous donrai molt volentiers,
Quar preudom estes et entiers [loyal].
Liéz sui quant le m'avez requise ;
Qui le meillor chastel de Frise
Me donast, n'éusse tel joie.
A nului, Sire, ne tendoie
Si de cuer de son mariage
Comme à vous ; quar preudom et sage

Vous ai en trestoz poins trouvé
Que j'ai vostre afère esprové. »
  Lors a fiancie et plevie [promise]
Celi [celle] qui n'a de lui envie,
Et qui cuidoit autrui avoir.
Quant la pucèle en sot le voir [la vérité],
S'en fu dolente et esmarie [chagrinée];
Sovent jura Sainte Marie
Que jà de lui n'ert espousée.
Molt ert dolente et esplorée,
Et molt sovent se desconforte :
« Lasse, dolente, com sui morte !
Quel trahison a cil viex fète !
Comme auroit or la mort forfète !
Comme a decéu son neveu,
Le gentil Chevalier et preu
Qui tant est plains de bonne tèche [qualité],
Et cil viellars par sa richèce
A jà de moi reçu le don :
Diex l'en rende son guerredon [sa récompense] !
Entremis s'est de grant folie ;
Jamès nul jor ne serai lie [joyeuse] ;
S'anemie mortel aura
Le jor que il m'espousera.
Comment verrai-je jà le jor !
Naie ! jà Diex si lonc sejor
Ne me doinst que véir le puisse !
Or a ci duel et grant anguisse,
Ainz mès n'oï tel trahison.
Se je ne fusse en tel prison,
Bien achevaisse ceste afère ;
Mès je ne puis nule rien fère,
Ne fors issir de cest manoir ;
Or me convendra remanoir
Et souffrir ce que veut mon père ;
Mès la souffrance est trop amère.
Ha ! Diex, que porrai devenir,
Et quant porra çà revenir
Cil qui trahis est laidement !
Se il savoit certainement

Comment son oncle l'a bailli [traité]
Et ce qu'il a à moi failli,
Bien sai que sanz joie morroie
Et que sanz vie remaindroie ;
Et s'il le séust, par mon chief,
Je cuit qu'il en venist à chief ;
Mes granz anuis fust [serait] achevez.
Diex, com mes cuers est agrevez [lourd de douleur] !
Miex ameroie mort que vie.
Quel trahison et quel envie !
Comment l'osa cis viex pensser ?
Nus ne me puet vers lui tensser [défendre],
Quar mon père aime convoitise,
Qui trop le semont et atise [excite].
Fi de viellèce, fi d'avoir !
Jamès ne porra nus avoir
Fame qui soit haute ne riche,
Se grans avoir en lui ne nice [ne niche].
Haïr doi l'avoir qui me part [sépare]
De celui là où je claim part,
Et qui me cuide avoir sanz faille ;
Mès or m'est vis que je i faille.
La pucèle se dementoit
En icel point, quar molt estoit
A grant mesaise, ce sachiez,
Quar son cuer ert si enlaciez
En l'amor au bon bacheler [jeune homme]
Qu'à grant peine s'en puet celer [cacher]
Ce qu'ele pensse envers nului,
Et autrement rehet [elle déteste] celui
A cui son père l'a donée.
Estre cuide mal assenée,
Que [ca] molt est viex, de grant aage
Si a froncié [ridé] tout le visage,
Et les iex rouges et mauvais ;
De Chaalons dusqu'à Biauvais
N'avoit chevalier en toz sens
Plus viel de lui, ne jusqu'à Sens
N'avoit plus riche, ce dist-on ;
Mès à cuivert [lâche] et à felon

Le tenoit on en la contrée ;
Et cele estoit si enflambée
De grant biauté et de valor,
C'on ne savoit si bele oissor [épouse],
Ne si cortoise ne si franche
Dedenz la corone de France.
Mès diverse ert la partéure,
D'une part clère, d'autre obscure ;
N'a point d'oscur en la clarté,
Ne point de cler en l'oscurté.
Molt s'amast miex en autre point
Cele qui amors grieve et point.
Et cil qui plevie [promise] l'avoit,
Et qui de li grant joie avoit,
A bien devisé son afère
Et pris terme des noces fère,
Com cil qui n'ert en soupeçon
Ne savoit mie la tençon [la querelle]
Ne le duel que cele menoit,
Qu'amors en tel point la tenoit
Com vous m'avez oï conter.
  Ne vous doi mie forconter [oublier de conter]
Le termine du mariage.
Cil, qui furent preudome et sage,
S'en apresterent richement.
Li anciens certainement,
Ainz que le tiers jor fust venuz,
Manda les anciens chenuz,
Cels que il savoit plus senez
De la terre et du païs nez,
Por estre au riche mariage
De sa fille, qui son corage
Avoit en autre lieu posé.
Au bon chevalier alosé
Avoit son cuer mis et s'entente ;
Mès or voit bien que sans atente
Est deçéue et engingnie [trompée].
Assamblé ont grant compaignie
Li dui chevalier ancien.
Par le païs le sorent bien

Tuit li preudome ancienor [vieux];
Venu i furent li plusor;
Si en i ot bien jusqu'à .XXX.
N'i ot celui ne tenist rente
De l'ancien et garison,
Venu furent en sa meson.
 La parole ont si devisée
Que la pucele ert espousée,
Ce dient tuit, à l'ajorner.
Si la commandent atorner [parer]
Aus damoiseles qui la gardent,
Et qui le jor et l'eure esgardent,
Dont eles sont forment iries;
S'en font chières [visages] molt esmaïes.
 Li anciens a demandé
A celes qu'il ot commandé
Se sa fille est toute aprestée,
Et se de rien est effraée,
Et s'il i faut [lui manque] riens qu'avoir doie.
« Nenil, biaus sire, que l'en voie,
Respont une de ses puceles,
S'avions palefrois et seles
Por nous porter au moustier toutes,
Dont i aura, je cuit, granz routes
De parentes et de cousines
Qui ci nous sont bien près voisines. »
Cil li respont : « De palefroiz
Ne somes pas en granz effroiz;
Je cuit que assez en auron. »
En la contrée n'a baron
A cui l'en [l'on] n'ait le sien mandé,
Et cil cui [auquel] on ot commandé
En est alez sanz demorance
A l'ostel [de celui] celui qui vaillance
Avoit en son cuer enterine [entière];
C'est cil qui proesce enlumine [illumine].
 Guillaume, qui preus fu et sages,
Ne cuidoit que li mariages
Fust porparlez en itel point;
Mès amors qui au cuer le point [le pique]

L'avoit hasté de revenir.
Ne li pooit del souvenir
Se de ce non [sinon de ce qui] qui l'angoissoit :
Amors en son cuer florissoit.
Il fu du tornoi reperiez [revenu]
Com cil qui n'estoit mie iriez,
Quar il cuidoit avoir celi
A cui il a ore failli
De ci atant que Dieu plera
Et quant aventure avendra.
Chascun jor atendoit novele
Qui li venist plesant et bele,
Et que son oncle li mandast
Que sa fame espouser alast.
Chantant aloit par son ostel,
Viéler [jouer de la vielle] fet .I. menestrel
En la vièle .I. son novel ;
Plains est de joie et de revel [plaisir],
Quar éu ot outréement
Tout le pris du tournoiement.
Souvent esgarde vers sa porte
S'aucuns noveles li aporte.
  Molt se merveille quant vendra
Cele eure c'on li mandera ;
Le chanter lest à chief de foiz ;
Amors li fet metre en defoiz
Qu'il a aillors mise s'entente.
Atant ez-vos [voici venir] sans plus d'atente
Un vallet qui en la cort entre.
Quant il le vit, le cuer du ventre
Li fremist de joie et tressaut :
Cil lui dist : « Sire, Diex vous saut ;
A grant besoin m'a ci tramis
Li anciens qui voz amis
Est de pieça, bien le savez :
.I. riche palefroi avez ;
N'a plus soef amblant [trottant doucement] el mont ;
Mesire vous proie et semont
Que vous par amors li prestez,
Si que anuit li trametez [vous lui donniez cette nuit].

— Amis, dist-il, por quel mestier ?
— Sire, por mener au moustier
Sa fille, nostre damoisele,
Qui tant est avenant et bele.
— Et ele por quel chose ira ?
— Biaus sire, jà l'espousera
Vostre oncle, à cui elle est donée,
Et le matin à l'ajornée
Ert menée ma damoisele
Là-sus à la gaste [ruinée] chapele
Qui siet au chief de la forest.
Hastez-vous, Sire : trop arest ;
Prestez vostre [à votre] oncle et mon seignor
Vostre palefroi, le meillor
Qu'est el roiaume, bien le sai ;
Souvent en est mis à l'essai. »
Mes sires Guillaume l'oï [l'entendit] :
« Diex, fet-il, m'a donques trahi
Mes oncles, en qui me fioie [je me fiais],
A cui si bel proié avoie
Que il m'aidast de ma besoigne ?
Jà Dame-Diex ne li pardoigne
La trahison et le meffet ;
A paines croi qu'il l'éust fet ;
Je croi que tu ne dis pas voir.
— Bien le porrez, fet-il, savoir
Demain ainçois prime sonée,
Quar jà i est granz l'assamblée
Des viez chevaliers du païs.
— Ha ! las, dist-il, com sui trahis
Et engingniez et decéus ! »
Poi s'en faut que il n'est chéus [qu'il ne soit tombé]
De duel à la terre pasmez ;
S'il n'en cuidast estre blasmez
De cels qui erent à l'ostel,
Il féist jà encor tout el ;
Si est espris de duel et d'ire,
Ne sot que fère ne que dire.
De grant duel demener ne cesse,
Et cil le semont et reverse [le rappelle à une autre idée]

Que qu'il estoit en cel effroi :
« Sire, en vostre bon palefroi
Fetes errant [tout de suite] metre la seie :
S'ert portée ma damoisele
Sus au moustier, que soef porte. »
Et cil qui soef se deporte,
Quar il entent à son duel faire
Entruès que sa tristèce maire
A porpensser quel le fera,
Savoir mon, s'il l'envoiera
Son vair palefroi à celui
Qu'il doit haïr plus que nului.
« Oïl, fet-il, sans delaiance [sans délai]:
Cèle qui est de grant vaillance,
A cui j'ai entresait failli,
N'i a coupes [faute], ce poise mi ;
Mon palefroi l'ira servir
Et la grant honor deservir
Que j'ai souvent en li trovée,
Quar en toz biens l'ai esprovée ;
Jamès n'en porrai plus avoir,
Ce puis-je bien, de fi, savoir.
« Or n'ai-je pas dit que senez,
Ainz sui faillis et forsenez,
Quant, à la joie et au deport
Celui qui m'a trahi et mort,
Vueil mon palefroi envoier :
En ne m'a il fet desvoier
De cele que avoir cuidoie?
Il n'est nus hom qui amer doie
Celui qui trahison li quiert :
Molt est hardis qui me requiert
Mon palefroi, ne rien que j'aie
Envoierai li dont je n'aie.
En ne m'a-il desireté [déshérité]
De la douçor, de la biauté
Et de la très grant cortoisie
Dont ma damoiselle est proisie [prisée].
« Or l'ai lonc tens en vain servi ;
Avoir en doi bien deservi

Que la très grant souvraine honor
En éusse bien le greignor,
Ne grant joie mès n'en aurai.
Comment celui envoierai
Chose de qoi puist avoir aise
Qui me fet estre à tel mesaise?
« Mès neporquant, s'il m'a cousté,
Que cele qui tant a bonté
Mon palefroi chevauchera;
Bien sai, quant ele le verra,
Que il li souvendra de moi.
Amée l'ai par bone foi
Et aim et amerai toz tans,
Mès s'amor si m'est trop coustans.
Par moi tout seul serai amis,
Et si ne sai s'ele aura mis
Son cuer en la viel acointance
Dont j'ai au cuer duel et pesance.
Je cuit qu'il ne li soit pas bel;
Cayn, qui frères fu d'Abel,
Ne fist pas greignor [pire] trahison;
Mis est mon cuer en grant friçon
Por celi dont je n'ai confort. »
Ainsi demaine son duel fort.
Le palefroi fist enseler [seller],
Et l'escuier fist apeler;
Le vair palefroi li envoie,
Et cil s'est lués [aussitôt] mis à la voie.
Mesire Guillaume n'a pas
De sa grant tristrece respas [guérison];
Dedenz sa chambre s'est muciez,
Molt et dolenz et corouciez,
Et à toz ses serjans a dit
Que, s'il i a nul si hardit
Qui s'esmueve de joie fère,
Qu'il le fera pendre ou deffère [mettre à mort];
N'a mès de joie fère cure,
Ainz voudra mener vie obscure,
Qu'issir ne li puet à nul fuer
La grand pesance de son cuer,

Ne la dolor ne la grant paine.
Et cil le palefroi enmaine
A cui il l'avoit fet baillier [donner];
Revenuz est sanz atargier
Là où li anciens manoit,
Qui molt grant joie demenoit.
  La nuis estoit toute serie [claire];
D'anciene chevalerie
Avoit grant masse en la meson.
Quant mengié orent à foison,
Li anciens a commandé
A la guete [au guetteur], et dit et mandé
A trestoz que, sanz nul sejor,
Une liue devant le jor
Soient tuit prest et esveillié,
Enselé et appareillié
Li cheval et li palefroi
Sanz estormie et sanz desroi [tumulte ni désordre],
Puis vont reposer et dormir;
Cele qu'amors fesoit fremir
Et souspirer en grant doutance,
N'ot de dormir nule esperance;
Onques la nuit ne someilla :
Tuit dormirent ; ele veilla.
  Son cuer n'estoit pas endormis,
Ainz ert à duel fere ententis [attentif],
Et, s'ele péust lieu avoir,
N'atendist mie le mouvoir
Des chevaliers, ne l'ajornée,
Ainz s'en fust tost par li alée.
  Après la mienuit leva
La lune, qui bien esclaira
Tout environ l'air et les ciex;
Et quant la guete vit aus iex,
Qui embéus [enivré] avoit esté,
Environ lui la grant clarté,
Cuida que l'aube fust crevée :
« Estre déust, fet-il, levée
Pieça la grant chevalerie. »
Il tret le jor et huche et crie;

« Levez, Seignor, li jor apert, » [paraît]
Fet cil, qui toz estordis ert
Du vin qu'il ot le soir béu.
Cil qui n'orent gueres géu [été couchés]
En repos, ne guères dormi,
Se sont levé tuit estordi ;
Des seles metre sont engrès [empressés]
Li escuier, por ce que près
Cuident estre de l'ajornée ;
Mais, ainz que l'aube fust crevée,
Porent bien cinc liues errer
Et tout belement cheminer.
  Li palefroi enselé furent,
Et tuit li ancien qui durent
Adestrer [accompagner] cele damoisele
Au moustier à la viez chapele,
Au chief de la forest sauvage,
Furent monté, et au plus sage
Fu commandée [confiée] la pucele.
Au vair palefroi fu la sele
Mise, et, quant on l'amena,
Adonc plus grant duel demena
Qu'ele n'avoit devant mené.
Li ancien home sené
Ne s'en parçurent de noient,
Ne sorent pas son escient,
Ainz cuidoient qu'ele plorast
Por ce que la meson vuidast [quittait]
Son père por aler aillors ;
Ne connoissoient pas ses plors,
Ne la tristrèce qu'ele maine.
Montée fu à molt grant paine.
  Acheminé se sont ensamble ;
Vers la forest, si com moi samble,
Alèrent cheminant tout droit ;
Le chemin truevent si estroit
Que dui ensamble ne pooient
Aler, et cil qui adestroient
La pucèle par derrière erent,
Et li autre devant alèrent.

Li chevaliers qui l'adestroit,
Por le chemin qu'il vit estroit,
La mist devant, il fu derrière
Por l'estrèce de la quarrière [l'étroitesse du sentier].
La route ert longue et granz assez ;
Traveilliez les ot et lassez
Ce qu'il orent petit dormi ;
Auques en furent amati [ils en furent quelque peu étourdis];
Plus pesaument en chevauchoient
Que viel et ancien estoient ;
Tant avoient sommeil greignor,
Quar grant piece ot de ci au jor
Desus les cols de lor chevaus,
Et par les mons et par les vaus,
Aloient le plus someillant ;
Et la pucele aloit menant
Li plus sages c'on ot eslit [qu'on avait choisi].
Mès cele nuit ot en son lit
De repos pou assez éu ;
Le someil l'a si decéu
Qu'il a tout mis en oubliance,
Quar de dormir a grant voillance [désir].
La pucele se conduisoit
Si que de rien ne li nuisoit
Fors que l'amor et la tristrèce.
Que qu'ele estoit en cele estrèce
De cele voie que je di,
Toute la grant route a sordi
Des chevaliers et des barons.
Tuit clinoient sor les arçons
Li plusor ; li auquant veilloient,
Qui lor penssers aillors avoient
Qu'à la Damoisele adestrer.
Parmi la grant forest d'errer
Ne cessèrent à grant esploit [vitesse] ;
La pucèle est en grant destroit,
Si com cele qui vousist estre
Ou à Londres ou à Vincestre [Winchester].
Li vairs palefrois savoit [connaissait] bien
Cel estroit chemin ancien,

Quar maintes fois i ot alé.
.I. grand tertre ont adevalé [descendu];
Où la forest ert enhermie [non défrichée],
C'on ne véoit la clarté mie
De la lune; molt ert ombrages [ombrageux]
En cele part li granz boschages,
Que [car] molt parfons estoit li vaus [le val].
Granz ert la friente [le bruit] des chevaus.
De la grant route des Barons
Estoit devant li graindres frons.
  Li .I. sor les autres sommeillent,
Li autre parolent et veillent;
Ainsi vont chevauchant ensamble.
Li vairs palefrois, ce me samble,
Où la damoiselle séoit,
Qui la grant route porsivoit [suivait],
Ne sot pas le chemin avant
Où la grant route aloit devant,
Ainz a choisi par devers destre [droite]
Une sentele, qui vers l'estre [la demeure]
Mon seignor Guillaume aloit droit.
Li palefrois la sente voit,
Qui molt sovent l'avoit hantée [fréquentée];
Le chemin lest sanz demorée
Et la grant route des chevaus.
Si estoit pris si granz sommaus [sommeil]
Au chevalier qui l'adestroit,
Que ses palefrois arrestoit
D'eures en autres en la voie.
La damoiselle ne convoie
Nus, se Diex non; ele abandone
Le frain au palefroi et done;
Il se mist en l'espesse sente.
Il n'i a chevalier qui sente [s'aperçoive]
Que la pucele ne le siue [suit plus];
Chevauchié ont plus d'une liue
Qu'il ne s'en pristrent onques garde;
Et cil qui en fu mestre et garde
Ne l'a mie très bien gardée :
Ele ne se fu pas emblée [dérobée],

Ainz s'en ala en tel manière
Com cele qui de la charrière
Ne de la sente ne savoit
En quel païs aler devoit.
  Li palefrois s'en va la voie
De laquele ne se desvoie [il ne s'écarte pas],
Quar maintes foiz i ot esté,
Et en yver et en esté.
La pucèle molt adolée [triste],
Qui en la sente estoit entrée,
Sovent se regarde environ,
Ne voit chevalier ne baron,
Et la forest fu pereilleuse,
Et molt obscure et tenebreuse;
Et ele estoit toute esbahie
Que point n'avoit de compaignie.
S'ele a paor n'est pas merveille,
Et neporquant [cependant] molt se merveille
Où li chevalier sont alé
Qui là estoient assamblé.
Lie [joyeuse] estoit de la decevance [leur déboire];
Mès de ce a duel et pesance
Que nus, fors Dieu, ne le [la] convoie
Et li palefrois, qui la voie
Avoit par maintes foiz hantée.
Ele s'est à Dieu commandée,
Et li vairs palefrois l'enporte.
Cele, qui molt se desconforte,
Li a le frain abandoné,
Si n'a .I. tout seul mot soné;
Ne voloit pas que cil l'oïssent,
Ne que près de li revenissent;
Miex aime à morir el boscage
Que recevoir tel mariage.
  Ainsi s'en va penssant adès [toujours],
Et li palefrois, qui engrès
Fu d'aler là où il devoit,
Et qui la voie bien savoit,
A tant alée s'ambléure [à l'amble]
Que venuz est grant aléure

Au chief de cele forest grant.
Une eve [un ruisseau] avoit en .I. pendant [pli de terrain]
Qui là coroit grant et obscure;
Li vairs palefrois à droiture
I est alé, qui le gué sot;
Outre passe plus tost que pot;
N'ot guères esloingné le gué
Qui pou [peu] estoit parfont et lé [large],
Quant la pucele oï corner [sonner du cor]
Cele part où devoit aler
Li vairs palefrois qui le porte;
Et la guete ert desus la porte,
Devant le jor corne et fretele [joue de la flûte].
Cele part vait [va] la damoisele;
Droit au recet en est venue,
Molt eshabie et esperdue,
Si com cele qui ne sait pas
Ne le chemin ne le trespas,
Ne comment demander la voie.
Ainz [jamais] li palefrois de sa voie
N'issi; si vint desus le pont,
Qui sist sor .I. estanc [douve] parfont;
Tout le manoir avironoit;
Et la guete qui là cornoit
Oï desus le pont l'effroi
Et la noise [le bruit] du palefroi,
Qui maintes foiz i ot esté.
La guete a .I. pou aresté
De corner et de noise fère;
Il descendi de son repère,
Si demanda isnelement [rapidement]:
« Qui chevauche si durement [si vite]
A iceste eure sor cest pont ? »
Et la damoiselle respont :
« Certes, la plus maléurée [malheureuse]
Qui onque fu de mère née :
Por Dieu lai-moi léenz entrer
Tant que le jor voie ajorner,
Que je ne sai quele part aille.
— Damoisele, fet-il, sanz faille,

Sachiez ne l'oseroie fère,
Ne nului metre en cest repère,
Fors par le congié [avec la permission] mon seignor;
Onques mès hom n'ot duel greignor [plus grand]
Qu'il a; forment est deshaitiez [triste],
Quar vilainement est traitiez. »
Que qu'il parle de cel afaire,
Il met ses iex et son viaire [visage]
A uns partuis [pertuis] de la poterne;
N'i ot chandoile ne lanterne,
Que [Car] la lune molt cler luisoit,
Et cil le vair palefroi voit;
Bien l'a connut et ravisé,
Mès ainz l'ot assez remiré;
Molt se merveille d'ont il vient,
Et la pucèle, qui le tient
Par la resne, a molt esgardée,
Qui richement est atornée
De riches garnemens noviaus.
Et cil fu de l'aler isniaus [rapide]
A son seignor, qui en son lit
Estoit couchiez sans nul delit [sans nulle joie].
« Sire, fet-il, ne vous poist mie,
Une fame desconseillie [découragée],
Jone de samblant et d'aage,
Est issue de cel boscage,
Atornée molt richement :
Molt sont riche si garnement [ses vêtements];
Avis m'est que soit afublée
D'une riche chape forrée;
Si drap me samblent d'escarlate.
La damoisele, triste et mate,
Seur vostre vair palefroi siet;
Li parlers pas ne li messiet.
Ainz est si avenanz et gente,
Ne sai, Sire, que je vous mente.
Ne cuit en cest païs pucele
Qui tant soit avenant ne bele.
Mien escient c'est une fée
Que Diex vous a ci amenée

Por restorer vostre domage
Dont si avez pesant corage ;
Bon restor avez de celi
A cui vous avez or failli. »
  Mesires Guillaume l'entent,
Il sailli sus, plus n'i atent ;
Un sorcot en son dos sanz plus,
Droit à la porte en est venus :
Ouvrir la fet isnelement ;
La damoisele hautement
Li a huché en souspirant :
« Ahi ! gentiz Chevaliers, tant
Ai de travail [peine] éu anuit !
Sire, por Dieu, ne vous anuit,
Lessiez moi en vostre manoir :
Je n'i quier guères remanoir [rester] ;
D'une suite ai molt grant paor
De chevaliers, qui grant fréor
Ont or de ce qu'il m'ont perdue ;
Por garant sui à vous venue
Si com fortune m'a menée ;
Molt sui dolente et esgarée. »
  Mesires Guillaume l'oï,
Molt durement s'en esjoï ;
Son palefroi a connéu,
Qu'il avoit longuement éu ;
La pucele voit et avise.
Si vous di bien qu'en nule guise
Nus plus liéz [joyeux] hom ne péust estre.
Si la maine dedenz son estre [sa maison],
Il l'a du palefroi jus [à terre] mise,
Si l'a par la destre main prise,
Besié l'a plus de .XX. foiz ;
El n'i mist onques nul defois [défense],
Quar molt bien l'a reconnéu.
Quant li uns a l'autre véu,
Molt grant joie entr'aus .II. menèrent,
Et toz lor dels [leurs peines] entr'oublièrent ;
De sa chape est desafublée,
Sor une coute [couverture] d'or listée [bordée],

D'un riche drap qui fu de soie,
Se sont assis par molt grant joie.
Chascuns plus de .XX. foiz se saine [signe],
Quar croire pueent à grant paine
Que ce soit songes que il voient ;
Et quant serjant iluec ne voient,
Neporquant molt bien aaisier
Se sorent d'aus entrebesier ;
Mès je vous di qu'autre meffet
A icele eure n'i ot fet.
  La pucele sanz contredit
Li a tout son afère dit :
Or dist que buer [heureusement] fu ore née
Quant Diex l'a iluec amenée,
Et de celui l'a delivrée,
Si com fortune l'a menée,
Qui en cuidoit son bon avoir
Por son mueble et por son avoir.
Mesire Guillaume s'atorne
A lendemain quant il ajorne ;
Dedenz sa cort et sa chapele
Venir i fet la damoisele ;
Son chapelain sanz arester
A fet maintenant apeler.
Li Chevaliers sanz trestorner
Se fait maintenant espouser [marier]
Et par bon mariage ajoindre :
Ne sont pas legier [faciles] à desjoindre.
Et quant la messe fu chantée,
Grant joie ont el palais menée
Serjant, pucèles, escuier.
  Mès il doit molt cels anuier
Qui perdue l'ont folement :
Venu furent communement [tout ensemble]
A la chapele, qui ert gaste ;
Assez orent éu de laste [fatigue]
De chevauchier toute la nuit ;
N'i a celui cui il n'anuit.
Li anciens a demandée
Sa fille à cil qui l'ot gardée

Mauvesement ; ne sot que dire.
Isnelement respondi : « Sire,
Devant la mis, je fui derrière,
Que molt estroite ert la charrière,
Et la forest grant et ombrage ;
Ne sai s'aillors prist son voïage,
Quar sor mon arçon sommeilloie ;
D'eures à autres m'esveilloie,
Devant moi la cuidai adès,
Mès n'en est ore guères près ;
Je ne sai qu'ele est devenue ;
Mauvesement l'avons tenue. »
Li anciens par tout la quiert,
Et à toz demande et enquiert
Quel part ele est, ne s'il la virent :
Molt durement s'en esbahirent ;
Ne l'en sorent dire novele.
Et li viez qui la damoisele
Devoit prendre fu plus dolenz ;
De li querre ne fu pas lenz ;
C'est por noient que il la chace,
Perdue en a la droite trace ;
Cil qui avoeques lui estoient
En tel effroi, el chemin voient
Venir un escuier poingnant [piquant de l'éperon],
Vers l'ancien vient maintenant.
« Sire, fet-il, amistié grande
Mesire Guillaume vous mande ;
La vostre fille a espousée
Très hui matin à l'ajornée ;
Forment en est liez et joiant.
Venez i, sire, maintenant,
Et son oncle mande ensement [également],
Qui vers lui ouvra faussement ;
De cest meffet li fet pardon
Quant de votre fille a le don. »
Li anciens ot la merveille,
Onques mès n'oï sa pareille.
Toz ses barons huche et assamble,
Et, quant il furent tuit ensamble,

Conseil a pris que il ira,
Et celui avoec lui menra
Cui de sa fille avoit don fet.
Le mariage en voit deffet,
Nul recouvrier n'i puet avoir.
Cil, qui fu plains de grant savoir,
I est alez isnelement
Et tuit li baron ensement.
  Quant à l'ostel furent venu,
Richement furent reçéu :
Messire Guillaume fist joie
Molt grant, com cil qui de sa proie
Estoit molt liez en son corage.
Graer [consentir au] covint le mariage
A l'ancien, vousist ou non.
Et li viex au fronci grenon [la moustache renfrognée]
S'en conforta plus biau qu'il pot.
Seignor, ainsi Dame-Dieu plot
Que ces noces furent estables [solides],
Qui à Dieu furent convenables.
  Mesire Guillaume fu preus,
Cortois et molt chevalereus ;
Ainz [jamais] sa proesce ne lessa,
Mès plus et plus s'en efforça:
Bien fu de princes et de contes.
Ainz le tiers an, ce dist li contes,
Morut li anciens, sanz faille ;
Tout son avoir li rent et baille ;
Toute sa terre ot en baillie,
Qui molt ert riche et bien garnie.
.M. livrées tint bien de terre.
Après ala la mort requerre
Son oncle, qui molt estoit riches,
Et cil, qui n'estoit mie nices,
Ne de cuer povres ne frarins [misérable],
Ne blastengiers [médisant] de ses voisins,
Ainz tint la terre toute cuite.
Ceste aventure que j'ai dite
Afine ci en itel guise
Com la vérité vous devise.

DE GUILLAUME AU FAUCON

Une vision aristocratique et élégante du moyen âge tel que nous aimons à nous le figurer : des demoiselles occupées à des tapisseries de haute lice et, au premier plan, le beau page amoureux de la châtelaine. Dans ce gracieux fabliau, les sentiments sont finement observés. C'est d'abord l'amour timide du jeune homme, son héroïque décision de mourir de faim pour acquérir l'amour de sa dame, et son sang-froid devant les plus grands périls. C'est la pitié de la dame, que cette courageuse attitude arrive à émouvoir, l'amour qui naît soudainement dans cette âme hautaine, et le plaisir qu'elle éprouve à tromper son mari pour un jouvenceau si fortement épris.

Qui d'aventure velt [veut] **traiter,**
Il n'en doit nule entrelaisser [laisser de côté]
Qui bonne soit à raconter :
Or en vorrai [j'en voudrai] **d'une paller** [parler].
Jadis estoit .I. damoiseax [damoiseau]
Qui molt estoit cointes [élégant] **et beax** [beau];
Li vallez ot à non [nom] **Guillaumes.**
Cerchier péust-on .XX. réalmes [royaumes]
Ainz c'on péust trover si gent,
Et s' [il] **estoit molt de haute gent** [de haute race].
Il n'estoit mie chevaliers ;
Vallez estoit. VII. anz entiers
Avoit .I. chastelain servi ;
Encor ne li avoit meri [reconnu]
Li service qu'il li faisoit :
Por avoir armes le servoit.
Li vallez n'avoit nul talent [nul desir]
D'avoir armes hastivement ;
Si vos dirai raison por qoi :
Amors l'avoit mis en effroi ;

La feme au [du] chastelain amoit,
Et li estres [son genre de vie] molt li plaisoit,
Quar il l'amoit de tel maniere
Qu'il ne s'en pooit traire arriere.
Si n'en savoit cele nient [celle-ci n'en savait rien]
Qu'il l'amast si destroitement.
S'ele seüst que il l'amast,
La dame molt bien se gardast [se serait gardée]
Que lui parlast en nule guise.
De cest feme trop mal aprise
Ne vos en mentirai noient ;
Quant feme set certainement
Que home est de s'amor espris,
Se il devoit arragier vis [vivant devenir fou],
Ne vorroit-ele à lui parler ;
Plus volentiers iroit joer
A un vil pautonier [débauché] failli,
Qu'el ne feroit à son ami.
S'ele l'aime de nule rien,
Si m'aïst Diex, ne fait pas bien ;
La dame qui ainsi esploite [se conduit],
De Diex soit-ele maléoite [maudite],
Quar ele fait molt grant pechié.
Quant el a l'ome entrelacié
Du mal dont en [on] eschape à peine,
Ne doit pas estre si vileine
Que ne li face aucun secors,
Puis qu'il ne puet penser aillors.
Reperier [revenir] vueil à ma raison [à mon histoire].
Guillaumes a s'entencion
Et s'amor en la dame mise.
Mis l'a Amors en sa justise,
Soffrir li estuet [il lui faut] grant martire.
De la dame vos voldrai dire
.I. petitet de sa beauté.
La florete qui naist el pré,
Rose de mai ne flor de lis,
N'est tant bele, ce m'est avis,
Com la beauté la [de la] dame estoit.
Qui tot le monde cercheroit,

Ne porroit-on trover plus bele,
Ne el Realme de Castele [au royaume de Castille]
Où les plus belles dames sont
Qui soient en trestot le mont [le monde].
Si vos dirai ci la devise
De sa beauté par soutill guise [d'une façon très subtile]:
Que la dame estoit plus très cointe,
Plus très acesmée [parée] et plus jointe,
Quant el est parée et vestue,
Que n'est faucons qui ist [sort] de mue,
Ne espervier, ne papegaut [perroquet].
D'une porpre estoit son bliaut [sa robe de dessus],
Et ses menteaus d'or estelée [étoilé],
Et si n'estoit mie pelée
La penne [la fourrure] qui d'ermine fu;
D'un sebelin [zibeline] noir et chenu [blanc]
Fu li menteax au col coulez [endossé],
Qui n'estoit trop granz ne trop lez [large],
Et, se ge onques fis devise
De beauté que Dex eüst mise
En cors de feme ne en face,
Or me plaist-il que mes cuers face
Où jà n'en mentirai de mot.
Quant desliée fu, si ot [elle avait]
Les cheveus tex qui les veïst [tels que si quelqu'un les eût vus],
Qu'avis li fust, s'estre poïst,
Que il fussent tuit [tous] de fin or,
Tant estoient luisant et sor [fauves].
Le front avoit poli et plain,
Si com il fust fait à la mein,
Sorciz brunez et large entr'ueil;
En la teste furent li œil
Clair et riant, vair [de couleur changeante] et fendu;
Le nés ot droit et estendu,
Et mielz avenoit [plaisait] sor son vis [son visage]
Le vermeil sor le blanc assis,
Que le synople [le vert] sor l'argent;
Tant par seoit avenanment
Entre le menton et l'oreille;
Et de sa bouche estoit vermeille,

Que ele sanbloit passerose [rose trémière],
Tant par estoit vermeille et close ;
Et si avoit tant beau menton,
N'en puis deviser [décrire] la façon ;
Neïs [même] la gorge contreval [par derrière]
Sanbloit de glace ou de cristal,
Tant par estoit cler et luisant,
Et desus le piz [la poitrine] de devant
Li poignoient [lui pointaient] .II. mameletes
Auteles comme [telles que] .II. pommetes.
Que vos iroie-ge disant ?
Por enbler [ravir] cuers et sens de gent
Fist Diex en lui passemerveille,
Ainz mais [jamais] nus [nul] ne vit sa pareille.
Nature qui faite l'avoit,
Qui tote s'entente i metoit,
I ot mise et tot son sens,
Tant qu'el en fu povre lonc tens.
De sa beauté ne vueil plus dire.
  Un jor estoit alez li sire
Li chastelains por tornoier,
Son pris et son los essaucier [rehausser] ;
En .I. loigtieng païs ala,
Molt longuement i demora,
Quar molt ert riches et poissanz [puissant]
Chevaliers mena et serjanz
A grant foison ensanble o [avec] lui.
En sa route n'avoit celui
Qui ne fust chevaliers esliz [choisi] ;
Li plus coarz [lâches] estoit hardiz.
Guillaumes ert en grant effroi ;
Ne volt pas aler au tornoi,
Ençois amoit mielz le sejor.
A l'ostel fu ; li Diex d'amors
Si l'a sorpris ne sait que faire,
Et si n'en set à quel chief traire [comment venir à bout]
Du mal qui ainsi le destraint [le tourmente].
A soi méisme se complaint :
« Hé ! las », dit-il, « mal-eürez [malheureux],
De si male heure ge fui nez,

En tel leu ai mise m'amor ;
Jà ne porrai veoir le jor
Que ge soie à ma volenté !
Trop longuement ai voir [en vérité] celé [caché]
Mon cueur vers lui [vers elle], ce m'est avis ;
Se ge por lui [elle] toz jors languis,
Qu'el ne le saige [le sache], c'est folie.
Il est bien droiz que ge li die ;
Bien sai grant folie feroie,
Se ge par tens ne li disoie.
Ainsi porroie-ge amer
Totes les femes d'outre mer.
Tu li diras... Que diras-tu ?
Tu n'auras jà tant de vertu [courage],
Que tu ne l'oseroies dire
Que por lui fusses en martire.
Ge li dirai bien par mon chief,
Mais le comencement m'est grief [difficile].
Tant li dirai que ge l'aim bien,
Jà n'i doie-ge faire rien. »
Guillaume dit : « Ne sai que faire,
Bien m'en cuidoie arrière traire
Quant ce vint au comencement.
Amors m'eschaufe, Amors m'esprent. »
Guillaumes s'est lors enhardiz ;
Molt volentiers, non à enviz,
Si est en la sale venuz.
Coiement [doucement], sanz faire granz huz [grand bruit],
Il boute l'uis [il pousse la porte], en la chambre entre,

. . . .

Aventure li adona
Que la dame seule trouva.
Les puceles [demoiselles de compagnie] totes ensanble
Erent [étaient] alées, ce me sanble,
En une chanbre d'autre part.
Ne sai lioncel ou liépart [léopard]
Cousoient en un drap de soie ;
Entr'eles menoient grant joie ;
Ce ert l'ensaigne [l'étendard] au chevalier.
Guillaume ne se volt targier [attarder].

La dame seoit [était assise] sor .I. lit,
Plus belle dame onques ne vit
Nus hom qui de mere soit nez.
Guillaumes fu toz trespenssez
Où voit son leu, molt li est tart,
La dame fait .I. doz [doux] regart,
Guillaumes et puis la salue.
Elle ne fu mie esperdue [déconcertée],
.I. molt beax ris li a gité,
Tot en riant l'a salué:
« Guillaume, » dit-el, « or avant. [avancez-vous !] »
Cil li respont en soupirant :
« Dame, » fait-il, « molt volentiers.
— Séez-vos [asseyez-vous] ci, beax amis chiers. »
La dame point ne se gardoit
Du coraige [du sentiment] que cil avoit,
Quant son chier ami l'apela ;
S'el le séust, n'en pallast jà [elle n'en aurait pas parlé].
Guillaumes s'est el lit assis
Joste [à côté de] la dame o le cler vis
Rit et parole et joe à li [avec elle],
Et la dame tot autresi [tout ainsi].
De mainte chose vont pallant,
Guillaume fait .I. soupir grant:
« Dame, » fait-il, « or m'entendez,
En bonne foi quar me donez
Conseil de ce que vos diroie.
— Dites, » fait-ele, « ge l'otroie [j'y consens].
— Se clers ou chevaliers amoit,
Borjois, vallez, que que il soit,
Ou escuiers meïsme ensanble,
Dites moi que il vos en senble,
S'il aimoit dame ou damoiselle,
Reïne, contesse ou pucele,
De quele guise qu'ele soit,
De haut liu ou de bas endroit ;
Il aura bien .VII. anz amée ;
Itant [aussi longtemps] aura s'amor celée,
Ne ne li ose encore dire
Que por lui soit en tel martire,

Et très bien dire li porroit
Se tant de hardement [hardiesse] avoit
Assez aisement et loisir
De son coraige descovrir.
Or me dites vostre pensée ;
Puisqu'il a tant s'amor celée,
Itant vorroie-ge savoir
S'il a fait folie ou savoir [sagesse].
— Guillaume, » dit-ele, « endroit moi [en ce qui me concerne]
Dirai molt bien si com ge croi.
Ge ne l'en tieg [tiens] mie por saige
Que ne li a dit son coraige,
Puis que il puet parler à lui.
Ele eüst de lui merci,
Et, s'ele amer ne le voloit,
Certes grant folie feroit
Se por lui entroit puis en peine.
Mais, dès qu'Amors si le demeine [le travaille]
Qu'il ne s'en puet arriere traire,
Itant li loerai-je [lui conseillerai-je de] à faire
Que li die seürement ;
Amors demande hardement.
Un jugement droit vos en faz [je vous en fais] :
Cil que Amors a pris au laz [lacs],
Ne doit pas estre acoardi ;
Seürs doit estre et hardi.
Se ge ère d'amor esprise,
Foi que ge doi à saint Denise
Diroie li comme hardie.
Itant li lo-ge [je lui conseille] que li die ;
S'ele le velt amer, si l'aint [l'aime]. »
Guillaumes a jeté .I. plaint ;
En soupirant li respondi :
« Dame, » fait-il, « véez le ci
Cil qui a trate ce dolor [souffrit cette douleur]
Tant longuement por vostre amor.
Dame, ne vos osoie dire
Ne la dolor ne le martire
Oue g'ai tant longuement sofferte.
A grant paine l'ai descoverte ;

Ma douce Dame, à vos me rent [je me rends].
Tot à vostre commandement;
Sui mis en la vostre menoie [dépendance].
Dame, garissiez moi la plaie
Que g'ai dedenz le cors si grant.
Il n'est voir nul homme vivant
Qui me peüst santé doner.
D'itant me puis-ge bien vanter
Ge sui tot vostre et fui et iere [ai été et serai];
En plus doulereuse maniere
Ne pot onques vivre nus hom.
Dame, ge vos requier par don
Que me faciez de vostre amor,
Por qoi ge sui en tel error. »
La Dame entent bien que il dit,
Mais tot ce prise molt petit;
Elle li respondi itant
Ne pris .I. seul denier vaillant
Ce qu'el oï Guillaume dire;
Ele li conmença à dire :
« Guillaume, dist-ele, est-ce gas? [est-ce une plaisanterie?]
Ge ne vos ameroie pas,
Vos gaberoiz encor autrui.
Onques mais gabée ne fui,
Par mon chief, com vos m'avez ore [en ce moment].
Se vos me pallioiz [parliez] encore
De ce que vos m'avez ci dit,
Ne remandroit [il ne tarderait pas], se Diex m'aïst,
Que ge ne vos fëisse honte.
Ge ne sai riens que amors monte,
Ne de ce que vos demandez.
Beax sire, quar vos en alez,
Fuiez de ci, alez là fors;
Gardez que mais [jamais] li vostre cors
Ne viegne mais là où ge soie.
Molt en aura certes grant joie
Mes sires [mon mari] quant il le saura!
Certes, tantost com il vendra,
Lui dirai-ge ceste parole
Dont vos m'avez mis à escole.

Molt me sanblez musarz [débauché] et fox [fou];
Maldahez [malheur] ait parmi le cox [le cou],
Sire, qui ci vos amena!
Beax amis, traez-vos en là [allez-vous en]. »
Et quant Guillaumes ce oï,
Sachiez que molt fut esbahi;
De ce qu'il ot dit se repent.
Onques ne respondi noient,
Tant fu dolenz et esbahiz.
« Hé! las, » fait-il, « ge sui trahiz. »
De ceste chose me sovient
Que li mesaiges [le messager] trop tost vient
Qui la male novele aporte.
Amors li commande et enorte [exhorte]
Qu'encore voist paller [parler] à lui [à elle];
Ne la doit pas laisser ainsi.
« Dame, » dit-il, « ce poise moi [il me pèse]
Que ge n'ai de vos autre otroi,
Mais vos faites molt grant pechié,
Quant vos m'avez pris et lié,
Et plus mal faire me baez [vous cherchez];
Ociez moi [tuez-moi] si vos volez.
De vostre amor vos ai requise;
.I. don vos pri, par tel devise
Que jamais jor ne mengerai
Jusqu'à cel eure que j'aurai
Le don eü de vostre amor,
Dont ge sui en itel error. »
Dist la Dame : « Par saint Omer,
Molt vos covient à jeüner
Que se devant lors ne mengiez
Que vos aiez mes amistiez.
Ce n'ert [ce ne sera pas], si com j'ai en pensé,
S'erent soiez [coupés] li noveau blé. »
Guillaumes fors de la chambre ist [sort];
Onques point de congié ne prist.
.I. lit a fait appareillier [apprêter],
Lors si i est alez couchier.
Quant il se fu couchié el lit,
Si se reposa molt petit.

Trois jors toz pleins en son lit jut [resta couché],
Onques ne menga ne ne but;
Près fu du quart [quatrième jour] en tel maniere.
Molt fu la dame vers lui fiere
Qu'ele nel' daigna regarder.
Bien sot Guillaumes geüner
Qu'il ne menja de nule chose.
Son mal qu'il a point ne repose;
Tant le destraint [le tourmente] et nuit et jor
Tote à perdue la color.
S'il amegrist n'est pas merveille;
Riens ne menjue et toz jors veille.
Guillaumes est en grant effroi
Quant li hueil [les yeux] li tornent .I. poi;
La dame, qui tant par est gente,
Ce li est vis que il la sente
Entre ses bras dedenz son lit,
Et qu'il en fait tot son delit [tout son plaisir].
Tant com ce dure est molt a èse [à l'aise],
Quar il l'acole et si la baise;
Et, quant cel avision faut [cette vision disparaît],
Donques soupire et si tressalt [tressaute];
Estent ses braz, n'en treuve mie;
Fols est qui chace la folie.
Par tot son lit la dame quiert [cherche];
Quant ne la trueve, si se fiert [se frappe]
Sor la poitrine et en la face.
Amors le tient, Amors le lace,
Amors le tient en grant torment.
Il vosist [il voudrait] que plus longuement
Li durast cel avisions,
Le Dieu d'amors le r'a semons [lui a de nouveau commandé]
De froit avoir et de tranbler.
Du chastelain vorrai parler
Qui revient du tornoiement [tournoi];
Ensamble o lui ot molt grant gent.
Atant ez vos [voici que] .I. escuier
A la dame venu noncier [annoncer]
Que se sires vient du tornoi.
.XV. prisons [prisonniers] enmaine o soi,

Chevaliers riches et puissanz ;
Li autres gaainz [butin] est molt granz.
La dame entendi la novele ;
Molt par li fu joieuse et bele,
Molt par en est joianz et liée [joyeuse et contente].
Tost fu la sale apareilliée,
Et mengier fist faire molt gent [elle fit faire un fort beau
Molt fist bel apareillement [souper];
La dame encontre son seignor.
Guillaumes fu en grant freor [frayeur] ;
Et la dame se porpensa [réfléchit]
Que à Guillaume le dira
Que ses sires vient du tornoi ;
Demander li vorra por qoi
Il est si fox [fou] qu'il ne menjue.
Droit à son lit en est venue ;
Grant piece [longtemps] fu devant son lit ;
Onques Guillaumes ne la vit.
Dont l'a apelé par son non ;
Il ne li dit ne o [ni oui] ne non,
Quar toz en autre siecle estoit.
Elle l'a bouté [poussé] de son doit,
Et si le husche .I. poi plus haut.
Quant il l'entent, toz en tressaut,
Quant il la sent, toz en tressue,
Quant il la voit, si la salue :
« Dame, bien soiez-vous venue
Comme ma senté et m'ajue [mon aide] ;
Dame, » fait-il, « por Dieu vos pri
Que vos aiez de moi merci. »
Itant [alors] la dame respondi :

. . . .

« Guillaume, foi que ge vos doi,
Vous n'aurez jà merci par moi
En tel maniere com vos dites.
Rendu avez males merites [une mauvaise récompense]
A mon seignor de son servise,
Quant vos sa feme avez requise.
Amez le vos de tel amor ?
Jà ne porroiz veoir le jor

Que vos m'aiez en vo baillie [en votre pouvoir];
Mais vos faites molt grant folie,
Guillaume, que vos ne mengiez.
Quant vos ainsi vos ociez [vous vous tuez],
La vostre ame sera perie,
Quar ge ne vos donroie mie
Le don que vos me demandez.
Faites le bien, si vos levez,
Que [car] mes sires vient du tornoi.
— Par cele foi que ge vos doi
Ge ne gart [fais pas attention à] l'eure que il viegne.
— Se Diex, » fait-ele, « me sostiegne [soutient],
Il saura por quoi vos gisez,
Si que jà n'en eschaperez.
— Dame », dist-il, « ce n'a mestier,
Por trestoz les menbres trenchier,
Que ne mengeroie jamès.
J'ai sor le col un si grant fès [poids]
Nel' puis jus metre ne descendre.
Vers vos ne me puis-ge deffendre ;
Por jeüner ne por morir,
Dame, dites vostre plaisir. »
Atant [alors] la Dame s'est partie
De Guillaume sanz estre amie ;
En la sale en est retornée,
Qui fu richement atornée [arrangée],
Et les tables basses assises,
Et les blanches napes sus mises,
Et anprès les mès [mets] aportez,
Pain et vin, et hastes tornez [viandes rôties].
  Lors sont venu li chevalier,
Et sont tuit assis au mengier,
Et plus très bien furent servi
C'on ne porroit raconter ci.
Le Sire et la Dame menja ;
Parmi la sale regarda
Se Guillaume veïst venir
A son mengier por lui servir
A molt grant merveille le tint
Que Guillaumes à lui ne vint.

« Dame, » dit-il, « en bone foi
Me sauriez-vos dire por qoi
Guillaumes n'est à moi venuz.
— Il est trop cointes [délicat] devenuz, »
Dit la Dame ; « gel' vos dirai ;
De mot ne vos en mentirai.
Il est malades d'un tel mal
D'ont jà n'aura medecinal [remède],
Si com ge cuit [je crois], en nule guise.
— Dame, » fait-il, « par saint Denyse,
Moi poise [celà me chagrine] qu'il a se bien non [sinon du bien]. »
Mais, s'il seüst bien l'aqoison [la raison]
Por quoi Guillaumes se geüst [était couché],
Jà du lit ne se remeüst.
Il ne le set encore pas,
Il i a un molt fort trespas.
Ge cuit à toz tens le saura,
Que [car] la dame li contera
La parole, s'il ne menjue,
Por qoi la teste aura perdue.
Lors ont monté li chevalier ;
La dame ne volt plus targier [tarder].
Son seignor prist par le mantel,
Et dit : « Sire, molt me merveil
Que Guillaume n'alez veoir.
Vos devriez très bien savoir
Quel mal ce est qui le destraint ;
Encore cuit-ge qu'il se faint [se fait passer pour malade]. »
Lors i sont maintenant alé ;
Guillaume ont trouvé trespensé [abîmé dans ses pensées]
Li Sires et la Dame vient
Devant Guillaume, qui ne crient [craint pas]
La mort qu'il a à trespasser,
Qu' [les] il ne velt mais plus andurer
Ne tel martire, ne tel paine ;
Bien velt la mort li soit prochaine.
Li sires s'est ageloigniez [agenouillé]
Devant Guillaume vers les piez ;
De ce fist-il conme frans hom ;
Doucement le mist à raison [lui parla].

« Guillaumes, dites, beax amis,
Quex maus vos a ainsi sorpris ;
Dites moi conment il vos est [comment vous allez].
— Sire, » fait-il, « malement m'est.
Une molt grant dolor me tient ;
Une goute, qui va et vient,
Me tient ès menbres et el chief ;
Ge ne cuit que jamais en lief [je ne m'en relève].
— Ne porriez-vos menger ne boivre ?
— Ge nel' porroie pas reçoivre
Nule riens [aucune chose] c'onques Diex feïst. »
La Dame plus ne se tenist,
Qui la deüst vive escorchier :
« Sire, par Dieu, ce n'a mestier ;
Guillaume dit sa volenté,
Mais ge sai bien de vérité
Quex maus le tient et où en droit.
Ce n'est mie du mal du doit,
Ainz est un maus qui fait suer
Ceus qui l'ont et souvent tranbler. »
Puis dist à Guillaume la Dame :
« Sire, se Diex ait part en m'ame,
Guillaume, se vos ne mengiez,
Or est li termes aproschiez
Que vos ne mengerez jamais.
— Dame, » dit-il, « ge n'en puis mais ;
Vostre plaisir poez bien dire.
Ma dame estes et il mes sire,
Mais ne porroie pas mengier
Por toz les menbres à tranchier.
— Sire, » dit-ele, « or esgardez
Com Guillaumes est fox provez.
Tantost com au tournoi alastes,
Guillaume, qui ci gist malades,
Vint en ma chambre devant moi.
— Il i vint, Dame ? et il por qoi ?
Que fu-ce qu'il vos demanda,
Quant dedenz vostre chambre entra ?
— Sire, ce vos dirai-ge bien...
Guillaume, mengeroiz-vos rien ?

Ge dirai jà à mon Seignor
La grant honte et la deshenor. »
Dist Guillaume : « Nenil, par foi ;
Jamais ne mengerai, ce croi. »
Lors dist li Sires à la Dame :
« Vos me tenez por fol, par m'ame,
Et por musart et por noient,
Quant ge ne vos fier [frappe] maintenant
D'un baston parmi les costez.
— Avoi, Sire, » dit-ele, « ostez,
Ainz le vos dirai par mon chief.
Guillaume, » dist-el, « ge me lief [lève],
Mengerez-vos? Ge dirai jà. »
Guillaumes donques soupira,
Et respondi piteusement [tristement],
Com cil qui grant angoisse sent :
« Ge ne mengeroie à nul fuer [à aucun prix],
Se le mal qui me tient au cuer
Ne m'est primes assoagiez [d'abord apaisé]. »
Lors en ot la dame pitié,
Et à son Seignor respondi :
« Sire, Guillaumes, que vez ci [vous voyez, ici],
Si me requist [demanda] votre faucon,
Et ge ne l'en voil faire don ;
Si vos dirai par quel maniere,
Qu'en vos oiseax n'ai-ge que faire. »
Dist li Sires : « Ne m'est pas bel.
J'amasse mielz tuit li oisel,
Faucon, ostoir [autours] et espervier
Fussent mort que .I. jor entier
En eüst Guillaumes geü. »
Bien a la dame deçeü.
« Sire, » dit-el, « or li donez,
Puisque faire si le volez ;
Il nel' perdra mie par moi.
Guillaume, foi que ge vos doi,
Quant messire le vos ostroie,
Molt grant vilenie feroie
Se vos par moi le perdiez. »
Guillaumes fu joianz et liez,

Quant il oï ceste raison [cette parole],
Plus que ne puet dire nus hom.
Tost s'apareille et tost se lieve;
Li maus qu'il a point ne li grieve;
Quant il fu chauciez et vestuz,
Droit en la sale en est venuz.
Quant la dame le vit venir,
Des elz a gité .I. soupir;
Amors li a gité .I. dart;
Ele en doit bien avoir sa part.
Froidir li fait et eschauffer;
Sovent li fait color muer [changer].
Dit li Sires à Guillemet :
« Il a en vos molt fol vallet [écuyer]
Qu'à mon faucon vos estes pris;
G'en ai esté molt très pensis :
Ge n'en sai nul, ne fol ne saige,
Prince, ne conte de parage [de famille]
Cui [auquel] gel' donasse en tel maniere
Por servise ne por proiere. »
Lors a dit à un damoisel :
« Alez moi querre mon oisel. »
Cil li aporta arroment [aussitôt].
Li Sires par les gièz le prent;
Si l'a à Guillaume doné,
Et cil l'en a molt mercié.
Dist la Dame : « Or avez faucon;
.II. besanz valent .I. mangon. »
Ce fu bien dit, .II. moz à un,
Que il en auroit .II. por un,
Et cil si ot ainz [avant] l'endemain
Le faucon dont il ot tel faim,
Et de la dame son deduit [son plaisir]
Qu'il ama mielz que autre fruit.
Par la raison de cest flabel [ce fabliau]
Monstré ai essanple novel
As vallez et as damoiseax,
Qui d'Amors mainent les cenbeax [combats],
Que, qant auront lor cuer doné
As dames de très grant beauté,

Que il la doit tot arroment
Requerre molt hardiement.
S'ele l'escondit [éconduit] au premier,
Ne la doit mie entrelaissier [laisser de côté];
Tost amolit vers la proiere,
Mais que il soit qui la requiere ;
Et tot ausi Guillaume fist
Qui cuer et cors et tot i mist,
Et por ce si bien en joï [jouit]
Com vos avez oï ici.
Et Diex en doint [accorde] ausi joïr,
Sans demorer et sanz faillir,
A toz iceus qui par amors
Sueffrent et paines et dolors
Si ferai je, se ne lor faut
Bon cuer. Ici li contes faut [se termine].

LA CHASTELAINE DE SAINT GILLE

Est-il rien de plus vivement, de plus alertement conté que cette simple et banale histoire de la jeune fille qu'on veut marier contre son gré, et qui, aux bras de son amoureux, en travers du palefroi, échappe au riche vilain qui déjà la croyait tenir ? Dans ce petit drame, le personnage antipathique, le fiancé déçu, sait trouver, pour la dame qui le méprise, de fraîches louanges. La malheureuse destinée qui l'attend inspire à la jeune fille des mots énergiques et touchants à la fois. Cependant, la passion est traitée à la française, à fleur de chair, sans se donner jamais le mauvais air de tomber dans le mélodrame, et, dans ce petit poème, jusqu'aux vers aisés et délurés des couplets octosyllabiques, tout finit par des chansons.

Il avint l'autrier [l'autre jour] à Saint Gille
C'uns chastelains ot [eut] une fille
Qui moult estoit de haut parage [de haute lignée] :
Doner la [la] volt par mariage
A .I. vilain qui moult riche ère [était].
Ele respondi à son père :
« Si m'aït Diex, ne l'aurai jà.
Ostez-le moi, cel vilain là,
Se plus li voi, je morrai jà.

« Je morrai jà, dist la pucèle,
Se plus me dites tel novèle,
Biaus père, que je vous oi [entends] dire ;
Si me gart Diex d'anui et d'ire [de colère],
Li miens amis est filz de conte ;
Doit bien avoir li vilains honte,
Qui requiert [demande] fille à chastelain.
Ci le me foule [maltraite], *foule, foule,*
Ci le me foule le vilain.

— Le vilain vous covient avoir.
Dist li pères, par estavoir [par force] ;
Si arez [aurez] à plenté [en abondance] monnoie,
Çainture d'or et dras de soie. »
Ainsi li pères li despont [explique] ;
Mès la pucèle li respont :
« Quanques [tout ce que] vous dites rien ne vaut ;
Jâ n'ère [je ne serai] *au vilain donée,*
Se cuers ne me faut [ne me manque].

« Cuers ne me faut encore mie,
Que jà à nul jor soie amie
A cel vilain por ses deniers ;
S'il a du blé plain ses greniers,
S'a char de bacon [porc] crue et cuite,
Si la menjust [qu'il la mange !] ; je li claim cuite [quitte] ;
J'aim miex .I. chapelet de flors
Que mauvès mariage.

« Mauvès mariage feroie,
Pères, se le vilain prendoie,
Quar son avoir et sa richece
D'avarisce le cuer li sèche ;
Mès mon cuer me dit et semont [m'avertit]
Que toz li avoirs de cest mont [de ce monde]
Ne vaut pas le déduit [le plaisir] d'amer.
Se je sui joliete
Nus [nul] *ne m'en doit blasmer.*

— Blasmer, bele fille, si fet ;
Sachiez que li enfes [l'enfant] qui fet
Contre le voloir de son père,
Sovient avient qu'il le compère [il arrive qu'il le paie].
— Pères, je ferai vo voloir,
Mès trop me fet le cuer doloir [souffrir]
Ceste chançons, et me tormente :
Nus ne se marie qui ne s'en repente.

« Repente, ce vueil-je bien croire,
Pères, que la chançon soit voire [vraie] ;

Cil se repent qui se marie ;
Quar je me sui jà repentie
D'avoir mari ainz [avant] que je l'aie.
Li parlers tant fort m'en esmaie [fait peur],
Que j'en ai tout le cuer mari [attristé].
J'aim miex morir pucele
Qu'avoir mauvès mari.

— Mauvès mari n'aurez-vous pas ;
Mès fiancier isnel le pas [sur-le-champ],
Dist li pères, le vous covient [il vous faut]. »
A tant ez [voici] li vilains qui vient,
Qui moult avoit le cors poli ;
Au miex qu'il puet de cuer joli
S'est escriez à haute alaine [à haute voix] :
L'avoirs done au vilain fille à chastelaine.

« Chastelaine fu jà sa mère,
Chastelains est encore son père,
Mès granz povretez l'avirone [l'environne],
Quar, por l'avoir que je li done,
M'a-il doné la pucelète :
S'en doi bien dire chançonette,
Quar je n'ai pas le cuer dolant [triste] :
Je prendrai l'oiselet tout en volant.

« En volant l'oiselet prendroie
Tant est li miens cuers plains de joie,
Dist li vilains, que ne puis dire,
Quant je sa grant biauté remire [me représente].
Lors cuide paradis avoir.
Qui por tel dame done avoir,
Si m'aït Diex, riens ne mesprent [il ne commet une faute en
Nule riens à bele dame ne se prent [se compare] [rien].

« Nule ne se prent [n'égale] à celi [à celle]
Dont li regars tant m'abeli [me plaît],
Que [car] son père le m'a donée ;
Rose qui est encolorée
Ne se prent pas à sa color :

Je ne sent ne mal ne dolor,
En tant qu'il m'en sovient, par m'ame.
Diex ! com est douz li pensers
Qui vient de ma dame.

« De ma dame ai .I. douz pensser,
Dont je ne puis mon cuer oster,
Adès [toujours] i pens [j'y pense] en regardant ;
Si [ses] vair [changeants] œil vont mon cuer ardant [brûlant] ;
Ardant, voire, ce est de joie ;
Por son douz regart li otroie [je lui donne]
Mon cuer, ne partir ne l'en vueil.
En regardant m'ont si vair œil
Donez les maus dont je me dueil [dont je souffre].

« Je me dueil, se Diex me sequeure [secourt],
Quar je ne cuit jà véoir l'eure
Que j'aie de li mon solaz [plaisir] :
Ha ! gentiz prestres Nicholas,
Espousez-nous [mariez-nous] tost sanz nul plet [parole]. »
Dist le prestres : « Ce fust jà fet,
Mès ne sai quels est l'espousée.
— *Véez le* [voyez-la] *la, demandez li*
Se m'amors li agrée.

— Agrée-vous ceste novèle,
Dist li prestres à la pucèle,
Que vous doiez prendre et avoir
Cel vilain là por son avoir ? »
Ele respondi : « Biaus douz sire,
Je n'ose mon père desdire [contredire],
Mès jà ne li porterai foi.
Averai-je dont, lasse [malheureux],
Mon mari maugré [malgré] *moi ?*

« Maugré [malgré] moi, voir, je l'averai,
Mès jà foi ne li porterai,
Sires prestres, bien le sachiez.
— Il ne me chaut [peu n'importe] que vous faciez,

Dist li prestres, je vous espouse. »
En chantant s'escrie la touse [la jeune fille],
De dolant cuer come esbahie :
« *Je n'ai pas amouretes à mon voloir,*
Si en sui mains [moins] *jolie.*

« Mains jolie si en serai,
Ne jamès jor ne passerai
Ne soie [que je ne sois] sole de plorer.
Diex ! or i puet trop demorer
Mes amis à moi revéoir ;
Par tens li porra meschéoir [arriver malheur] :
Trop lonc tens oubliée m'a :
S'il ne se haste, mes amis [mon ami] *perdue m'a.*

« Perdue m'a li miens amis ;
Je crois que trop lonc tens a mis
A moi venir reconforter ;
Quar li vilains m'en veut porter [emmener]
Tout maintenant en sa contrée.
Douz amis, vostre demorée
Me fet de duel le cuer partir.
Au departir d'amoretes
Doi-je bien morir.

« Morir doi-je bien par reson. »
A tant ez-vos en la meson
Son ami qui l'est venuz querre [chercher] ;
Du palefroi mist piet à terre,
Et s'en entra dedenz la sale.
Cele qui ert et tainte [changée de couleur] et pale,
En chantant li prist à crier :
« *Amis, on m'i destraint* [contraint] *por vous,*
Et si ne vous puis oublier.

« Oublier ne vous puis-je mie,
Que je ne soie vostre amie
Trestoz les jors que je vivrai,
Ne jamès jor ne vous faudrai
Tant come je aie el cors la vie ;

Por le vilain crever d'envie,
Chanterai de cuer liement [joyeusement] :
Acolez-moi et besiez doucement,
Quar li maus d'amer me tient joliement.

« Joliement me tient, amis,
Li maus qui [qui] si lonc tens a mis
Mon cuer por vous en grant destrèce,
Si com gelée la flor sèche,
M'a li vilains adès [toujours] sechie ;
Mès des or mès sui raverdie,
Quant lèz moi vous sent et acole [je vous mets les bras au cou].
Mes cuers est si jolis
Por un poi [peu s'en faut] *qu'il ne s'envole.*

« Vole, mes cuers, oïl, de joie ;
Or tost, amis, c'on ne vous voie,
Si me montez sor vo cheval ;
Se nos aviens passé cel val,
Par tens seriens en vo païs. »
Cil, qui ne fu pas esbahis,
La monte [la fait monter], et dist tel chançonette :
« *Nus ne doit lèz le bois aler*
Sans sa compaignète.

« Compaignète, ne vous anuit,
Quar en tel lieu serons anuit [cette nuit]
Où li vilains n'aura poissance [puissance].
Alons souef [doucement], n'aiez doutance [crainte],
Je chanterai, s'il vous agrée :
J'ai bonne amorète trovée ;
Or viegne avant cil qui le claime.
Ainsi doit aler fins cuers qui bien aime.

« Qui bien aime, ainsi doit aler. »
A tant ont véu avaler [arriver]
Le chastelain sor son destrier ;
Li vilains li fu à l'estrier,
Qui sovent son duel renovele :
Et, quant a véu la pucele

Lèz son ami, se li deprie :
« *Por Dieu, tolez-moi* [enlèvez-moi] *quanques* [tout ce que j'ai,]
Si me rendez m'amie.

« M'amie me convient r'avoir,
Quar j'en donai moult grant avoir
Avant que l'éusse espousée. »
Dont s'est la pucèle escriée,
Se li dist un mot par contrère :
« Vilains, force le me fist fère,
Si n'est pas droiz que vous m'aiez.
Pis vous fet la jalousie
Que li maus que vous traiez.

« Vous traiez [amenez] mal et paine ensamble ;
La rage vous tint, ce me samble,
Quant vous à mon père donastes
L'avoir de qoi vous m'achatastes
Ausi com se fuisse une beste :
Cranche [qu'un chancre] les .II. iex de la teste
Vous menjust, et le cuer dedenz.
Vostre jalousie
Est plus enragie
Que li maus des denz.

« Li maus des denz vous puist aerdre [saisir],
Ainçois que [avant que] jamès me puist [me puisse] perdre
Cil qui me tient à son voloir ;
Trop m'avez fet le cuer doloir [souffrir],
Vilains, bien devez avoir honte. »
Dont s'escria li filz au conte,
Cui ceste parole abeli [plut] :
« *Bele, quar balez* [dansez] *et je vos en pri,*
Et je vous ferai le virenli [le virelai].

« Le virenli vous covient fère. »
Et li vilains comence à brère [crier],
Quant la parole a entendüe ;
Mès riens ne vaut, il l'a perdue.
Cil est entréz dedenz sa terre ;

Si ami le venoient querre,
Qui tuit chantoient liement :
« *Espringuiez* [frappez du pied] *et balez cointement,*
Vous qui par amor amez léaument [loyalement].

« Léaument vous venons aidier. »
Adonc n'ot cure de plaidier
Li vilains quant les a véus ;
Fuiant s'en va toz esperdus ;
Au chastelain s'en vint arrière ;
Se li a dist à basse chière [en faisant triste figure]:
« Fuions-nous-en, sauve la vie.
La sainte Croix d'outre-mer
Nous soit hui en aïe [en aide].

« En aïde nous puist hui estre
La sainte croix au roi célestre, »
Dist cil, qui vousist [voudrait] estres aillors ;
Fuiant s'en va plus que le cors,
Quar de paor li cuers li tramble ;
Toz ses parages [ses parents] i assamble,
Qui li ont dit, sanz demorer :
« *Vilains, lessiez vostre plorer,*
Si vous prenez [et mettez-vous] *au laborer.*

— Au laborer me covient prendre,
Dist li vilains, sanz plus atendre,
Et gaaignier novel avoir.
Bien sai que ne fis pas savoir [acte sage],
Quant me pris [je m'adressai] à si haut parage,
Et se g'i ai fet mon domage,
Ne m'en blasmez, por saint Remi ;
Se j'ai fet ma foliete
Nus n'en aura pis de mi [que moi].

« De mi ne cuit-je qu'il ait homme
Qui soit mananz [habite] de si à Romme
A cui il soit pis avenu ;
Mais encor m'a Diex secoru,
Quant revenuz sui en meson ;

S'en doi bien dire par réson
Les vers que j'ai tant violé :
J'ai trové le ni de pie ;
Mais li piot n'i sont mie,
Il s'en sont trestuit volé.

« Volé en sont tuit li piot,
C'est-à-dire que tel i ot,
Mien escient, qui les en porte. »
Ainsi se plaint et desconforte
Li vilains. Or m'en partirai ;
De la pucèle vous dirai,
Qui chantoit de cuer liement :
« *Jolietement m'en vois* [je m'en vais],
Jolietement.

« Jolietement m'i demaine
Bone amor qui n'est pas vilaine,
Qui du vilain m'a délivrée :
Or sui venue en la contrée
Dont mes amis m'a fet douaire [don] ;
S'en doi bien par droit chançon faire,
Quar j'ai toz mes maus trespassez :
J'ai amoretes à mon gré,
S'en sui plus joliete assez.

« Assez en sui plus joliete. »
Au descendre la pucelète
Ot assez dames et pucèles,
Qui chantoient chançons noveles ;
Et, quant ce vint au congié prendre,
La pucèle, sanz plus atendre,
Les avoit à Dieu comandées :
« *A gironées* [en abondance] *depart Amors,*
A gironées.

« A gironées ai mon voloir ;
Li vilains s'en puet bien doloir. »
L'escuiers devant la pucèle,
Qui tant estoit cortoise et bèle,

Dist : « J'ai en biau lieu mon cuer mis,

. . . .

Ne sera que ne face joie ;
J'ai amiete
Sadete [gracieuse],
Blondette,
Tele com je voioie. »

AUBERÉE

Rien de plus lestement esquissé, d'un réalisme plus discret et plus sûr que la silhouette de la vieille entremetteuse Auberée. Elle a déjà toute l'astuce de la « Macette » de Régnier, sans en avoir le papelardise. Le merveilleux talent d'observation de nos vieux conteurs apparaît tout entier dans ce fabliau qui est un vrai chef-d'œuvre.

Qui près de moi se vorroit traire [se voudrait approcher],
.I. beau conte m'orroit retraire [m'entendrait rapporter]
Dont ge me sui mult entremis [beaucoup occupé],
Qu'autresi [si bien que] l'ai en rime mis,
Com il avint trestot à ligne
Dedenz la vile de Compigne [Compiègne].
En la vile avoit .I. borjois
Qui mult ert [était] sages et cortois
Et riches et de grant affaire ;
Ententis [attentif] ert à honor faire
Aussi au povre com au riche,
Et cil qui n'ert avers [avare] ne chiche,
Il avoit .I. vallet à fill [pour fils],
Qui maint denier mist à essill [mal]
Tant com il fu en sa joenece.
De sa valor, de sa largesce
Palloit l'en [on parlait] jusqu'en Beauvoisin [Beauvaisis].
Cil avoit .I. povre voisin
Qui une fille avoit mult cointe [très jolie] ;
Et li vallez de lui s'acointe [fait sa connaissance] :
Si le proia mult longuement.
Cele li dist apertement [clairement]
Que mielz le venroit reposer [laisser en repos]
S'il ne la voloit espouser :
Mais se lui plaisoit qu'il l'eüst
A feme, si com il deüst,

El en avroit au cuer grant joie,
Et mult volentiers le verroie.
Fait li vallez : « Ice [Celà] me plaist. »
Ce li pramist [promit], atant se test,
Et cil revint à sa maison.
Son pere en a mis à raison [il en a parlé à son père],
Si li a son affaire dit ;
Mais li peres li contredit,
Et mult l'en blasme, et mult l'en chose [tance].
« Beaus filz, » fait il, « de ceste chose
Te deüsses tu mult bien taire ;
Cele n'est pas de ton affaire
Ne digne de toi deschaucier [déchausser].
Ge te vorrai plus sozhaucier [élever],
Que que [quoique] il me doive couster,
Que ge te vorrai ajoster [allier]
As meillors genz de cest païs.
De ta folie m'esbahis
Qui tel garce vels [veux] espouser :
Certes on te devroit tuer
Se jamais jor m'en aparoles [tu m'en reparles]. »
Li vallez voit que cez paroles
Li met li peres au noient ;
Si nel vait de riens otroiant [ne lui accordant rien],
Quar Amors, qui les siens justise,
Le vallet esprant et atise ;
El cuer li met une estincele
Qu'il ne pense qu'à la pucele.
  Trois jors enprès issi avint
Qu'an la vile morir covint
La feme à .I. riche borjois ;
Mais encor que passant .I. mois
Puis [depuis que] que la dame ot esté morte,
Li borgois, qui bien s'en deporte,
Par le conseil à ses amis
En a son pere à raison mis
De la pucele bele et gente
Où cil avoit mise s'entente
Que ge amentui [j'ai nommé] en mon conte.
Et li borgois dont ge vos conte

A tant la besoigne avancie
La pucele a en sa baillie [en son pouvoir].
A l'endemain l'a espousée ;
Et au vallet nient n'agrée [cela ne plait pas]
Qui i penssoit et jor et nuit.
Ne voit riens qui ne li enuit ;
Mult het [hait] le solaz de la gent,
Mult het son or et son argent
Et la grant richece qu'il a,
Et jure que mult s'avilla [se déshonora]
De ce que onques crust son pere.
Sa grant richece tost compere [paie] :
Longuement fu en tel pensser
Qu'il ne savoit aillors pensser
De quoi il eüst nul confort.
Il avoit robe d'estanfort [drap d'Angleterre],
Taint en graine [rouge], de vert partie
Si a fait chascune partie
A longues queues coercil [garniture].
Li surcoz fu toz à porfil
Forrez de menuz escureaus [peaux d'écureuils].
Mult soloit estre genz et beaus
Qui ore a le vis [visage] taint [changé] et pale.
.I. jor de son ostel avale [sort] ;
Son chief afuble d'un mantel,
Deduisant [en flânant] va lés le chastel,
Tant qu'il vint devant la maison
S'amie [de son amie] ; et fu en la saison
Qu'il fait chalt [chaud] tens com en aost.
Que que li griet [quoiqu'il lui pèse], que que li cost [coûte],
Enging [invention] li covient porpensser
Qu'à s'amie puisse paller.
Mult s'i entent, mult s'i prant garde.
Atant [alors] une maison esgarde [regarde]
A une vielle costuriere [couturière].
Maintenant passe la charriere [la rue],
Si est assis sor la fenestre ;
Cele li enquist de son estre [lui demande de ses nouvelles]
Qui de maint barat [mainte ruse] mult savoit ;
Si li demande qu'il avoit,

Qui si soloit [avait coutume] estre envoisiez [gai],
Et des autres li plus proisiez [estimé].
La vielle avoit non Auberée :
Ja ne si fust feme anserrée
Qu'à sa corde ne la traisist [tirât].
Et li vallez lez lui [elle] s'asist ;
Si li conte tot mot à mot
Comment cele borgoise amot [il aimait]
Qui mult estoit près sa voisine.
S'ele l'en puet faire saisine [amener en son pouvoir],
.L. livres en avra.
Cele li dit : « Ja n'i faudra ;
Ja ne la savra si garder
Que ne vos face lui paller
Par tens entre l'uis et la terre :
Alez moi tost les deniers querre [chercher],
Et ge pensserai de cest huevre [à cette affaire]. »
Cil cort à une huche [un coffre] et oevre,
Où il avoit deniers assez
Que ses peres ot amassez.
Les deniers prant et si s'entorne [s'en retourne] :
Chiés Auberée tantost torne.
Si li monstre .L. livres ;
Mais il n'est mie tost delivres [quitte]
Encor i metra son escot.
« Or me donez votre surcot » [manteau],
Fait la vielle, « delivrement. »
Et cil, qui son commandement
Volt faire, sanz nul contredit
Fist ce que la vielle li dit,
Tant l'a Amors en son destroit [pouvoir].
Et ele ploie [plie] mult estroit
Le surcot, et met soz s'aissele,
Et puis se lieve de sa sele [son siège]
Et si afuble [revêt] .I. mantel cort.
Ainsi vers la maison s'en cort ;
Et fu a .I. jor de marchié
Que la vielle ot bien agaitié [guetté]
Que li sires [le mari] n'est pas laienz [chez lui] :
« Et Dieus, » fait ele, « soit caienz [céans] !

Dieus soit a vos, ma douce dame!
Ausi ait Dieus merci de l'ame
De l'autre dame qui est morte,
Dont mult mes cuers se desconforte;
Maint jor m'a çaienz honorée!
— Bien vignoiz vos [soyez la bienvenue], dame Auberée, »
Fet la dame, « venez seoir [vous asseoir].
— Ma dame, ge vos vieng veoir,
Quar de vos acointier me vueill;
Ge ne passai ainc puis [jamais depuis] ce sueil
Que l'autre dame morte fu,
Qui onques ne me fist refu [refus]
De riens que ge li demandasse.
Certes, se ge li commandasse
A faire une chose mult grief,
Ele en feïst ençois meschief,
Tant ert raemplie de biens.
— Dame Auberée, faut vos riens [ne vous manque-t-il rien]?
Se riens vos faut, dites le nos.
— Dame, » fist el, « ge vieg [viens] à vos,
C' [car] une goute a ma fille el flanc.
Si voloit de vostre vin blanc
Et .I. seul de voz pains faitiz [de ménage];
Mais que ce soit des plus petiz.
Dieus merci, ge sui si honteuse,
Mais ainsi m'engosse la teuse [m'angoisse l'état de ma fille]
Que le me covient demander.
Ge ne soi [sais] onques truander [mendier],
Ainc ne m'en soi aidier, par m'ame.
— Et vos en avrez, » dit la dame.

. . . .

Cele, qui ert bien enseignie,
Delez la borgoise s'assiet :
« Certes, » fait ele, « mult me siet [il me plaît]
Que j'oi [que j'entende] de vos si grant bien dire.
Comment se contient vostre sire ?
Vos fait il point de bele chiere?
Ha! com il avoit l'autre chiere!
El avoit mult de son delit!
Bien vorroie veoir vo lit :

Si verroie certainement
Se gisiez [si vous êtes couchée] aussi richement
Com faisoit la premiere feme. »
Maintenant se lieve la dame,
Et puis dame Auberée après,
Qu'en une chambre ilueques [ici] près
Enmedeus [toutes deux] ensanble en entrerent.
De plusors choses iluec erent :
Assez i ot et vair et gris [sortes de fourrures],
Et dras de soie et de samis [velours].
Enprès li monstre une grant cosche [couche];
Puis dist la dame : « Ci se couche
Misires, et ge lez ses flancs.
Li liz si est de fuerre blans ;
S'ot desoz [il y avait dessus] une coute pointe [courte-pointe].
La vielle ot une aguille pointe [piquée]
En .I. deel [dé] en son sercot,
Que ele desoz s'aissele ot.
Mult le tint près de son costé
Que que [tandis que] la dame de l'osté [de la maison]
Li monstroit sa besoigne tote,
Et la vielle maintenant boute [jette]
Le sercot par desoz la coute :
« Certes, » fait ele, « dès Pentecoste
Ne vi ge mais si riche lit.
Plus as assez de ton delit
C'onques n'ot l'autre, ce me sanble. »
Atant issirent de la chambre,
Et la vielle toz dis [toujours] sarmone [cause].
Maintenant la dame li done
Plain pot de vin et une miche,
Et une piece d'une fliche [petite monnaie],
Et de pois une grant potée.
Bien est la borgoise gabée [trompée]
Par Auberée, nel set pas,
Ne sa guile, ne ses baraz [ni sa ruse, ni son astuce].
Vers son ostel tost s'en revient.
Du borgois dire me covient,
Qui seus [seul] de la vile repaire [revient],
Si s'en venoit de son affaire.

.I. petit dormir se voloit :
Desoz la coute en cel endrot
Senti le surcot boçoier [faire une bosse].
Lors se commence à sozpeser.
Quar ne set que c'est qui li grieve;
Maintenant la coute sozlieve,
Si en a tret le sorcot fors.
Qui li boutast dedenz le cors
.I. coutel trés par mi le flanc,
N'en traisist il goute de sanc,
Tant durement fu esbahis :
« Halas ! » fait il, « ge sui trahiz,
Par cele qui ainz ne m'enma [jamais ne m'aima] ! »
Lors cort à l'huis, si le ferma,
Maintenant a le sercot pris ;
Quar jalousie l'a espris [saisi],
Qui est pire de mal de denz.
Dehors le remire et dedenz,
Qu'il sanble qu'achater le vueille ;
Mais il n'a menbre ne li dueille [qui ne lui fasse mal
Tant plains est de corroz et d'ire :
« Et las ! » fait il, « que porrai dire
De ce surcot ? » Et dit par s'ame
Que il fu à l'ami sa feme,
Qui son solaz ainz consanti
Que ele son costé senti.
Lors le prist et si l'estoia [le rangea],
Et puis sor le lit s'apoia [s'appuia],
Et pense que il porra faire.
Mais com plus pensse à tel affaire,
Et plus li double ses ennuiz.
Ainsi fu tant que il fu nuiz
Qu'il vit les huis clos de la rue.
Si prist sa femme et si la rue [la jette]
Par .I. huis [une porte] fors de la maison.
Cele, qui ne sait l'achoison [l'histoire],
A poi n'est de duel acorée [perde le sens].
Atant ez vos dame Auberée,
Qui de lui [d'elle] se donoit regart [la surveillait] :
« Ma bele fille, Dieus te gart ! »

Fait la vielle ; « que fais tu ci ?
— Ha ! dame Auberée, merci !
Mes sires est mellez à [brouillé avec] moi,
Mai ge ne sai dire por quoi ;
Ne sai que l'en li a conté.
Quar me faites tant de bonté
Qu'avuec moi venez chiés mon pere.
— Avoi, » fait ele, « par saint Pere,
Ge nel feroie por grant chose !
Vels tu que tes peres te chose [te gronde] ?
Si cuideroit aucun mesfait
Qu'eüsses à ton mari fait,
Ou vilenie de ton cors,
Ou qu'il t'eüst gitée fors
Ou qu'il t'eüst prise prouvée [en flagrant délit]
Et o ton lecheor [avec ton amant] trovée.
Or est, espoir [peut-être], li vilains yvres,
Il en sera demain delivres ;
Mais ge te lou [conseille] en bonne foi
Que tu t'en viegnes avuec moi,
Quar de genz sont les rues vuides.
Mielz enploias que tu ne cuides
Le pain, le vin, la char, les pois :
Ge te vueil rendre tot à pois
Le guerredon [le bienfait] et le servise,
Que tot ert fait à ta devise
Quanque tu savras [tout ce que tu voudras] demander ;
Et ne te faut que commander,
Que [Car] tu seras mult à celée [en secret]
En une chanbre destornée,
Où ja ame ne te savra,
Jusqu'à tant que tes sire avra
Trespassée tote l'ivresce. »
Maintenant la dame s'adrece,
Et la vielle à l'ostel l'enmaine.
« Bele, » fait ele, « une semaine
Porras si seürement estre,
Que ja nus ne savra ton estre [ton domicile]. »
Adonc s'asistrent au mengier ;
Et la borgoise en fist dangier,

Et dit que ja Dieu ne pleüst
Qu'ele menjast, dès que [avant que] seüst
Por quoi a ceste honte eüe.
Dame Auberée s'est teüe
A cest mot de lui preeschier.
Lors l'a menée por couchier
En une chambre iluec de joste [proche de là];
Sor blans dras et sor bone coste,
Mult l'a bien la vielle coverte.
Ne laisse pas la chanbre ouverte,
Ainz ferme bien l'uis à la clef.
De son ostel s'en ist soëf [doucement],
Et s'en vait plus tost que le pas
Au vallet qui ne dormoit pas,
Ainz torne et retorne en son lit.
Mult crient [craint] que la vielle n'oublit
Ce qu'ele li ot en couvent [ce qu'elle lui a promis].
Au cuer soupire durement,
Et s'assiet en son lit toz nus;
Puis est levez, et est venuz
A une fenestre apoier [s'appuier].
Et la viele, qui son loier [son salaire]
Volt [veut] de chief en chief deservir [mériter]
Et le vallet à gré servir,
Ne guenchist [tourne] destre ne senestre [à droite ou à gauche]
Le vallet trueve à sa fenestre,
Qui li demande qués noveles :
« G'en dirai ja bones et beles,
Quar j'ai si t'amie en mes laz [lacs]
Qu'avoir en porras tes solaz
Jusqu'à demain enprès ceste eure. »
Ei li vallez plus n'i demeure,
Que la vielle ot servi à gré :
Soëf [doucement] avale [descend] le degré,
Et puis s'en vont andui [tous deux] ensanble.
N'avoit gaires, si com moi sanble,
Que la borgoise ert endormie;
Et cil, qui dessire s'amie,
Se deschauce et si se despoille :
« Dame, » fait il, « et s'el s'orgueille [a honte],

Et s'el crie, que dirai gié ?
Ouvrer vueil par vostre congié,
Quar bien m'avez rendu mon droit.
— Ge te conseillerai à droit. »
. . . .
. . . .
. . . « Bele, traez vos ça,
Quar ge sui vostre doz amis
Que vos avez en dolor mis.
Mais tant ai fet, la Dieu merci,
Que tote seule vos ai ci
Dedenz ceste chanbre enserrée :
Mult vos avoie desirrée.
— Par foi ! » fet ele, « rien ne vaït,
Que ge crierai ja si haut
Que tost sera ci acorue
Tote la gent de ceste rue.
— Certes, » fait il, « rien ne vos monte ;
Quar ne seroit fors vostre honte. »
. . . .
La borgoise ne set qu'el face :
Mielz li vient il estre en repos,
Qu'ele puet acueillir tel los
Par les voisins et tel renom
Qu'el n'i avroit se honte non [sinon honte].
Mult asoaige [se calme], mult apaise.
Au matin, quant l'aube est crevée,
S'est mult tost levée Auberée ;
Si atorne [elle prépare] au mielz qu'ele por
Char de porc et chapons en rost.
Atant sont assis au mengier,
N'i a nul qui face dangier :
Ainz menguent assez et burent ;
Et anbedui [tous deux] en gré reçurent
Le service dame Auberée.
Et quant ce vint à l'enserée [au soir],
Que li solaus [le soleil] à son droit torne.
Dame Auberée lor atorne
Ce qu'ele sot que lor est bon,
Qui tot n'estoit mie du son.

Cele nuit ont assez soulaz :
Ambedui jurent braz à braz,
Onques de veillier ne finerent [ne cessèrent],
Tant que les matines sonnerent
A Saint Cornil en l'abaïe.
Tantost com ot la cloche oïe [entendu]
Dame Auberée, si s'esveille,
Puis si se vest et apareille,
Et vint au lit où cil se gisent.
Qui lor amor entredevisent :
« Or sus, » fait ele, « bele fille,
Si en irons à Seint Cornille,
Entre moi et toi au mostier :
Dès or avroies tu mestier [désir]
Que tes sire à toi s'acordast. »
Li vallez mult l'en destornast [l'en aurait bien détournée],
Mais il ne l'ose contredire,
Et la vielle li prant à dire :
« Lai moi [laisse-moi] à mon talent [à ma guise] ovrer :
Encor i porras recouvrer
A t'amie et à ton deduit. »
Auberée ot chandoiles uit [huit],
Dont chascune ont plus d'une toise :
Entre Auberée et la borgoise
Se sont issues de l'ostel.
Au mostier vont devant l'autel
Nostre Dame et devant l'ymage.
Auberée, qui mult fut sage,
Fait la dame couchier à terre.
La vielle ot faites .IIII. croiz ;
En une lanpe où feu ardoit
Les chandoiles que el avoit
A alumé de chief en chief.
L'une des croiz li met au chief,
Et l'autre as piez, et l'autre à destre,
Et la quarte mist à senestre ;
Puis vient à lui, si l'aseüre :
« N'aiez de paor nule cure,
Et gardez comment qu'il aviegne,
Ne vos movez [ne bougez pas] tant que reviegne,

Ainz gisez ci endementiers [pendant ce temps-là].
— Dame, » dit ele, « volentiers. »
Ainsi la dame iluec s'atorne,
Et la vielle sa voie torne [se dirige]
A l'ostel au borgois tot droit,
Qui dolenz por sa feme estoit,
Si qu'il ne se set conseillier.
Et cele, por lui esveillier,
Vint cele part et hurte et boute [pousse];
Et cil, qui oreille et escoute,
Qui mult vosist [voudrait] tel chose oïr
Dont il se poïst esjoïr,
Tantost [aussitôt] son huis ovrir commande.
Et dame Auberée demande
Maintenant qu'ele entra laienz [là] :
« Où est, » dist ele, « li noienz,
Li failliz, li mal ensaigniez ?
— Dame Auberée, bien viegnoiz, »
Fait il ; « que volez à ceste eure ? »
Cele a respondu : « Ne demeure :
Ge te dirai, lasse [malheureuse], mon songe.
Anuit songai .I. mult grief songe,
Que de peor m'en esveillai ;
Vesti moi et aparellai,
Que [Car] du songe fui [je fus] esbaïe.
Au mostier, dedenz l'abeïe,
Trés devant l'autel Nostre Dame,
Illueques vi gesir ta feme
Devant l'autel tote estandue.
Tote en ai esté esperdue,
Quar ge ne sai que ce puet estre.
Au chief, au pié destre, au senestre,
Vi chandoiles [des cierges] iluec ardant [brûlant] ;
Iluec vit ta fame gisant
Devant l'autel à oroison.
Trop en as fait grant mesprison ;
Si en batras encor ta goule :
I deüst ele estre si seule
Feme qui si bele forme a ?
De la mein Dieu qui te forma

Soies tu seignie, Auberée !
G'en sui tote desesperée.
Si le tieng à mult grant merveille
De cest affaire qu'ainsinc veille
De ce tendrun qui hier fu née,
Qui deüst [devrait] la grant matinée
Çaienz dormir soz sa cortine ;
Et tu l'envoies as [aux] matines !
As matines ! lasse pechable !
De la mein Dieu esperitable
Soie ge, » dit ele, « saignie
Et beneoite et porseignie !
Vielz la tu [veux-tu] faire papelarde ?
Mal feu et male flamme l'arde,
Qui juesne feme ainsi envoie ! »
Ainsi la vielle le desvoie [le détourne]
Du mal pensser que ses cuers ot ;
Se ne fust ce por le sercot,
Ja n'i penssast mais se bien non,
Mais toz jors ert en soupeçon.
Fait le borgois : « Dites vos voir [vrai]?
— Levez sus, si porrez veoir, »
Fait li vielle, « se ge vos ment. »
Cil se lieve delivrement,
Que [car] n'a cure que plus i gise.
Andoi s'en vienent à l'yglise ;
Iluec a sa fame trouvée,
Si comme l'ot dit Auberée,
Et li borgois vers lui se trait [va vers elle],
Que la vielle li ot retrait.
Par la mein contremont [debout] la drece,
Puis li a dit que par yvrece
A il fait tele mesprison.
Endui en vienent en maison ;
Si se couchierent de rechief.
La borgoise cuevre son chief,
Qui de dormir avoit talent [désir].
Mult li est poi du maltalent
Que ses sires avoit eü,
Quant il n'en a riens plus seü ;

Et li mariz d'autre part cuide [croit]
Que sa feme ait la teste vuide
Et de veillier et de plourer,
Et que puis ne fina d'ourer [de prier]
Devant l'autel et nuit et jor,
Et depria por son seignor.
Ainsi lez sa feme se jut
Li borgois tant que jor parust.
Quant li soulaus [soleil] en haut se hauce,
Li borgois se vest et se chauce,
Et laist sa feme qui se gist.
Maintenant de son ostel ist [sort]
Et saigne [signe] son vis et son cors,
Et dame Auberée saut [sort] fors,
Et si [elle] s'escrie à haute voiz :
« .XXX. sols ! la veraie croiz !
Or ne me chalt [peu m'importe] que ge plus vive !
.XXX. sols ! dolente chaitive !
.XXX. sols, lasse ! que ferai ?
.XXX. sols ! et où les prandrai ?
Dieus ! ge sui trop maleüreuse !
.XXX. sols, lasse doleruse !
Or m'est il trop mesavenu ! »
Estes vos [voilà] le borgois venu.
Dame Auberée veü l'a ;
Si crie encor et ça et là :
« .XXX. sols, lasse ! .XXX. sols !
Or venra çaienz li prevoz,
Si prandera ce pou [le peu] que g'ai :
C'est le songe que je songai.
— Dites moi, se Dieu vous aïst [si Dieu vous aide], »
Faist li borgois qui s'esbahist,
« Por quoi vos faites si grant duel.
— Par mon chief, » fait ele, « mon vuel, »
Fait ele, « ge le vos dirai ;
Ja de mot ne vos mentirai.
.I. vallet vint ci avant hier ;
Por recoudre et por affaitier [arranger]
Si me bailla .I. sien sercot,
Que rompu ot à un escot

Ne sai .III. escureus ou quatre.
Ge le pris, si m'alai esbatre
A tot le sercot recousant,
C'un poi me sentoie pesant.
Ainsi à [avec] tote ma couture
M'en issi par mesaventure
Celui jor fors de mon ostel ;
Mais cheü m'est de mon chetel [je me trouve en mauvaise posture],
Quant ge ai mon surcot perdu,
Dont j'ai si mon cuer esperdu
Que ge ne sai où ge me sui.
Que ferai se ge ne m'enfui,
Que ge n'en sai nul autre ensaigne
Ne ge ne truis [trouve] qui le m'ensaingne ?
S'en le me velt ainsi noier,
G'en ferai escommenier
Diemanche à toz les mostiers.
Il ne m'estoit or nus mestiers [nul besoin]
De recevoir si laide perte.
Beaus sire, or oez chose aperte [vraie] :
Se Dieus me doint [m'accorde] veoir Noël,
G'ai laissié pendre mon deel [mon dé]
Avuec l'aguille en cel surcot
Dont ge sui, lasse ! à tel escot,
S'ainsi rendre le me covient.
Et li vassaus [le jeune homme] chascun jor vient,
Si m'angoisse et si me demande
.XXX. sols et le surcot rende ;
Mais de rendre sui esgarée.
— Or me dites, dame Auberée :
Fustes vos pieça [il y a quelque temps] en maison ?
— Oïl, sire, par achoison [pour le motif]
D'avoir .I. petit de relief [des restes],
Que [car] ma fille avoit mal el chief [à la tête].
Ce fut avant hier, or me menbre [je m'en souviens]
La dame trouvai en sa chanbre,
Qui ilueques pignoit [peignait] son chief.
En .I. lit vi de chief en chief
Estandue une coute pointe ;
Onc de mes elz [yeux] ne vi si cointe [si jolie].

Tant i musai iluec de joste [à côté]
Que m'endormi sor cele coste,
Et que la dame se leva,
Qui volentiers m'apareilla [me prépara]
Ce que demandé li avoie;
Et lors si me mis à la voie.
Ainsi icelui jor avint;
Mais ne sai, lasse! que devint
Le sercot, fors tant que je fuse
Que ge l'oubliai sur la cousche. »
Quant li borgois ot les noveles,
Mult li furent plaisanz et beles;
Mais se il trueve le deel
Onc n'ot tel joie en son aé
Com il avoit se il le trueve.
Tart li est qu'il voie la prueve.
Atant à son ostel s'en vait [s'en va];
Une huche oevre, fors l'en trait
Le surcot que il ot charchié;
Et quant il trova atachié
Le deel à tote l'aguille,
Qui li donast trestote Puille [Pouille]
N'eüst il pas joie graignor [plus grande] :
« Por Dieu, » fait il, « le mien Seignor,
Or sai ge bien certainement
Que la vielle de riens [en aucun point] ne ment,
Que [car] j'ai trouvée la costure. »
Ainsi fu liez [joyeux] de s'aventure
Li borgois, et bel s'en deporte;
Et dame Auberée raporte
Son surcot, si s'en delivra.
Ainsi la vielle delivra
Le borgois de mauvais pensser,
Que puis ne se pot apensser.
Quant il du surcot fu delivres,
Et cele ot les .L. livres,
Bien ot son loier [salaire] deservi [mérité] :
Tot .III. furent en gré servi.
Par cest flabel [fabliau] vos vueil monstrer
Por poi puet on feme trouver

Qui de son cors face mesfait,
Se par autre feme nel fait.
Tele est bien en sa droite voie,
Se feme velt qui la desvoie [fasse se mal conduire].
Qu'el seroit nete, pure et fine.
Ainsi nostre flabeaus define.

DES .III. CHEVALIERS ET DEL CHAINSE [DE LA ROBE]

PAR JACQUES DE BAISIEUX

Il est réconfortant, parmi tant de fabliaux immondes, où la femme est avilie et l'amour abaissé au niveau de la plus basse sensualité, de découvrir un récit comme celui qu'on va lire. Pour prouver son amour à sa dame, un chevalier consent à aller au tournoi sans autres armes défensives qu'une robe blanche que celle-ci lui a envoyée. Sans frémir, il voit, sous les coups qu'il reçoit, le fin tissu devenir pourpre. Mais celle qu'il aime est digne de lui, et, dès qu'il l'en priera, sous les yeux étonnés de son mari et de ses hôtes, elle osera porter sans effroi, héroïque aveu de son amour, la robe sanglante.

Il avint c'une gentis [noble] dame
N'avoit plus bele en un roiame [royaume],
Ne plus large ne plus cortoise ;
Contesse n'estoit ne Duchoise [duchesse],
Mais ele estoit de haut parage ;
Prise l'avoit par mariage
Uns bachelers [jeune homme] de bone afaire.
Laiens avoit mut grant repaire [assemblée]
De chevaliers, car riches ere,
Cortois et larges despendere [dépenseur] ;
Il n'estoit mie tornoyeres [coureur de tournois],
Mais il estoit bons herbegieres [hôte] ;
En grans mangiers et en grans dons
Despendoit [dépensait] le sien li preudons ;
De ses voisins avoit bon pris [grande estime].
En icele marche [dans cette province] avoit pris
Et criet un tournoiement ;
Laiens prisent herbegement [prirent logement]

Troi chevalier qui i aloient;
D'amis et d'avoir mut valoient
Li dui, et ausi de prouece [de courage];
Mais li tiers n'ot pas grant richece,
De certe n'avoit k'au tornois
Douz cens livrées, ne tornois
Ne li eschapoit k'il n'i fuist.
Il ne cremoit [craignait] acier ne fust [bâton],
Cant [quand] il avoit la teste armée.
Tot troi ont la dame enamée [aimée],
U il [priée] l'ont fausement proyée.
La dame s'amor otroyée
N'a à nul d'iaus ne escondite;
Non porcant [cependant] mainte raison dite
Li a li plus riches des trois.
Por s'amor se fait mut destrois,
Lui et son pooir li presente :
« Ha, » dist il, « duce dame gente,
Mon cuer, mon cors, ma mort, ma vie,
Sor vo voloir n'aroie envie
De mon greffre [mon stylet] lessier sechier,
Mors sui et si, dame, se chier
Ne m'aveis tant ke m'amur prendre
Vuelhiés, sans le vostre au mains [au moins] rendre,
Car vostre amur ne requier mie [je ne demande pas] :
Petit vail [ma valeur est petite] por avoir amie
Si bele, si bone et si sage.
Dame, humiliiés vo corage [votre cœur]
Tant k'ensi soie recheüs ;
Por vos serai si preus veüs
K'en cortoisie et en largece
Florira et en grant proëce,
S'à vos suis par vo gré amis. »
Chascuns des autres douz [deux] a mis
Son cuer, sa pensée et s'entente
Au faire proyere aussi gente ;
Al miez k'il sorent l'ont requise,
Et la dame fu si aprise
Ke sagement s'en departi [s'en sépara].
Au matin sont d'iluec parti,

Car l'endemain dut [devait] tornois estre [avoir lieu];
A son hostel et à son estre
Ala cascuns [chacun] teil k'il l'avoit.
La dame, ki asseis [assez] savoit
De bien, un sien blanc chanse [robe de dessous] a pris
A son escuier bien apris,
En cui [qui] avoit mut grant fianche [confiance],
A fait do chanse delivrance [a donné la robe],
Et li dist k'al tornoi en voise [s'en aille]
Purement et sans faire noise [de bruit] :
« A cel chevalier le me livre [donne-le] »
Et li noma ; « di lui, se vivre
Vuet, si k'il dist, en mon service,
Demain veste cest chanse riche
Al [Au] tornoi, sans autre armeüre
Fors son hiame et chacheüre [chaussure]
De fer, et espée et escut.
S'il le prent et il l'a vestut
Al tornoi ensi faitement [de cette manière],
Retorne à moi isnelement [rapidement].
S'il ne le prent, va à celui, »
Son non li dist, « di li ke lui
Envoie cest chanse en tel guise
Ke je à cestui [au précédent] te devise.
S'il nel rechoit, [reçoit] al tier [au troisième] le porte ;
C'est chil ki parla à la porte
Huy main [le matin] à toi derrainement [le dernier];
De par moi di li ensement [de même]
K' [ce que] aus autres dous t'ai rové [je t'ai demandé] dire. »
Chil prent le chanse, atant s'atire,
Vers le tornoi acuet sa voie [il se dirige];
Celui [à celui] le balhe [il le donne] u [à qui] on l'envoie;
Sens mesprendre [sans se tromper] dist son message.
Li bachelers rechut le gage
Et dist k'al tornoi s'en parra,
Tant fra d'armes c'on en para [parlera],
Por l'amur de sa dame chiere.
Un poi après, baisant la chiere [baissant le visage],
Entre ses compangnons repaire [il revient];
Paors [la peur] li palist son viaire [son visage],

Tant crient [craint] la jornée et resongne.
Proëche li dist et tesmogne
C'on ne doit pas avoir sans paine
Amur de dame soveraine ;
Amurs de fauseté l'eucuse [l'accuse]
Cant le voloir celi [de celle] renfuse
A cui si amis se faisoit ;
S'il rent le chanse, il mesfaisoit [se conduisait mal].
Paors le revient assaillir
Et li dist k'à l'amur faillir
Le covient, comment k'il en prengne ;
S'il avient ke le chanse prengne [prenne],
Mors est, si à l'amur fara ;
Nel prende pas, miès li venra
K'ilh vive et à amie failhe [qu'il manque].
Ensi est ses cuers en batailhe
Et ne sait u laisier u faire.
En la fin paors tant le maire [le domine]
Ke le chanse al valet rendi.
Al secunt chevalier tendi
Li escuiers la main et donne
Si ke ne s'en perchut [s'en aperçut] personne ;
En teil guise et en teil maniere
Le rechut, et renvoie arriere,
Ke chil devant le renvoia.
L'escuiers le chanse ploia,
Al tierc [au troisième] chevalier est venus
Et li offre ; là retenus [gardé]
Est li chanses mut liement [joyeusement],
Et dist ke le commandement
Sa dame volentiers fera ;
Do chanse miès [mieux] armeis sera
Ke de nule arme k'il avoit.
Son palefroit, dont plus n'avoit,
Done à l'escuier, et li rueve [lui demande]
Ke lues [qu'aussitôt] ù il sa dame trueve,
Ke de par lui grasces li rende
Do bel don, et k'ele en gré prende [prenne]
Ce k'il pora d'armes ens [là, au tournoi] faire.
La nuis s'en va, li jors esclaire ;

Hiraut [les hérauts] crient : « Lachiés, lachiés ! »
Li chanses estoit enbrachiés
Do bacheler estroitement,
Baisiet l'avoit mut dolcement
Plus de mile foies la nuit,
Et dist bien, anchois k'il anuit,
Fera ens d'armes tel jornée
C'onques ne fu à nul jor née
Dame por cui tele fuist faite.
Mut s'esjoïst et se rehaite [se réjouit]
Et loie amur kant tant l'oneure.
Coardise, en cui paürs neure,
Le ramentoit [lui rappelait] d'aciers les brans [les épées]
Dont il aura trenchiés les flans :
Des espales et des costeis
Onques mais [jamais homme] ne rechut coz tez [de tels coups]
Bachelers, con rechiveras [comme tu en recevras];
Ta proëche deceveras,
Por la biele [pour rien] et por truferie [plaisanterie]
Morte est ta char, t'ame perie ;
Dieu et le siecle pers [tu perds] ensamble. »
Toute la chars fremist et tramble
De ce ke paür li raconte,
Mais ses cuers noiant n'i raconte
A cui couste riens la bensongne.
Amurs li dist et li tesmogne
K'al chanse vestir aquerra
Tel joie k'autre ne querra ;
Ele li mostre conpangnie
De bele dame et d'ensengnie,
Duz regars, acolers, biaz rires
Et baisiers, ki n'est pas li pires,
Sage parler et enbrachier ;
S'en doit faire sa char achier [hacher]
Por tant de desduis [de plaisirs] rechivoir.
Or perchoit il que decevoir [tromper]
Le vet paürs et coardise.
D'autre part proëche l'atise [l'excite]
Et li dist, ke s'ensi astoit
Ke il le chanse ne vestoit,

C'à blame li seroit torné;
S'il avoit son cors atorné
Si k'avoir ne peüst grevance [blessure]
Por cop d'espée ne de lance,
Petit pris d'armes doit aquerre;
Mais s'il est en pieche de terre
Mal montés à pou d'armeüres
Et il ose colées [des coups] dures
Rechivoir et son pooir rendre,
S'il ne fait fiancher ne rendre
Autrui, por ce ne pert il mie
Pars d'armes ne grasce d'amie,
Se si jugor jugent droiture.
Ensi proëche l'asseüre
Et de bien faire li enorte.
Amurs l'enhardist et conforte
Tant ke del chanse li changiers [échanger la robe]
Al plus trés fort haubert d'Angiers
Ne li plairoit, et se seuist
K'à sa dame ausi bien pleuist,
Ke le chanse d'avoir vestu.
Trop a à l'armer arestu [s'est arrêté],
Ce li samble; les chauces lace,
L'espée chaint [ceint], l'escut enbrache,
Monte à cheval, son elme [son haume] a prise;
Por pou ke ses estriers ne brise,
Si s'afiche sus à l'esmuevre;
Por sa dame tel cuer [courage] recuevre
K'il ne crient mort ne bleceüre.
Vers son content tot l'ambleüre [à l'amble]
Sen va, en l'escut enbuisiés [caché].
Ses contraires [ses adversaires] a si buisiés [frappé]
Al branc d'achier et tant malhiés [heurté]
Ke lor escus a detalhiés [mis en pièces],
Lors habiers ros [hauberts rompu], et enbareis [faussé]
Lor hiames [leurs haumes] : ja ert debarreis [en lambeaux]
Ses chanses et mut depechiés [dépecé],
Et s'ert ses cors forment [fortement] blechiés,
Mais li cuers noient ne s'esmaie [ne prend peur];
Il ne sent angoisse de plaie

Ki li seit [lui soit] à l'espée faite;
Tout adès a la main entaite [attentive]
De lui al branc asseürer
Se sés cors peuist endurer
Ce ke li cuers oisaist emprendre,
Tous les covenist à lui rendre.
Adès [aussitôt] est en la plus grant presse,
De cos mengier son chanse anesse
Et d'autrui armes paist s'espée [se repait];
Tant a le char par lius copée
Ke tout li chanses en sanc bangne [baigne].
Chascuns ki l'aperçoit l'espargne,
Mais ce n'est pas par son voloir;
Ce li fait plus le cuer doloir
K'il ne trueve ki sor lui fiere [frappe],
Ke de ses plaies la haschiere.
De content en content s'acointe.
Adès li membre de s'acointe
Ki le chanse li ot tramis.
Bien s'est maintenus con amis
Tant fu ferus et tant feri
Ke mut de sa force peri.
Par tot le tornoi l'aventure
Conoist on k'il n'a armeüre
Fors ke le chanse seulement.
En .XXX. liés crueusement [cruellement]
Fu navreis, mais ne recroit mie [s'avoue pas vaincu];
Toute jor maintient l'eskermie [l'escrime]
Tant ke li tornois fu espars [prit fin].
On li done, de totes pars,
Le pris do tornoi, et en voie
Chascuns à l'hosté le convoie [l'accompagne].
Il fait ses plaies remuer [examiner];
Por mal k'il ait ne puet muer
Ke ce chanse garder ne face,
Tout ensi ne vuet oster tache;
Ne le donroit por tot à perdre,
Ce jure il par le roi celestre.
Chascuns qui l'ot, mut s'en merveille.
Li escuiers soi rapareille,

Ki le chanse avoit aporté ;
A sa dame a mut enorté
K'ele pense do chevalier
Ki par s'amur est contralhiés
Tant k'il a del tornoi le pris,
Mais tant a le cors entrepris
De plaies ke niens est de vie :
« Lasse, » dist elle, « s'ilh devie [s'il meurt],
Je serai de sa mort copable ;
Il a miés fait son dit estauble [il a mieux confirmé sa promesse]
Ke li autre dui [les deux autres] ki plus dissent.
— Dame », fait chil, « le chanse prisent [prirent],
Mais ne l'oserent retenir. »
L'escuiier fait sovent venir
La dame al chevalier plaiiet [blessé];
Tout son despens [toute sa dépense] li a paiiet
Et son amur li a donée.
Chis [le] dons a la plaie sanée [guérie]
Al chevalier, ki plus li grieve ;
Por un petit k'il ne se lieve
Contre le duch cop desiré.
Li autre dui sont mut iré [courroucé],
Cant ilh le chanse refuserent ;
En lor cuer forment s'en blamerent,
Non pas sor tot por le damage
De l'amur de la dame sage ;
Mais, por ce ke mains [moins] sont hardi
Ke chil ki del prendre enhardi,
Chascuns se tient à engeneis.
Li bachelers fut près saneis [guéri]
Des plaies k'al tornoi a prises.
  Li maris à la dame aprises
Avoit beles cors à tenir ;
Encor les voloit maintenir [garder chez lui],
Car pas n'iert apovris d'avoir.
Il li prent volonteis d'avoir,
Sor son fiez et sor ses tenures [ses fiefs],
Festes de jostes, d'aventures ;
Tant porcacha k'eles i furent
Toutes planieres ; .VIII. jors durent.

Après i out tornoiement,
Là ont donné main parement
Et main mangier [diner] cortois et riche.
Li bachelers n'ot pas cuer chiche,
Ki à la dame estoit maris ;
Largece amoit plus ke Paris
N'amaist onkes nul nul jor Helaine ;
Cort tint ki ne fut pas vilaine.
Tot chil ki vorent i mangierent
Et orent kant k'il sohaidierent [souhaitèrent],
Tant ke por boire et por mangier.
La feme al seignor del mangier
Servi, o li [et avec elle] maintes puceles.
Li chevaliers plaiiés [blessé] noveles
Sout ke [sut que] la dame sert à table
A sa cort ki est honerable.
Son chanse errament [sur le champ] li renvoie
Par son escuier, et li proie [il la prie]
Ke por l'amur de li le veste,
Tant k'ele ait servi à sa feste,
Desore toz ses paremens ;
Ce li ert mut aligemens [allégement].
Li escuiiers le chanse a pris ;
A la dame, con bien apris,
Dist son message sans mesprendre [rien y changer].
La dame tent sa main por prendre
Le chanse ki mut ert solhiés [souillé],
Et dist, por ce k'il est moiiniés [mouillé]
Dou sanc à son ami loiaul,
Tient ele à parement roial
Le chanse, car ors fins ne pieres
Ne poroient estre si chieres
Ke li sanc dont il estoit tains [trint],
Et dist ke le vestiroit ains [avant]
K'ele tenist vin ne viande,
Puis ke ses duz [son doux] amis li mande.
Lors l'acole de bon corage [elle le baise de bon cœur],
Après le vesti. Or ne sa ge [je ne sais pas]
Liqueis [lequel] d'iaus dous fist plus grant choze
L'uns por l'autre ; chascuns l'en cose

De trestoz chiaus k'ele a servi
Et dient k'ele a deservi [mérité]
C'on li face grand désonur,
Car ele l'a por faire onur
A aucun chevalier vesti.
Il sevent bien trestot cesti [tous ceux-là]
Ke ses sires ne porsuit armes ;
Trestot plerent à chaudes larmes
Por ce ke hors del sens le quident [ils la croient].
Cant ont mangié, sa sale vuident,
Es gardiens vont esbanoiier [se réjouir].
La dame al chanse reploiier
Et al regarder met s'entente.
Mut en fu à son seigneur ente [colère],
Mais il ne fist semblant ne chiere ;
On ne l'en vit muer [changer] maniere,
Ne mains parler ne mains taisir.
  Or prie Jakes de Basiu
As bacheliers et as puceles,
As dames et as damoisieles
Et as chevaliers ensiment [également],
K'il fachent loial jugement
Liqueis d'iaz [d'une] fist plus grant emprise :
U chil ki sa vie avoit mise
En aventure amant sa dame,
U cele ki honte ne blame
Ne cremi [ne craignit] tant ke lui irer :
Por s'amur s'ala atirer [se revêtir]
Del chainse, si c'ai dit deseure ;
Jugiés droit, k'Amurs vos honeure.

LE LAI D'ARISTOTE

Il est inutile d'insister sur les mérites de ce fabliau, l'un des plus connus et des plus beaux de tous ceux qui nous sont parvenus, et dont le succès, au moyen âge, fut si prodigieux, qu'on peut voir, sur les bas-reliefs de certaines de nos vieilles abbayes, la jeune princesse hindoue, un fouet à plusieurs lanières à la main, chevauchant gaillardement le philosophe Aristote, empêtré dans sa longue robe de docteur. Il se dégage de ce conte un scepticisme profond à l'endroit des préceptes de la morale humaine. Rien ne prévaut contre les forces alliées de la Nature et de l'Amour. La vieillesse n'a pas le droit de réprimander la jeunesse, puisque, comme elle, elle est sans défense contre les assauts de la passion.

De biaus mos [mots] **conter et retrere** [rapporter]
Ne se doit on mie retrere,
Ainz doit on volentiers entendre
Biaus mos, quar on i puet aprendre
Sens et cortoisie en l'oïr [à les entendre],
Dont bien se doivent esjoïr
Li bon, quar c'est droiz et coustume;
Mais li mauvès en font l'enfrume [la moue]
Esraument [aussitôt] **que il dire l'oent** [l'entendent],
Qu'aussi com li bon [les gens de bien] **le bien loent** [louent],
Et vont la bone gent prisant,
Les despisent [les méprisent] **li mesdisant**
Quant il pis ne lor pueent [peuvent] **fere;**
Quar envie est de tel afere
Qu'ele maint [demeure] **tout adès el cuer**
De ceus qui sont mis à tel fuer [prix]
Qu'il n'oent [n'entendent] **de nului bien dire**
Qu'il ne le vueillent contredire.
Si me merveil por qoi lor poise [cela leur fait de la peine].
Gent felonesse et peu cortoise,
Por quoi metez vous sor autrui

Vostre mesdit et votre anui ?
Ci a trop povre escusement [excuse];
Vous pechiez .II. fois mortelment :
L'une est de mesdire entremetre,
Et l'autre si rest [reste] desus metre
Vostre mesdit, vo felonie.
Certes c'est crueus vilonie,
Mais envie point ne s'estanche.
Je ne vorrai faire arrestance
Ne demorer ici endroit :
Ge croi que petit me vaudroit
De blasmer les crueus felons
C'on puet apeler Guenelons [Ganelons],
Qui retenir ne se porroient
De mesdire, s'il ne moroient,
Tant i sont mis et afetié [appliqués].
Or, revendrai à mon tretié [traité]
D'une aventure qu'emprise [entreprise] ai,
Dont la matere mout prisai
Quant je oi [j'eus] la novele oïe,
Qui bien doit estre desploïe [développée]
Et dite par rime et retraite
Sanz vilonie et sanz retraite,
Quar oevre où vilonie cort
Ne doit estre noncie à cort ;
Ne jor que vive en mon ovrer [travail]
Ne quier [je ne cherche] vilonie conter,
Ne ne l'empris, ne n'emprendrai ·
Ja vilain mot n'entreprendrai
En oevre n'en dit que je face ;
Quar vilonie si defface
Tote riens [toute chose] et tolt [lui enlève] sa savor.
Ne ja ne me ferai trovor [trouvère]
De nule riens en mon vivant
Où vilains moz voist arrivant,
Ainz dirai de droit examplere
Chose qui puist [puisse] valoir et plere ;
C'ert en leu de fruit et d'espece.
Nous trovons que li rois de Grece
Alixandres [Alexandre], qui tant fu sire,

Et a tant prince moustra s'ire [montra sa colère]
Por aus [eux] abessier et donter
Et por lui croistre et amonter,
Ce li fist larguece sa mere
Qui a toz avers [à tous les avares] semble amere
Et douce a toute large gent ;
Quar tant comme avers aime argent,
Le het [hait] larges à soustenir,
Por ce que biens n'en puet venir
Por tant qu'il soit mis en estui
Onques n'ot pooir sor cestui [sur Alexandre].
Riens qui venist d'argent ne d'or,
Ainz fist de chevaliers tresor.
Ce ne font pas li autre prince ;
Quar chascuns recoppe [retranche] et recince [échange]
Et muce [et cache] et repont [et serre] si le sien,
Hennor [honneur] n'en a ne autre bien.
Cil que on apele Alixandre
Recuilli por par tot espandre [répandre, dépenser],
Tot ot, tot prist et tot dona,
Quar a largece abandona
Li frans por mielz son pooir faire.
Repairier [revenir] vueil a mon afaire.
Li bons rois de Grece et d'Egite [d'Égypte]
Avoit desouz ses piez sougite [sujette]
De novel Ynde [Inde] la major [la grande] ;
S'iert [il était] là demorez à sejor.
Et, se vous me volez enquerre [demander]
Por qoi demoroit en la terre
Si volentiers, et tenoit qoi [se tenait en repos],
Bien vos dirai reson por qoi.
Amors, qui tout prent et embrace
Et tout aert [saisit] et tout enlace,
L'avoit ja si es braies mis
Qu'il ert devenuz fins amis,
Dont il ne se repentoit mie,
Quar il avoit trovée amie
Si bele comme à souhaidier.
N'avoit cure d'aillors plaidier
Fors qu'avoec li manoir [rester] et estre.

Bien est amors et sire et mestre
Quant du monde le plus poissant
Fet si humble et obeissant
Qu'il ne prent nul conroi [souci] de lui,
Ainz s'oublie tot por autrui.
C'est droiz, qu' [car] amor est de tel pris
Que, puis qu'ele a .I. home pris,
N'i doit avoir nul desroi [dommage],
Qu'autant a amors sor un roi
De droit pooir, ce est la somme,
Comme sor tout le plus povre homme
Qui soit en Champaigne n'en France,
Tant est sa seignorie franche.
  Li rois avoec s'amie maint [reste] ;
S'en parolent [en parlent] maintes et maint,
De ce qu'il en tel point s'afole
Et qu'il maine vie si fole,
Que il d'avoec li ne se muet [ne bouge]
Com cil qui amender [guérir] nel puet.
Ainsi le velt [veut] amors et cele
Qui l'a point [atteint] d'ardant estancele ;
D'ardant estancele l'a point
Cele qui si l'a mis à point.
Por quant ele n'en est pas quite,
Ainz est si partie la luite [lutte]
Que je n'en sai le meillor prandre,
Car de quanque cuers puet esprandre,
Rest la pucele enamorée,
Et si fait iluec demorée,
Ce n'est mie molt grant merveille,
Puis que volentez li conseille ;
Il li covient, ce n'est pas doute,
Parfornir [accomplir] sa volenté tote,
Ou il defferoit le commant
Qu'amors commande à fin amant.
Molt de sa gent parler n'en osent,
Mès tant par derrière l'en chosent [en blâment]
Que ses mestre [son maître] Aristote l'ot [l'entendit].
S'est bien resons qu'il li deslot [déconseille] ;
Belement à conseil l'a mis ;

Si dist : « Mar [à tort] avez deguerpis [abandonné]
Toz les barons de vo roiame
Por l'amor d'une estrange [étrangère] fame. »
Alixandres li respondi
Tantost com dire li oï :
« Quantes en i covient il donques ?
Je cuit [crois] que cil n'amerent onques [jamais]
Qui fol m'en vorroient clamer,
C'on n'en puet c'une seule amer
Ne n'en doit pas droit plere c'une,
Et qui de ce home rancune [blâme],
S'il maint là où ses cuers li rueve [lui commande]
Petit d'amor dedenz li trueve. »
Aristotes, qui tout savoit
Quanques droite clergie [science] avoit,
Respont au roi, et si li conte
C'on li atornoit à grant honte
De ce qu'en tel point se demaine
Que toute entiere la semaine
Est avoec s'amie et arreste,
Qu'il ne fet ne solaz [ni plaisir] ne feste
A sa chevalerie toute ;
« Je cuit que vous ne veez [voyez] goute,
Rois, » dit Aristotes ses mestre,
« Or vous puet on bien mener pestre
Tout issi [ainsi] comme beste en pré.
Trop avez le sens destempré [dérangé],
Quant por une meschine [jeune fille] estrange
Voz cuers si durement se change
C'on n'i puet mesure trover.
Je vous vueil proier et rouver [demander]
A deporter de [abandonner] tel usage,
Quar trop i paiez le musage [la folie]. »
Ainsi chastoie [réprimande] son seignor
Maistre Aristotes por s'amor,
Et li rois débonnairement
Li repondi honteusement
Qu'il s'en garderoit volentiers
Comme cil qui ert [était] siens entiers.
Alixandres ainsi demeure,

Et atent maint jor et mainte eure
Qu'à s'amie ne va n'aproche
Por le dit et por le reproche
Qu'il oï [entendit] son mestre reprendre,
Mès sa volentez n'est pas mendre [moindre];
Encor n'i voist il comme il seut,
Mès mieus l'aime ore et mieus li veut
Que il ne fist à nul jor mais.
Paor de mesprendre et esmais
L'en font estre son gré tenir;
Mais il n'a pas le souvenir
Laissié ensanble avec la voie,
Qu'amors li ramenbre et ravoie [rappelle]
Son cler vis [visage], sa bele façon
Où il n'a nule retraçon [reproche]
De vilenie ne de mal,
Front poli plus cler de cristal,
Beau cors, bele bouche, blond chief.
« Ha! » fait-il, « con à grant meschief
Vuelent tote gent que ge vive!
Mes maistres velt que ge estrive [combatte]
Vers ce qui enz el cuer me gist.
Tant me destraint, tant me sogist [soumet]
Autrui grez que m'en tieg [tiens] por fol;
Quant por autrui voloir m'afol,
Ce est folie, ce me sanble.
Mes maistres et mi home ensanble
Ne sentent pas ce que ge sent,
Et se ge plus à aus m'asent [m'accorde avec],
Tot ai perdu, ce m'est avis.
Vielt amors vive par devis [que je vive par règle]?
Nenil, mais à sa volenté. »
Ainsi s'est li rois démenté [lamenté],
Puis s'en torna veoir celi [celle]
Qui molt li plot et abeli.
La pucele est en piez saillie [sautée]
Qui molt estoit desconseillie [découragée]
De la demorée le [du] roi.
Lors dist: « De vostre grant desroi [trouble]
Sui bien aperceüe, sire.

Finz amanz comment se consire [se prive]
De veoir ce que tant li plest ? »
A cest mot pleure, si se test.
Et li rois li respont : « Amie,
Ne vous en esmerveilliez mie,
Qu' [car] el demorer ot achoison [un motif].
Mi chevalier et mi baron
Me blasmoient trop durement
De ce que trop escharpement [petitement]
Aloie joer avoec aus ;
Et mes mestres dist que c'ert maus,
Qui laidement m'en a repris.
Ne porquant bien sai qu'ai mespris
Qu'onques por lui defis à mi
La volenté de fin ami ;
Mès je doutai [craignis] despit et honte.
— Sire, je sai bien que ce monte [ce que celà vaut], »
Dist la dame, « se Dieus me faut ;
Mès, s'engins [esprit] et sens ne me faut,
Par tens m'en voudrai bien vengier,
Et mieus le porrez ledengier [blâmer]
Et reprendre d'uevre plus male
Vostre mestre chanu [chenu] et pale,
Se je vif [je vis] demain jusqu'à nonne
Et amors sa force m'en donne
Qui poissance ja ne faudra ;
Ne ja vers moi ne li vaudra
Dialetique ne gramaire ;
Se par moi nature nel maire [ne le domine],
Puis que je me sui aramie [promis]
Donc savra il molt d'escremie,
Et sel perceverez demain.
Sire rois, or vous levez main [matin] ;
Si verroiz nature apointer
Au maistre por lui despointer [faire sortir]
De son sens et de sa clergie.
Ainz [jamais] de si tranchant escorgie [fouet]
Ne fu feruz [frappé], ne de si cointe
Con il avra demain acointe [atteinte],
Si je puis ne aler ne estre

Le matin devant sa fenestre.
Mar [pour son malheur] nos a laidi [injurié] ne gabé [raillé]!
Or soiez demain en abé [aux aguets]
Aux fenestres de cele tor,
Et je porverrai mon ator. »
Alixandres molt s'esjoï
De ce que dire li oï,
Puis l'acola estroitement,
Se le dist debonnairement :
« Molt estes vaillanz, biaus cuers dous,
Et, si je aim autrui que vous,
Si me doinst [donne] Dieus mauvès acueil.
Amors ai teles com je veuil,
Si que en autres ne claim [demande] part. »
A tant [alors] de s'amie se part [se sépare],
Si s'en va, et cele demeure.
Au matin, quant tens fu et eure,
Sans esveillier autrui se lieve,
Quar li levers pas ne li grieve.
Si s'est en pure [seulement en] sa chemise
Enz el vergier souz la tor mise,
En .I. bliaut ynde gouté [en un manteau tacheté de bleu],
Quar la matinée ert d'esté
Et li vergiers plainz de verdure.
Si ne doutoit pas la froidure,
Qu'il faisoit chalt et dolz oré [doux vent].
Bien li ot nature enfloré
Son cler vis [visage] de lis et de rose,
N'en toute sa taille n'ot chose
Qui par droit estre n'i deüst [n'aurait dû] ;
Et si ne cuidiez qu'elle eüst
Loiée ne guimple [guimpe] ne bende [bandeau].
Si l'embellist molt et amende
Sa bele tresce longue et blonde ;
N'a pas deservi [mérité] qu'on la tonde
La dame qui si biau chief porte ;
Par mi le vergier se deporte [s'amuse]
Cele, qui nature avoit painte,
Nuz piez, desloiée, deschainte,
Si va escorçant [retroussant] son bliaut,

Et va chantant, non mie haut ;
Or la voi, la voi, la voi.
La fontaine i sort serie [pure].
Or la voi, la voi, m'amie,
Et glaiolai [lieu planté de glaïeuls] *desouz l'aunoi* [lieu planté d'aunes].
Or la voi, la voi, la voi,
La bele blonde, a li m'otroi [je me donne à elle].
Li rois la chançoneste entent,
Qui son cuer et s'oreille tent
A la fenestre por oïr.
Molt l'a fait s'amie esjoïr
De son dit et de son chanter.
Anqui [aujourd'hui] se porra bien vanter
Ses mestre Aristotes d'Ataines [d'Athènes]
Qu'amors bones leaus lointaines
Se desirent à aprochier.
Ne mès n'en ira reprochier
Le roi, ne ne dira anui,
Quar il trovera tant en lui
Et ert de volenté si yvres.
Levez est, si siet à ses livres,
Voit la dame aler et venir,
El cuer li met .I. souvenir
Tel que son livre li fet clore.
« Hé, Dieus ! » fet il, « quar venist ore [maintenant]
Cil mireoirs [ce miroir] plus près de ci,
Si me metroie en sa merci.
Comment ! si m'i metroie donques ?
Non feroie, ce m'avint onques
Que je, qui tant sai et tant puis,
Tant de folie en mon cuer truis [trouve]
C'uns seuls veoirs [une seule vision] tout mon cuer oste.
Amors veut que le tiengne à oste [nôtre],
Mès honors le tient à hontage
Tel sovenir et tel outrage.
Avoi ! qu'est mes cuers devenuz ?
Je sui toz vieus et toz chenuz,
Lais et pales et noirs et maigres,
En filosofie plus aigres [habile]
Que nus c'on sache ne ne cuide.

Molt ai mal emploié m'estuide [mon étude],
Que onques ne finai [ne cessai] d'aprendre.
Or me desaprent por mieus prendre
Amors, qui maint preudomme a pris.
S'ai en aprenant desapris,
Desapris ai en aprenant,
Puis qu'amors me va si prenant ;
Et dès que ne m'en puis resqueurre [secourir],
Au convenir soit et droiz queure,
Ne ja por moi droiz ne remaigne.
Viegne amors herbergier [prendre gîte], or viegne
En moi, ge n'en sai el que dire,
Puis que je nel puis contredire. »
Si com li mestre se demente [lamente],
La dame en .I. rainssel [petit rameau] de mente [de menthe]
Fist .I. chapel de maintes flors.
Au fere li sovint d'amors ;
Si chante au cueillir les floretes :
Ci me tienent amoretes
Dras i gaoit meschinette [une petite jeune fille y lavait
Douce, trop vous aim! [ses draps].
Ci me tienent amoretes
Où je tieng ma main.
Ainsi chante, ainsi s'esbanoie [se divertit] ;
Mès Aristote molt anoie [cela ennuie Aristote]
De ce que plus près ne li vient.
Ele set bien quanqu'il covient
A lui eschaufer et atrere [attirer].
De tel sajete [flèche] le veut trere
Qui cointement [finement] soit empenée
Tant s'est traveillie et penée
Qu'à sa volenté l'a atret [amené].
Tout belement et tout à tret
Son chapel el son biau chef pose ;
Ne fet samblant de nule chose
Que le voie ne aperçoive ;
Et por ce que mieus le deçoive
Et plus bel le voist [l'aille] enchantant,
Vers la fenestre va chantant
.I. vers d'une chançon de toile,

Quar ne veut que cil plus se çoile [se cache]
Qui tout a mis en la querele :
En .I. vergier, lez une fontenele,
Dont cler est l'onde et blanche est la gravele [gravier],
Siet fille à roi, sa main à sa maissele [joue] ;
En souspirant son douz ami apele :
Hé! biaus quens [comte] *Guis* [Guy],
La vostre amors me tot [m'entraîne] *solas et ris.*
Quant ele ot ce dit, se près passe
De la large fenestre basse,
Que cil par le bliaut l'aert [la saisit]
Qui trop cuidoit avoir souffert,
Tant l'a desirrée à merveille.
A ce coup cheï [tomba] la chandeille
Toute jusqu'à terre au viel chat
Qui priz est sanz point de rachat.
Et la damoisele s'escrie :
« Qu'est-ce ? » fet ele, « Dieus aïe ! [que Dieu m'aide !]
Avoi ! qui m'a ci detenue ?
— Dame, bien soiez vous venue, »
Fet cil qui provos est et maire
De la folie qui le maire [domine].
— Mestre, » ce dist la dame, « avoi !
Estes vous ce que je ci voi ?
— Oïl, » dist-il, « ma douce dame,
Por vous mettrai et cors et ame,
Vie et honor en aventure.
Tant m'a fet amors et nature
Que de vous partir [séparer] ne me puis.
— Ha ! mestre, » fet ele, « despuis
Qu'ainsi est que vous tant m'amez,
Ja par moi n'en serez blasmez ;
Mès la chose est molt mal alée.
Ne sai qui m'a au [avec le] roi meslée [brouillée]
Et li blasmé de ce que tant
S'aloit avec moi deportant [prenant son plaisir].
— Dame, » dist-il, « or vous tesiez,
Que par moi sera rapesiez [apaisé de nouveau]
Et li mautalenz [la malveillance] et li cris
Et li blasmes et li estris [les disputes],

Qnar li rois m'aime et crient [craint] et doute
Plus que s'autre maisnie [sa maison] tote.
Mès, por Dieu ! ceenz vous traiez,
Et mon desir me rapaiez [satisfaites]
De vostre cors gent et poli.
— Mestres, ainçois qu'a vous foli [je me donne], »
Dist la dame, « vous covient fere
Por moi .I. molt divers afere,
Se tant estes d'amor souspris ;
Quar molt trés granz talenz [désir] m'est pris
De vous .I. petit chevauchier
Desus ceste herbe en cest vergier.
Et si vueil, » dist la damoisele,
« Que desor vos ait une sele ;
S'irai plus honorablement. »
Li mestres respont liement [joyeusement]
Que ce fera il volentiers
Comme cil qui ert siens entiers.
Bien l'a mis amors en effroi,
Quand la sele d'un palefroi
Li fet aporter à son col.
Or, croi qu'il sanblera bien fol
Quant desor le dos li ert [sera] mise,
Et cele s'en est entremise [occupée]
Tant qu'ele li met sor le dos.
Bien fait amors d'un viel rados [radoteur]
Puis que nature le semont,
Quant tout le meillor clerc du mont [du monde]
Fet comme roncin [roussin] enseler,
Et puis a .IIII. piez aler
A chatonant [à quatre pattes] par desus l'erbe.
Ci vous di example et proverbe,
Sel savrai bien à point conter.
La damoisele fet monter
Sor son dos, et puis si la porte,
Et Alixandre se deporte [se réjouit]
En veoir et en esgarder
Celui qui sens ne pot garder
Qu'amors ne l'ait mis à folie.
Et la damoisele trop lie [joyeuse]

Aval le [en bas du] vergier le conduit ;
En lui chevauchier se deduit [se complait],
Si chante cler et à vois plaine :
Ainsi va qui amors maine,
Bele Doe i ghée [lave] *laine ;*
Mestre musars [débauché] *me soustient.*
Ainsi va qui amors maine
Et ainsi qui les maintient.
Alixandres ert en la tor,
Bien ot veü trestout l'ator [l'affaire] ;
Qui lui donast [aurait donné] trestout l'empire
Ne se tenist il pas de rire :
« Mestre, » dist-il, « por Dieu ! que vaut ce?
Je voi molt bien c'on vous chevauche.
Comment ! estes vous forsenez [fou]
Qui en tel point estes menez?
Vous me feïstes l'autre fois
De li [la] veoir si grant defoiz [défense],
Et or vous a mis en tel point
Qu'il n'a en vous de reson point,
Ainz vous tenez à loi de beste. »
Aristotes drece la teste,
Et la damoisele descent.
Lors respondi honteusement :
« Sire, » fait-il, « vos dites voir [vrai] :
Mais or poez apercevoir,
J'oi droit [j'eus raison] se je doutai de vous
Qui en fin jovent [jeunesse] ardez [brûlez] touz
Et en feu de droite jonece,
Quant je, qui sui plains de viellece,
Ne poi contre amor rendre estal [résister]
Qu'ele ne m'ait torné à mal
Si grant com vous avez veü.
Quanque [tout ce que] j'ai apris et leü
M'a deffet amours en une eure
Qui toute rien [toute chose] taut et deveure [enlève et dévore].
Et bien sachiez certainement
Puis il m'estuet [qu'il me fallait] apertement
Fere folie si aperte [ouverte],
Vous n'en poez partir sans perte

Ne sanz blasme de vostre gent.
Molt s'est rescous [tiré] et bel et gent [avec élégance]
Aristotes de son meschief [sa mésaventure],
Et la dame est venue à chief [à bout]
De trestout quanques empris [entrepris] a ;
Et li rois forment l'en prisa
Quant de son mestre l'a vengié
Qui l'ot blasmé et laidengié.
Mès tant s'en fu bien escusez
De ce qu'ainsi fu amusez
Qu'en riant li rois li pardonne,
Et ses metres li abandone
Sa volenté à parfurnir,
Quar n'a reson au retenir.
  Or vueil une demande fere,
En cest dit et en ceste afere
Dont je trai [je cite] Chaton [Caton] à garant
Qui fet l'auctorité parant [apparante],
Qui bons clers fu et sages hom :
Turpe est doctori, cum culpa redarguit ipsum (1).
  Chatons dist en cest vers la glose
Que, quant on est repris de chose
C'on a blasmé à fere autrui,
Puis c'on en a blasme et anui,
C'est grant folie qui ce fet ;
Son sens amenuise [diminue] et deffet
Voirs fu qu'Aristotes blasma
Alixandre et masaesma [l'en aima moins],
Qui tant s'estoit mis en amer,
Et puis se lessa entamer
Si en amor à une foiz
Qu'il n'ot en lui point de defoiz [de défense] ;
Et s'il l'ot par force entrepris,
En doit il estre en mal repris ?
Nenil, quar amors l'efforça
Et volentez qui la force a
Sor toz et sor toutes ensamble,
Dont n'a li mestres, ce me samble,

(1) C'est une honte pour le maître lorsque la faute qu'il commet infirme son enseignement.

Nule coupe [faute] en sa mespresure [méprise],
Ne l'a pas fait par apresure [habitude],
Mès par nature droite et fine.
  Henris ceste aventure fine [termine]
Qui dist et si moustre [montre] en la fin
C'on ne peut decevoir cuer fin
Ne oster de sa volenté,
Puis qu'amors l'a en volenté
Por emprisoner et destraindre [tourmenter];
Et cil qui de ce se veut faindre
N'est mie trop loiaus amere [amoureux]
Puis que s'amors li samble amere,
Quar mieus ne peut on endurer
Amor que par dessavorer.
Por celui mal bien plere doivent
Qu'après les maus les biens reçoivent
Par maintes foiz le mal traiant
Qu'aussi amors vont essaiant.
Si set ele rasseürer
Qui puet en leauté durer
S'atende et sueffre son martire,
Quar à joie li revient s'ire.
Si puet on par cest dist aprendre
C'on ne doit blasmer ne reprendre
Les amies ne les amanz,
Qu'amors a pooir et commanz [commandement]
Par deseur toz et deseur toutes,
Et d'euls fet ses volentez toutes,
Et tret à honor toz ses fez.
Despuis que cil en soustient fez [le fardeau]
Qui fut mestre en toute science,
Bien devons prendre sapience [sagesse]
Selonc ce que nous mains [moins] savons
Le maus que por amor avons ;
Quar qui por amor sueffre maus
Bien li set merir [récompenser] ses travaus
Que loiaumant sueffre por li.
Veritez est, et je le di,
Qu'amors vaint tout et tout vaincra
Tant com cis siecles durera.

CONTES ÉDIFIANTS

MARTIN HAPART

Le Christ a dit : « Une goutte d'eau donnée en mon nom ne restera pas sans récompense ». Les saints suivent l'exemple de leur divin maître. Saint Michel du Péril sauve de l'enfer l'âme du riche avare mécréant qui avait été porter, par dérision, à son monastère vénéré, une « maille » tout ébréchée. On se figure aisément l'effet qu'un fabliau de ce genre devait produire sur un auditoire dévot et tourmenté de la crainte de l'enfer.

Aumosne delivre de mort
Et fait arriver à bon port
De Mammon e d'iniquités
Faites, amis, en la cité
Du ciel, où cilz et celes vont
Qui as [aux] povres de cuer bien font;
Quar, se petite aumosne vaut
Et fait monter ou ciel en haut,
Planté [abondance] d'aumosne trop vaut miex
Et fait plus tost monter ès cielx.
Honneure les angres [les anges] et donne
Aumosne, quar Jhesus pardonne
Leur meffais à ceus qui ce font,
Et des angres honnouré sont.
De ce je vous diré un conte,
Mès je ne scé [sais] qui le raconte.

Par mainte fois oï avez
De ces examples recorder :
De Saint Michiel un en orrez [entendrez],
Se il vous plaist à escouter.
Onques de tel n'oy [n'entendit] parler
Nus [nul] qui soit vis [vivant];
Il n'est mie du temps jadis,
Mès il avint ou [au] temps d'avril.

A Avrenches, dessus le pont,
Une riche fame out [il y eut] meignant [demeurant],
Que espousa un riches hons
E de molt grant atenement [richesse en terres].
Il estoit plaideour [plaideur] molt grant,
    Sage et gaillart ;
On l'apeloit Martin Hapart
Il hapoit [il happait] de chascune part [de tous côtés].

Martin hapoit quant estoit vif,
Et si hapa quant il fu mort ;
Molt de gent metoit à essil [à la ruine]
Et leur faisoit de leur droit tort ;
Miex amoit à boire bon vin
    Qu'estre au moustier ;
S'entente estoit à soutillier [s'ingénier]
Comme il peüst gent essillier [ruiner],

Martin Hapart haïoit [haïssait] moustier
Sur toute rien [chose] et le sermon,
Les mesiaus et les potenciers [les lépreux et les béquillards],
Et les gens de religion ;
L'Anemi [le Diable] l'avoit par reson
    Mis en escrit :
En enfer estoit fet son lit,
Mès sa fame le garanti [l'en préserva].

Sa fame à Saint Michiel ala
Par mainte fois et l'aoura [l'adora] ;
Son mari pria qu'i alast,
Mès il dist que rien n'en fera.
Un jour par matin se leva,
    Si pria molt
Son mari qu'il alast au Mont ;
Martin dist que fole gent sont

D'aler Saint Michiel aourer,
Quar i n'i a de li noient [rien] :
Il n'i a riens que un moustier [un monastère]
Et un grant ymage d'argent ;

Saint Michiel n'est c'un pou de vent.
Dieu le crea,
Ne char ne sanc ne li donna,
Fors [sauf] les eles dont il vola.

Tant comme il est, en Poitou,
Ou à Paris, ou à Orliens [Orléans],
Puet l'Anemi faire un trou
En son moustier qu'i n'en set [sait] riens;
Que fust l'or et l'argent ceens
En bons deniers,
Et le moustier fust trebuchiez [renversé],
Et les moignes tretous [tous] noiez.

« Tu ez folz, » sa fame li dist,
« Diex le commanda de son ciel
Que l'en un moustier i feïst
U nom [au nom] de l'angre Saint Michiel.
A dames est plus dous que miel,
Et qui ira
Bien repentant de tout meffait,
En paradis son lit est fait.

— Ou [dans] quel paradis? » dist Martin.
« Il n'est paradis fors [sauf] deniers
Et mengier, et boire bon vin,
Et gesir sus draps deliez [riches];
Il n'i a riens de Saint Michiel
Fors les parois
Et l'ymage que le biau rois
Fist paiier de ses viex orfrois [bijoux].

« Mès, g'irai, » dist-il, « par mon chief,
A povres gent rien ne donrai.
Ne n'amenderont [ils ne profiteront pas] ja du mien;
. . . .
Une maille [petite monnaie] li porteray
Qu'ey [que j'ai] espargnié;
Ele est esbrechie le tiers;
Je li offerray volentiers. »

Cele maaille li moustra [montra] :
La fame molt bien la quenut [connut].
Martin à Saint-Michiel ala ;
Onques n'i menga ne ne but,
Ne onques tant povre ne sut
    Demander li
Qu'i donnast vaillant un espi :
Là venir n'en fu pas marri.

Quant à l'ostel s'en retourna,
La mort le prist ; si vint son jour :
Ne cuidoit [il ne croyait] pas que mort entrast
En tel chastel n'en si fort tour ;
Des biens estoit à grant honnour,
    Quar faucement
Bien doit amer celui l'argent
Qui le gaaigne loiaument.

Or oez [écoutez] par quoy [comment] il hapa,
Quant il fu en son sarqueu [cercueil] mis ;
C'est miracle si ne fust ja
Sceü par homme qui soit vis ;
Mès le fossier [fossoyeur] si avoit mis
    En son braeul [dans sa ceinture]
.C. et .II. soulz, que il avoit
Receu d'un buef [bœuf] qui cras [gras] estoit.

Le fossier ses pans rebraça [retroussa]
A sa ceinture hautement ;
Sa bourse aval [en bas] li balocha [ballotta] :
Le sarqueu prist li et l'argent.
Quant vint à son devalement,
    Il s'entr'ouvri,
La bourse du braeul rompi,
Martin hapa tout devers li.

Il senti bien rompre le las [lien],
Mès il ne sot pas que ce fu [ce que c'était].
A son hostel se clama las [malheureux]
Quant il s'en fut aperceü ;

Au prestre s'en est revenu ;
    Si se clama [il se plaignit]
De Martin Hapart, qui hapa
Sa bourse, quant il l'enterra.

Cele journée proprement
Refu le sarqueu deffouy [exhumé] ;
Le fossier trouva son argent
Qui en la fosse li chey [tomba],
Et la maaille, qu'il offri ;
    On l'enporta ;
Au vesque [à l'évêque] la nouvele ala,
Dont par mainte fois se seigna.

Le grameire, se dient, lut
.I. clerc, qui sot molt de latin ;
L'Anemi tantost s'aparut :
« Di moy, » fait-il, « où est Martin ?
— Tu en orras [entendras], » fait il, « la fin ;
    Le cors tenon ;
En enfer nous entrebaton
Pour l'ame que perdue avon.

« Son lit estoit fait en meson,
Mès Michiel le nous a tolu [enlevé] ;
Une maaille l'en a trait [tiré] ;
S'a ballancé devant Jhesu
Les grans biens qu'il avoit eü
    Par faus recors ;
Saint Michiel nous en a fet tort :
Il estoit nostre après la mort. »

L'Anemi à tant s'en tourna,
Et le vesque est demouré.
Qui au Mont-Saint-Michiel ira,
Il li sera guerredonné [sera récompensé].
Prions Saint Michiel, l'onnouré
    De toute gent,
Qu'il nous conduie à sauvement
Devant Dieu pardurablement.
                Amen.

LA PATRE-NOSTRE FARSIE

Un clerc a eu l'idée d'entremêler, « de farcir » de réflexions tantôt édifiantes, tantôt satiriques, le texte du Pater Noster. *Nous donnons le morceau comme une simple curiosité littéraire.*

Pater noster [Notre Père] **doit chascun dire**
A Dieu et crier : Biaus douz sire,
Gardez nos ames et noz cors ;
Qui es in celis [qui êtes aux cieux] **haut là sus,**
Tu connois bien chascun çà jus [sur terre]
Et par dedenz et par defors.

Sanctificetur nomen tuum [que votre nom soit sanctifié],
Car il n'est nus, soit fame ou hom,
S'à toi de cuer *adveniat* [s'il vient à toi de tout cœur],
Qu'il ne gaaint [gagne] *regnum tuum* [ton royaume];
S'il humelie *cor suum* [son cœur],
Tu lui diras tantost : *fiat* [ainsi soit-il].

Voluntas tua [ta volonté] **est moult droite ;**
Le salu [le salut] **de chascun covoite** [convoite]
Aussi du povre com du riche,
Sicut in celo et in terra [sur la terre comme au ciel].
Jà nus enz ès ciex n'enterra [n'entrera]
Qui le cuer ait aver [avare] **ne chiche.**

Panem [le pain] **gardent trop li riche homme ;**
Nostrum [nôtre] **ne lor lest** [laisse] **prendre somme**
Quar adès [toujours] **acroistre le vuelent ;**
Anui [ennui] **ont** *cotidianum* [journalier];
Bien se travaillent *in vanum* [en vain],
Qu'à la mort rien porter n'en pueent [peuvent].

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Debita nostra [nos péchés] sont moult grandes ;
Ce sont li vin et les viandes
Que chascun jor volons avoir ;
Il n'est nus hom, sages ne sos [sot],
S'il despendoit [dépensait] *sicut et nos* [ainsi que nous]
Qu'il ne deüst moult grant avoir.

Sire, *qui es piissimus* [qui es très pieux],
Envoies nous *dimittimus* [quittance]
Que [car] nous en aurions mestier [besoin].
Si mandez *debitoribus* [aux débiteurs]
Que jà à *creditoribus* [aux créanciers]
Ne pait maaille ne denier.

Nostris seroit bien avenu ;
Lié seroient jone et chanu [jeunes et vieux]
Inclinatis capitibus [les têtes baissées],
Et ne nos, por nostre meffait,
Inducas [mets] en enfer le lait [laid]
Peccatis exientibus [nos pêchés nous quittant].

Secor [secours] nous *in temptationem* [dans la tentation]
Que ne perdons *mansionem* [la demeure]
De toi *demonis artibus* [par les artifices du démon] ;
Nous, qui nous savons entechiez [accusés],
Devrions gehir [avouer] noz pechiez
Dedans le mois .VI. foiz ou .VII.,
Dont seroit l'âme *libera* [libre] ;
Si voleroit per *aera* [par les airs]
Devant Dieu tout pur et tout net.

Quant nous vendrons à cel osté [demeure],
A malo [du mal] serons bien osté ;

Sanz fin troverons *solamen* [apaisement];
Quar Diex i maint [demeure] et tuit si saint,
Et por ce qu'il nous i amaint [amène]
Si en die chascuns *amen.*

TABLE

RÉCITS PLAISANTS, FARCES, ET CALEMBOURS

CONTES MORAUX

CONTES SENTIMENTAUX ET GALANTS

CONTES ÉDIFIANTS

Corbeil. — Imprimerie Crété.

23861

Recueil de fabliaux.

PONTIFICAL INSTITUTE
OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK
TORONTO 5, CANADA

23861.

